

James Hadley

CHASE



Le gâteau !

Gallimard

James Hadley

Bibliothèque nationale du Québec
475, boulevard De Maisonneuve Est
Montréal (Québec) H2L 5C4

180

CHASE

Du gâteau !

Traduit de l'anglais par J. Witta et S. Lafaurie

Depuis quinze ans, la police et les compagnies d'assurances cherchent, sans succès, à retrouver les bijoux appartenant au maharajah de Chittabad. Il y en a pour quatre millions de dollars, une paille!

Et soudain tout un petit monde commence à s'agiter, car un financier au bord de la faillite a l'idée de récupérer le magot qui est bien planqué quelque part, mais où? Pour le savoir, il prend contact avec un fourgue qui lui recommande un tueur. L'affaire se présente assez bien, ma foi, mais les filles sans papa et les océans savent garder leurs secrets.

VILLE DE MONTREAL



3 2777 0255 7868 8

Illustration de Jean-Claude Claeys.
Texte intégral de la SÉRIE NOIRE



9 782070 497454



98-III A 49745 ISBN 2-07-049745-3 catégorie 2

COLLECTION JAMES HADLEY CHASE

Parutions du mois

40. LE DENIER DU COLT

41. DU GÂTEAU!

JAMES HADLEY CHASE

Du gâteau !

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR J. WITTA ET S. LAFAURIE

nrf

GALLIMARD

VILLE DE MONTREAL



3 2777 0255 7868 8

Titre original :

THE FAST BUCK

© James Hadley Chase, 1951.

© Éditions Gallimard, 1952, pour la traduction française.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Rico ouvrit la porte de son bureau et jeta un coup d'œil prudent dans le restaurant mal éclairé. La salle étroite, toute en longueur, avec ses tables déjà dressées pour le dîner, sa minuscule piste de danse rectangulaire et son estrade fleurie, était silencieuse et vide. Il écouta attentivement, puis rentra dans le bureau en refermant la porte.

— On a encore une demi-heure avant que le premier ne se montre. Qu'est-ce qui t'inquiète?

Près d'une table de travail, une espèce de géant blond, assis dans un fauteuil de cuir rouge, en écrasait le dossier de tout le poids de ses épaules lourdes et massives. Ses vêtements étaient chiffonnés et poussiéreux; son chapeau rabattu, au ruban élimé, s'ornait d'une tache de graisse sur le devant; sa figure large, dure comme le granit, était d'un blanc jaunâtre et il avait les yeux gris pâle, couleur de glace.

Rico l'observait avec une agitation inquiète. Il était toujours mal à l'aise devant Baird. Il le savait dangereux et pourtant Baird le fascinait à la manière d'un serpent.

Baird sortit un mouchoir sale et tortillé dont il déversa le contenu sur le bureau.

Rico regarda attentivement le bracelet de diamants et d'émeraudes. Un petit frisson d'avidité le parcourut. Il n'avait jamais rien vu d'aussi beau. Puis la prudence chassa

l'envie de son esprit. Ce bracelet n'était pas de son ressort. S'en occuper serait aussi dangereux et aussi futile que pour un nain d'aller se mesurer à Joe Louis.

— Est-ce que je ne t'ai pas répété cent fois de ne pas toucher à ces trucs-là, dit-il, avec une rage accrue de devoir admettre l'insuffisance de ses moyens. Je ne peux rien en foutre. Les cailloux sont assortis. Si on les sépare, ça ne vaut plus un radis!

— N'essaie pas de me la faire! fit Baird. (La voix était d'une douceur surprenante pour un homme de taille.) Cette camelote vaut deux ou trois sacs, même si tu es obligé de les dessertir.

Rico secoua la tête. Il ne voulait pas admettre devant Baird qu'il ne connaissait personne à qui il pût revendre un objet de cette valeur. Depuis sa première rencontre avec Baird, il n'avait cessé de vouloir impressionner le colosse.

— Je n'en veux pas. C'est trop risqué.

Baird regardait Rico, le sondant de ses yeux pâles.

— Tu le prendras quand même, Rico, dit-il. Je suis dans le pétrin. La poule est fichue de mourir.

Rico étouffait. Son cœur se mit à battre puis s'emballa follement.

— Quoi! Qu'est-ce que tu dis!

Baird allongea le bras pour prendre une cigarette dans une boîte, sur le bureau de Rico. Il eut un sourire railleur. La peur soudaine qu'il voyait dans les yeux de l'autre l'amusait.

— Cette tordue allait crier. Y avait une voiture de la patrouille volante à moins de dix mètres de là. Fallait bien que je l'estourbisse.

Rico semblait sur le point de s'évanouir. Il s'accrochait au bord du bureau et devenait tout blanc.

— Espèce de cinglé! aboya-t-il. Barre-toi! Tu sais très bien que c'est chez moi que les flics vont venir en premier. Ils savent que t'es tout le temps fourré ici. Qu'est-ce que t'as dans le crâne, bon Dieu! Fous-moi le camp et ne remets plus les pieds ici!

Baird fit jouer ses muscles puissants. Il savait depuis toujours que Rico était un objet petit froussard. Il l'avait choisi pour

sa couardise. Il y avait en ville d'autres recéleurs à qui s'adresser, mais aucun n'aurait été aussi facile à manœuvrer que Rico, à un moment critique.

Il n'ignorait pas non plus l'espèce de fascination qu'il exerçait sur Rico. Il personnifiait tout ce que Rico voulait être : grand, fort, impitoyable : le tueur. Il était l'incarnation même des rêves que Rico ne réaliserait jamais.

— J'ai besoin de fric, fit-il. (Il alluma sa cigarette, fit voler d'une chiquenaude l'allumette à l'autre bout de la pièce.) Donne-moi cinq cents dollars.

Rico était épouvanté. L'autre n'aurait pas dit que la femme pouvait mourir s'il n'avait pas eu de bonnes raisons de le croire. Un assassinat ! Il n'avait pas escompté cela, le jour où il avait assuré à Baird qu'il était capable de liquider tout ce que l'autre lui apporterait.

Passant la main sur le bureau, il fit glisser le bracelet devant Baird.

— Pas un sou. Prends-le et barre-toi ! Tu crois que je veux me faire épingler comme complice ? T'es peut-être timbré. Moi pas !

Là-haut, près de l'œil droit de Baird, un muscle tressaillit. Il ouvrit son manteau, pour que Rico vît bien la bosse du Colt .45 qu'il portait sous son bras, dans un étui.

— Cinq cents, Rico, dit-il.

Et Rico put lire la menace dans ses yeux pâles.

— Non, fit-il avec violence. (La sueur fit luire son visage grêlé.) Tu ne peux pas me faire ça, Baird ! Tu ne vas pas me forcer à faire ce que je ne veux pas. On travaille ensemble...

— Cinq cents, répéta Baird. Et grouille. Je veux avoir mis les voiles avant que ça barde.

Rico montra les dents. Courbé sur la table, suant à grosses gouttes, il avait l'air d'un rat pris au piège.

— Va-t'en, dit-il. Et emporte le bracelet. Je n'y toucherais pas, même si tu m'en faisais cadeau.

Le bras de Baird se déclencha et sa main agrippa le plastron de la chemise de Rico. Il le happa, le tira par-dessus le bureau, balayant les papiers, la boîte de cigarettes, le porte-stylos et le téléphone qui tombèrent pêle-mêle à terre.

En se mettant debout, il souleva Rico en l'air. Disloqué sous sa poigne comme une poupée de son, Rico regardait avec des yeux écarquillés le visage impassible de Baird.

— J'ai dit cinq cents, fit Baird d'une voix douce.

De la main gauche, il gifla l'autre à quatre reprises avec une telle violence que la tête de Rico alla ballotter d'un côté à l'autre. Les claques sonnaient comme un sac en papier qui éclate.

Finalement, il lâcha prise et Rico vint en chancelant s'appuyer au bureau, les jambes en coton.

— Allez, active, dit Baird, ou je recommence.

Rico se rassit à son bureau en titubant. Il porta la main à sa joue qui enflait et prenait une teinte violacée. Puis il ouvrit un tiroir, en tira une liasse de billets et en détacha cinq qu'il poussa sur le bureau d'une main tremblante. Baird les rafla, jeta le bracelet sur les genoux de Rico et empocha l'argent.

— Quel besoin as-tu de faire des histoires? fit-il. Quand je veux quelque chose, je l'obtiens, bon Dieu! Tu devrais le savoir, depuis le temps.

Rico ne répondit rien. Il caressait du bout des doigts sa joue enflammée. Mais il prit quand même le bracelet et l'enfouit dans sa poche.

— Je te ferai savoir où je suis, poursuivit Baird comme s'il ne s'était rien passé. Je reviendrai la semaine prochaine, si elle ne crève pas. J'ai en vue un autre petit boulot intéressant. Si t'entends parler d'un truc pour moi, mets-le au frais jusqu'à ce que t'aies de mes nouvelles. D'ac?

Rico passa sa langue sur ses lèvres sèches.

— Entendu! dit-il d'une voix rauque, en gardant la main sur sa joue.

— Allons, à la prochaine. Va voir si la voie est libre. J'ai pas envie de me faire piquer.

Rico fit l'effort de se lever. Il alla jeter un coup d'œil dans le restaurant, écouta et revint.

— Ça va! Passe par les cuisines. Que personne ne te voie!

— A la prochaine, répéta Baird.

Il traversa le restaurant baigné d'une faible lumière,

passant d'un pas dégagé en bordure des tables, les mains dans les poches, sans se retourner.

Rico rentra dans le bureau et remit de l'ordre sur sa table. Quand il eut ramassé les divers objets éparpillés par terre, il s'affala sur son fauteuil. Puis il prit une glace dans un tiroir et s'y mira. Il examina d'un regard brûlant et intense la meurtrissure livide qui lui barrait la joue. Reposant le miroir, il se leva et alla à une petite cave à liqueurs dressée dans un coin. Il se confectionna un whisky-soda de déménageur, se rassit et tira le bracelet de sa poche. Il l'examina longuement. C'était une très belle pièce. A première vue, il devait valoir entre cinq et six mille dollars. Mais qui consentirait à l'acheter? Il contemplait le bracelet d'un air soucieux. C'était la plus belle pièce qui eût jamais passé entre ses mains, la plus belle et la plus dangereuse.

Il se leva et enferma le bracelet dans un coffre-fort dissimulé dans le mur. Il fallait attendre et voir si la bonne femme mourrait. Si elle en réchappait, il serait encore possible de trouver un acheteur, mais si elle venait à mourir... Il fit la grimace et but une longue gorgée de whisky.

Puis il se rendit dans la salle de bains attendant à son bureau et appliqua une éponge imbibée d'eau froide sur son visage en feu. Il l'y maintint un moment, le regard toujours intense, l'esprit préoccupé.

Quel client, ce Baird! pensait-il. Pas l'ombre de nervosité. « Quand je veux quelque chose, je l'obtiens », avait-il dit, et c'était vrai. Rico s'avouait à lui-même que travailler avec un type comme Baird, cela ouvrait de beaux horizons. Ce n'était pas de tout repos, mais, s'il risquait gros, il gagnait gros aussi. Il essuya délicatement son visage. Il n'éprouvait pas la moindre rage, pas la moindre animosité envers Baird qui l'avait frappé. Ce n'était qu'un témoignage de plus de sa force de volonté. Baird ne ressemblait à aucun des escrocs à qui Rico avait communément affaire. Aucun autre ne se serait permis de porter la main sur Rico.

Il rectifia son nœud de cravate, lissa ses cheveux légèrement clairsemés et retourna dans son bureau.

Il se figea sur le seuil, brusquement glacé de peur.

Un petit homme trapu, mâchonnant un cigare éteint, était installé dans le fauteuil de cuir rouge. Il avait la figure vermeille, piquetée de taches de rousseur, les cheveux couleur de sable et des yeux verts et froids assez écartés. Il portait un costume gris qui godait un peu aux genoux, avec des manches lustrées au coude; un chapeau tête de nègre, rejeté sur la nuque, couronnait le haut de sa tête.

— Bonjour, Rico, fit-il en fixant sur son interlocuteur le regard glacé de ses yeux verts. Qui est-ce qui t'a dérouillé?

Rico sourit avec raideur, les lèvres figées.

— Par où êtes-vous entré, lieutenant? demanda-t-il en s'approchant de son bureau. Ça fait des semaines que je ne vous ai vu.

Le lieutenant George Olin, de la Brigade criminelle, croisa ses jambes épaisses, prit entre ses doigts le cigare qu'il avait à la bouche et l'observa d'un air dégoûté. Il le jeta dans la corbeille à papiers, exhiba un paquet de cigares, en choisit un nouveau et remit le paquet dans sa poche.

— Je suis entré en douce, dit-il à Rico. J'espérais te prendre en flagrant délit. J'ai réussi?

Rico eut un rire forcé. Le grognement qu'il émit ne trompa ni lui ni Olin.

— Je fais attention où je mets les pieds, dit-il en s'asseyant. Qu'est-ce que vous voulez, lieutenant?

— Tu pourrais peut-être me le dire, fit Olin. Personne n'est venu te voir, il y a une demi-heure?

Rico se versa un autre verre pendant que son esprit carburait à bloc. Y avait-il un policier posté à l'entrée du club? Il n'admettrait pour rien au monde que Verne Baird venait de partir, mais si le club était surveillé et qu'on l'ait vu sortir, il serait maladroit de se faire prendre en flagrant délit de mensonge. Néanmoins, comme le mensonge lui venait plus facilement que la vérité, il décida de mentir :

— Je n'ai reçu personne ici, dit-il, pour ne pas se compromettre. Le club n'ouvre guère avant huit heures. (Il regarda la montre de bureau: elle marquait sept heures vingt.) Je travaillais. Naturellement quelqu'un peut être

entré au restaurant sans que je l'aie su, comme vous, par exemple.

Olin eut une grimace acide. Il connaissait Rico par cœur. Il savait que l'envie le démangeait de devenir quelqu'un — un caïd. Il y avait des mois qu'il l'avait à l'œil, dans l'espoir de le voir faire une fausse manœuvre.

— Tu caches encore ton jeu, Rico? Un de ces jours, tes mensonges te mèneront tout droit à la chambre à gaz. J'espère arriver à temps pour te cracher à la figure.

Rico continua de sourire, mais ses yeux se dérobaient sous l'effet de la gêne. Même évoquée en manière de plaisanterie, la mort lui faisait horreur.

— Quelle mouche vous pique, lieutenant? Vous m'avez l'air bien amer, ce soir. Vous prenez un verre?

Olin étendit ses jambes, s'étira...

— Je ne bois pas pendant les heures de service, répondit-il en frottant sa joue charnue. Qui t'a cogné? Baird?

Rico s'attendait à quelque chose de ce genre, mais bien qu'il y fût préparé, il ne put dissimuler un léger sursaut qui apprit à Olin tout ce qu'il voulait savoir.

— Une des girls, dit Rico en haussant les épaules. Je la prenais pour une Marie-couche-toi-là, paraît que je me suis trompé. Cette petite salope m'a tapé dessus avec une brosse.

— Elle a bien fait, dit Olin. Où est-elle? J'arriverai peut-être à la persuader de porter plainte contre toi.

Rico se mit à rire :

— Elle est rentrée chez elle. Ça ne vaut pas la peine d'en parler. Ça arrive tous les jours. Mais pourquoi amenez-vous Baird là-dedans?

— Il est venu, ce soir?

— Je ne l'ai pas vu. Ce soir, je n'ai vu que vous.

— Et ta championne de catch.

— Oui, bien sûr...

Olin alluma son cigare, aspira patiemment pendant un moment, sortit le cigare d'entre ses dents et se mit à souffler doucement sur le bout incandescent.

— Il y a une heure ou deux, dit-il en regardant Rico, Jane Bruce, l'actrice, pour le cas où tu ne le saurais pas, a quitté son domicile pour aller guincher aux galeries Mar-

tineau. Entre sa maison et le bout de la ruelle, on l'a attaquée et dévalisée. On lui a volé un bracelet d'émeraudes et de diamants de cinq mille dollars. De la façon dont ç'a été mené, je parierais volontiers que c'est Baird qui a fait le coup. Il y avait une voiture de chez nous qui patrouillait à vingt mètres de là et les policiers n'ont rien vu ni entendu. Une audace pareille, c'est signé Baird. Il a été pendu à ta porte tous ces derniers mois, alors je suis venu voir si par hasard vous n'étiez pas en train de vous partager le butin.

Rico sirota son whisky, tamponna ses lèvres minces avec un mouchoir de fil et, mal à l'aise mais cependant vigilant, s'efforça de soutenir le regard de Olin. A ce moment-là, il aurait voulu n'avoir jamais eu affaire à Baird.

— Elle n'a pas pu l'identifier? demanda-t-il. Il est pourtant assez repérable. Votre dernière remarque ne me plaît pas. Vous n'avez pas le droit de me parler comme ça.

Olin fit tomber un peu de cendre sur le tapis. Un sourire impitoyable découvrait ses dents :

— Je voudrais bien voir qui m'en empêcherait! Si elle n'a pas identifié Baird, c'est tout simplement parce qu'il l'a supprimée.

Rico avala sa salive et son sourire disparut. Horrifié, il songea au bracelet dans le coffre.

— Il l'a supprimée? fit-il d'une voix étranglée. Comment savez-vous que c'est Baird qui a fait le coup? Quelle preuve avez-vous?

— C'est un tueur, dit tranquillement Olin. Il y a assez longtemps que je me frotte à des fripouilles pour savoir qui tuera et qui ne tuera pas. Depuis que Baird a débarqué en ville, je n'ai pas cessé de le surveiller. Je savais que tôt ou tard il se déchaînerait et tuerait quelqu'un. Il est dangereux, Rico. Jusqu'à maintenant, tu as été en cheville avec de petites crapules, mais Baird n'est pas une petite crapule. C'est un tueur. Suis mon conseil : ne fraye pas avec ce type. Le gars qui essayera de revendre ce bracelet est bon pour la chambre à gaz.

Rico sentit un froid de glace lui descendre le long de la moelle épinière. Il se hâta de vider le fond de son verre.

— Je n'ai jamais eu d'ennuis, dit-il, le visage tiraillé. Vous n'avez jamais rien eu contre moi et vous n'aurez jamais rien.

Olin eut un geste excédé :

— Ne fais pas le couillon, Rico. Tu as ici une bonne petite affaire. Tu gagnes ta vie. Ne te mélange pas à des types comme Baird. Si tu as entendu parler de ce bracelet, c'est le moment de causer. Pourquoi t'imagines-tu que je sois venu ici? Tu ne te demandes pas pourquoi je n'ai pas envoyé quelques-uns de mes types te passer à tabac, histoire de rigoler cinq minutes? Eh bien! je vais te le dire. Je viens traiter avec toi, Rico. Il va y avoir un foin du diable, quand les journalistes apprendront qu'on a liquidé la même Bruce. Je veux tirer cette affaire au clair dans un délai record. Si tu sais quelque chose, dis-le, tu ne seras pas inquiété. Tu as ma parole. Ce n'est pas toi que je veux, c'est Baird!

Rico sentit la sueur perler à sa nuque. Il savait qu'il pouvait se fier à Olin, mais s'il donnait Baird, sa propre peau ne vaudrait plus cher tant que l'autre ne serait pas sous clé.

Olin, qui l'observait attentivement, devinait ce qui se passait dans sa tête :

— Nous le piquerons avant la fin de la semaine. D'ici là, si ça t'arrange, je peux t'héberger. En cabane. Dans une jolie petite cellule. Allons, Rico, ne fais pas l'idiot, c'est Baird, hein?

Rico se décida. Ces dernières années, il avait traité avec des fripouilles de petite envergure et se faisait des à-côtés gentillets dans le trafic et le recel. Baird était son premier gros client. Il avait tiré une somme énorme de ses transactions avec Baird, ces derniers mois. De plus, s'il dénonçait Baird, tous les autres le fuiraient comme le choléra. Il n'allait pas se faire évincer du circuit, juste au moment où la grosse galette s'annonçait.

— Si je savais quelque chose, je vous le dirais, déclara-t-il avec son sourire le plus aimable, mais je ne sais rien. Pas plus sur Miss Bruce que sur son bracelet... je ne sais absolument rien.

Olin resta là un moment à regarder Rico, le visage lentement contracté par la fureur.

— T'en es bien sûr, Rico? dit-il en se penchant par-dessus le bureau. Tu ferais bien d'être sûr de ce que tu dis, sinon gare à toi!

Rico recula.

— Je suis désolé, balbutia-t-il, mais je ne peux pas vous en dire plus que je n'en sais. Je n'ai pas vu Baird depuis avant-hier. Je n'ai jamais entendu parler de ce bracelet.

Olin se leva.

— Je l'aurai, dit-il, d'un air résolu. Et ne va pas t'imaginer qu'il ne parlera pas. Le jour de l'exécution, il ne sera pas seul. Si tu te fais harponner avec lui, toi aussi, tu seras de la fête. Je te donne encore une chance et tu ferais bien d'en profiter. Est-ce que tu as ce bracelet?

— Je vous dis que j'en ai jamais entendu parler, répéta Rico en serrant les dents.

Olin, par-dessus le bureau, prit Rico par le revers de sa veste, le forçant à se lever. Il le secoua comme un prunier.

— Gare à toi, si je t'aperçois que tu m'as menti, saloperie, gronda-t-il.

Il envoya Rico atterrir sur son siège avec une telle violence que le fauteuil bascula en arrière et que Rico se retrouva par terre.

— Et ne te crois pas débarrassé de moi, poursuivit Olin. Je reviendrai.

Longtemps après le départ de Olin, Rico resta immobile à son bureau, contemplant machinalement ses mains crispées et baignées de sueur.

CHAPITRE II

Ed Dallas engouffra sa grande carcasse dans une cabine téléphonique. En attendant qu'on décroche à l'autre bout du fil, il observait à travers le panneau vitré de la cabine le spectacle mouvementé du hall de l'hôtel. Promenant son regard d'une jolie femme à l'autre, il se demandait avec

laquelle il préférerait passer la nuit, si un hasard miraculeux lui donnait la possibilité de choisir.

Une voix féminine retentit dans son oreille :

— Agence détective internationale. J'écoute.

— Ici Ed, fit Dallas. Passe-moi le vieux, s'il te plaît, ma poulette.

— Ne quitte pas, dit la fille, en expédiant dans l'oreille de Dallas une bonne décharge de friture.

— Tu me mets la cervelle en bouillie, ronchonna le jeune homme, en éloignant le récepteur de son oreille. Tu ne pourrais pas te servir de tes mains, au lieu de faire ça avec tes pieds?

— Je l'aurais fait volontiers, si tu avais seulement un gramme de cervelle, rétorqua froidement la fille.

Elle passa la communication, non sans l'agrémenter d'un sifflement assourdissant.

Harmon Purvis, le patron de l'agence, dit du ton sec et détaché qui était le sien :

— Qu'est-ce qu'il y a, Dallas?

— Le « Moricaud » a des visites, annonça rapidement Dallas, tandis que le bout incandescent de sa cigarette dansait à un centimètre du micro, un homme et une femme. Un gros type d'une cinquantaine d'années, l'air plein aux as, et une fille éblouissante, si bien roulée que j'ai failli en perdre la vue. Le macaque les attendait. Ils ne se sont pas arrêtés au bureau mais sont montés directement. Vous voulez que je m'en occupe?

— N'appellez pas le rajah un moricaud, dit Purvis de son ton froid. C'est un Hindou de haute caste. Il a beau être homme de couleur, tout de même...

— Bon, bon, dit Dallas, agacé. Un moricaud, un fumé, un bougnoul... Je ne vois pas où est la différence. Qu'est-ce que je fais avec ces deux-là? Je les file?

— Il faudrait d'abord savoir qui c'est, répondit Purvis. Nous ne pouvons nous permettre de courir le moindre risque. Il n'a pas reçu d'autres visites jusqu'à maintenant?

— A part les deux corniauds de l'ambassade et la poule qu'il a fait monter la nuit dernière pour soigner son insomnie.

Purvis admit que cela ne comptait pas.

— Bon, ça va. Je vais voir ce que je peux faire. Je vous téléphonerai s'il y a du nouveau. A plus tard.

Dallas raccrocha, sortit de la cabine et s'engagea d'un pas rapide dans le hall de l'hôtel Cosmopolite jusqu'au fauteuil d'où Jack Burns, apparemment plongé dans la lecture d'un journal de courses, surveillait du coin de l'œil le bureau de la réception.

Dallas se pencha sur son épaule :

— Le vieux m'envoie me renseigner sur les deux zèbres. Reste dans les parages et tâche de mériter tes appointements. Si tu vois quelqu'un s'amener, tu téléphones à la boîte.

Burns ronchonna :

— Je vais devenir gâteux, si je continue à moisir dans ce sacré hall! J'aimerais autant filer le train à la blonde. Tu me donneras son numéro de téléphone, Ed. Elle reçoit peut-être à domicile.

— Pas toi, dit Dallas. Il faut un doigté de velours pour une peau satinée comme la sienne. Moi, je lui souhaiterais bien sa fête.

— Dévalise une banque, avant d'espérer l'approcher, fit Burns, en essuyant sa bonne balle ronde. Un flirt avec une mignonne comme celle-là, ça vous râtisse complètement.

— Peut-être bien, convint Dallas. T'endors pas sur le boulot, le vieux s'y intéresse énormément.

— Je voudrais bien pouvoir en faire autant! rétorqua Burns en bâillant.

Dallas traversa le hall encombré de visiteurs. Devant l'entrée principale, il s'assit dans un fauteuil en osier, le tourna un peu de façon à pouvoir surveiller les ascenseurs et attendit.

Il attendit longtemps. Il y avait plus d'une heure qu'il se trouvait là, quand les visiteurs du rajah firent leur apparition, la fille en tête: une blonde à la mise élégante, aux grands yeux bleus, avec un air froid et distant qui intrigua Dallas. Sa démarche gracieuse et l'ondulation de ses hanches faisaient se retourner sur son passage tous les hommes présents dans le hall. Consciente de faire sensation, elle acceptait cela comme un dû.

Son compagnon était grand, avait le teint basané, la taille un peu lourde, mais c'était un homme de belle prestance, à la chevelure grise et luisante, soigneusement peignée en arrière, à la moustache en brosse. Dans son costume impeccable, il avait un tel air de confiance et d'autorité que Dallas qui pourtant, d'habitude, ne s'en laissait guère imposer, fut impressionné.

Ils passèrent devant lui sans le remarquer et descendirent les marches du perron de l'hôtel, pour gagner la rue.

Dallas se leva subrepticement de son fauteuil et leur emboîta le pas. Il arriva juste à temps pour les voir monter dans une grosse La Salle noire, conduite par un chauffeur philippin en élégante livrée. La voiture démarra si rapidement que Dallas dut renoncer à la suivre.

Il nota le numéro et héla un taxi qui passait.

— A la préfecture de police, dit-il précipitamment. Et conduisez comme si vous aviez le feu aux fesses.

Trois minutes plus tard, le taxi stoppait devant l'immeuble de béton et d'acier qui abritait les locaux de la police.

Occupé à payer son chauffeur, Dallas aperçut le lieutenant Olin qui descendait de voiture et gravissait les marches. Il lui courut après.

— Hé, George! dit-il en rattrapant Olin. Auriez-vous le temps de me rendre un service?

Olin le regarda en fronçant les sourcils.

— J'ai pas mal à faire, répondit-il sans aucune bonne grâce, mais je crois pouvoir vous consacrer une minute. Venez. Savez-vous que Jane Bruce s'est fait ratatiner?

Dallas roula des yeux ronds :

— On l'a assassinée?

— Tout juste.

Olin s'avança rapidement dans le couloir qui conduisait à son petit bureau, ouvrit la porte d'un coup de pied, entra et s'assit derrière une table étroite et bancale :

— Elle s'est fait descendre, alors que deux de mes zèbres se prélassaient à quelques mètres de là. Le type s'est tiré avec un bracelet d'émeraudes et de diamants qui vaut cinq mille dollars. Il lui a donné un tel coup à la mâchoire qu'il lui a brisé une vertèbre.

Dallas émit un sifflement :

— Ça alors! Vous avez une idée là-dessus?

Olin opina :

— Oui, mais laissons cela. Qu'est-ce que vous voulez?

— Des renseignements sur une La Salle noire, immatriculée AO-67. Je voudrais savoir à qui elle appartient.

Olin prit la cigarette que Dallas lui offrait et l'alluma au briquet que lui tendait également ce dernier.

— Vous êtes sur une affaire?

— Un vol vieux de quinze ans, répondit Dallas. Je peux vous raconter. C'est une bonne histoire.

Olin refusa d'un mouvement de la tête :

— Le vol, ce n'est pas ma partie. Et d'ailleurs qui s'intéresse à un vol tellement ancien?

— Les compagnies d'assurances, quand il s'agit de quatre millions de dollars, répondit Dallas avec sérieux.

Olin parut surpris :

— Sans blague? Quatre millions?

— Oui. Les compagnies avaient assuré tout le lot. Elles ont dû payer, mais elles espèrent encore retrouver les bijoux.

Olin loucha sur le bout de sa cigarette :

— Cette affaire-là me rappelle quelque chose; est-ce qu'il ne s'agissait pas de la collection d'un rajah?

— Si. Le maharajah de Chittabad. Il avait prêté la totalité de ses bijoux de famille au Pubright Museum. Il y a quinze ans, le musée avait organisé une exposition des pierres précieuses les plus belles du monde. Le maharajah avait expédié sa collection par avion à New York. Elle n'est jamais arrivée et on ne l'a jamais revue depuis. Un an après, un recéleur hollandais a reçu la visite de Paul Hater qui lui proposait une partie de la marchandise. Vous vous rappelez Hater? Le roi des monte-en-l'air. Le recéleur dénonça Hater parce qu'ils n'avaient pas pu se mettre d'accord sur le prix. Hater fut arrêté, mais refusa de dire où il avait planqué sa collection. Il a écopé de vingt ans qu'il tire encore et ne sortira de prison que dans quelques années. Notre vieux Purvis représente les compagnies d'assurances et, depuis ce temps-là, nous cherchons à mettre la main sur la camelote. La seule chance qui nous reste, c'est, quand Hater sera

libéré, de nous coller à lui comme des sangsues, dans l'espoir qu'il nous conduira à sa cachette. Si nous récupérons les cailloux, il y a quatre cent mille dollars pour nous, plus une année d'honoraires.

Olin souffla sa fumée sur son buvard crasseux et la dissipa nerveusement :

— Hater a fait le coup seul?

Dallas haussa les épaules.

— On n'en sait rien. On n'a jamais retrouvé le pilote ni l'équipage de l'avion. L'avion non plus, d'ailleurs. Ils devaient être de mèche avec Hater, mais lui ne les a pas dénoncés. Nous avons la quasi certitude que la camelote n'a jamais été mise en circulation. Hater paraît être le seul à connaître la planque.

Olin avança une mâchoire agressive :

— Mes types l'auraient fait parler, dit-il d'un ton rêche.

— Ne vous illusionnez pas! Ils l'ont tellement malmené qu'il avait l'air d'avoir passé au laminoir. Mais rien de ce qu'ils ont pu lui faire — et ils ne se sont rien refusé — n'a réussi à le décider à parler.

— Au diable tout ça! dit Olin avec impatience. J'ai, moi, un assassinat sur les bras. Pourquoi recherchez-vous ce propriétaire de voiture?

— Il y a quelques années, le maharajah est mort. Son fils a hérité. Ce gars-là a des idées personnelles sur la vie. Il a dépensé l'argent de son père avec la prodigalité d'un marin en bordée. On prétend qu'il a dilapidé jusqu'à présent plus de la moitié de la fortune du vieux. Or, le voilà qui rapplique, sans crier gare. Les compagnies d'assurances s'imaginent qu'il est ici pour se mettre en rapport avec Hater. Elles ont dans l'idée qu'il va essayer de le contacter pour tâcher de traiter avec lui.

Olin parut surpris :

— Traiter quoi?

— Elles pensent que Hater revendrait volontiers la camelote au rajah pour un bon prix, car l'autre aurait plus de facilités que lui pour l'écouler. D'après ce qu'elles savent du rajah, elles le croient fort capable de récupérer les bijoux

et de garder la prime encaissée. Personnellement, ça me paraît bien fantaisiste, mais qu'est-ce que vous voulez faire entendre à ces cocos-là? Ils nous ont engagés pour surveiller le rajah et leur communiquer les noms des gens qu'il voit pendant son séjour ici. Jusqu'à présent, il n'a vu que l'homme et la femme qui viennent de quitter son hôtel dans cette La Salle. Je voudrais savoir qui sont ces gens.

— Je ferais peut-être bien de m'en occuper, dit Olin en allongeant la main vers le téléphone. Purvis m'a rendu quelques services autrefois. Comment il va, cette vieille noix?

— Toujours pareil, dit Dallas en se renfrognant. Il ne dépense un sou que contraint et forcé tout en rabâchant que la place d'une femme est à la cuisine et nulle part ailleurs.

— C'est bien de lui. Il m'a offert une boîte de cigares à Noël. Je parierais qu'il les avait roulés lui-même.

— Vous avez de la veine, fit Dallas en ricanant. A moi, il ne m'a rien offert du tout. Et si vous faisiez quelque chose pour ce numéro de voiture? Je n'ai pas toute la nuit.

Olin dit quelques mots dans l'appareil, écouta, attendit, répondit par un grognement et raccrocha :

— Elle appartient à un particulier qui s'appelle Preston Kile. Il habite Roosevelt Boulevard, ce qui le classe parmi les rupins. Vous voilà renseigné?

— Pas beaucoup. Vous ne voudriez pas demander aux Archives s'ils ont quelque chose sur lui?

Olin sourit, refit un numéro, reparla au téléphone. Pour occuper son attente, Dallas alla à la fenêtre observer le double courant de voitures qui submergeait la rue principale. Il vit au carrefour un camion de presse décharger une pile de journaux. Le vendeur se jeta sur le paquet que lui tendait le conducteur et se mit à courir sur le trottoir en criant à tue-tête.

— Votre crime m'a l'air de passer en première page, dit Dallas.

— Ça va faire un de ces chambards! répondit Olin en grimaçant.

Il parla encore au téléphone, puis raccrocha :

— Nous n'avons rien sur Kile. Nous ne le connaissons pas.

— Tant pis, merci quand même, dit Dallas. Ce boulot-là va encore me valoir deux ou trois ressemelages, je sens ça. Sans compter les ampoules. A bientôt, George. J'espère que vous mettrez la main sur votre tueur.

— J'en suis sûr, dit Olin d'un ton résolu. Mon filet est tendu. C'est une question d'heures. Si votre boulot vous donne des ampoules, le mien me donne des ulcères à l'estomac. Au revoir. Faites un saut par ici, quand j'aurai trop à faire pour vous recevoir.

Dallas ricana, parcourut rapidement le couloir, descendit l'escalier et gagna la rue. Il prit un autre taxi jusqu'aux bureaux du *Herald*. Là, à travers un dédale de couloirs, il se rendit au bureau de Huntley Favell, frappa et ouvrit la porte d'une poussée.

Favell assurait la chronique mondaine du *Herald*. Il se faisait un point d'honneur de ne rien ignorer sur tout ce qui, en ville, avait un revenu de plus de quatre chiffres.

Dallas fut un peu surpris de trouver Favell et une jolie rousse accrochés l'un à l'autre en une étreinte digne des meilleures traditions d'Hollywood. Ils se séparèrent brusquement en voyant Dallas; et la fille, rouge jusqu'aux oreilles, se coulant entre le visiteur et la porte, s'élança hors du bureau.

Favell, sans se laisser démonter le moins du monde, dévisageait Dallas d'un œil froid. C'était un grand Adonis mince, et son train de vie dépassait de beaucoup ses moyens; aussi était-il heureux d'augmenter ses revenus en fournissant des renseignements à l'Agence internationale, chaque fois que l'occasion s'en présentait.

— Vous ne pourriez pas vous arranger pour entrer un peu moins brutalement chez les gens? demanda-t-il avec humeur, en s'asseyant à sa table.

— J'étais loin de penser... commença Dallas avec un petit rire. Je m'excuse. La prochaine fois, je tirerai quelques coups de revolver avant d'entrer.

— Pas drôle, dit Favell, en essuyant soigneusement ses lèvres avec un mouchoir. (Il considéra la trace de rouge qui apparut sur la toile avec une grimace de mécontentement et enfouit le mouchoir dans sa poche.) Et n'allez

pas vous imaginer Dieu sait quoi, poursuivit-il dignement. Elle avait une poussière dans l'œil.

— Mais naturellement. Quand une femme a quelque chose dans l'œil, je m'y prends toujours de cette façon-là, moi aussi. (Dallas s'assit sur le coin du bureau et tendit à Favell son étui à cigarettes.) Je viens vous demander un renseignement.

Le visage renfrogné de Favell s'éclaira, mais il ne répondit pas. Il alluma sa cigarette, se carra dans son fauteuil et attendit.

— Avez-vous entendu parler d'un certain Preston Kile? demanda Dallas.

Favell parut surpris :

— Pourquoi? Il a des ennuis?

— Pas à ma connaissance. Je l'ai aperçu avec une blonde qui m'a intéressé. Ça lui arrive, d'avoir des ennuis?

— Il en a constamment, dit Favell. Je ne puis malheureusement pas perdre mon temps à bavarder avec vous. J'ai mon article à revoir.

Dallas prit son portefeuille, choisit deux billets de dix dollars et les laissa tomber sur le bureau, en disant :

— Voici pour couvrir cinq minutes de votre précieux temps. Dites-moi tout ce que vous savez sur Kile.

Favell se hâta d'empocher les billets.

— Je ne sais pas grand-chose, répondit-il. (Et soudain, il se dérida.) A propos, pas de bavardages sur la rouquine. Elle a un mari qui fait du judo et qui n'attend que l'occasion de venir me chercher des crosses.

— Ce n'est pas elle qui m'intéresse; parlez-moi de Kile.

— Il vient de San Francisco. Il n'est ici que depuis quelques mois. Il a acheté un grand hôtel particulier sur le Roosevelt Boulevard, qu'il n'a pas encore payé et qu'il ne payera probablement jamais. Il y a trois ans, il a réussi quelques belles opérations en Bourse et a ramassé un gros paquet, mais depuis, il semble avoir délaissé les affaires. Il passe tout son temps aux courses. Il doit gagner plus qu'il ne perd, car on ne lui connaît pas d'autres moyens d'existence.

— Qu'est-ce que c'est que ces ennuis dont vous parliez?

Favell écrasa le bout de sa cigarette et en prit une autre dans l'étui de Dallas.

— Plutôt des esclandres que des ennuis. Le type est resté très jeune. Le vin, les femmes et les maris trompés, voilà ses thèmes favoris. Il se spécialise dans les femmes mariées et des maris jaloux l'ont pris pour cible à différentes reprises, dans le temps. L'un d'eux lui a même mis du plomb dans l'aile. On a étouffé l'affaire, mais la leçon ne lui a été d'aucun profit. Il se crée des histoires avec autant de facilité que vous vous mettez au lit. Il boit trop et quand il est éméché, il cogne. A son âge, il pourrait s'acheter une conduite, mais c'est une tête de cochon.

— Qui est la blonde qu'il traîne partout avec lui?

— Eve Gillis. Un joli morceau! Il l'a pêchée aux Folies, il y a un mois environ, et l'a installée dans un appartement de Roxburgh Avenue. Ça ne durera pas. Il est trop cavaleur. Mais le regard de la fille dit bien qu'elle ne se laissera mettre à la porte qu'après lui avoir soutiré le maximum.

— Ils viennent de rendre visite au maharajah de Chittabad, fit pensivement Dallas. D'après ce que vous me dites, ce sont de drôles de relations pour un rajah.

Favell parut fort intéressé.

— C'est aussi mon avis. Vous en êtes sûr?

— Sûr et certain. Je les ai vu monter à ses appartements particuliers.

— Vous vous occupez encore de ce vol de bijoux?

— Vous parlez! C'est la meilleure source de revenus de Purvis.

Favell réfléchit un moment, tout en tapotant son buvard du bout de ses ongles soignés.

— Il est possible que là, vous teniez quelque chose, dit-il enfin. On prétend que Kile est en relations avec la pègre. Ce ne sont que des on-dit qui ne s'appuient sur rien de concret. Moi-même, je n'en ai pas eu la preuve. Il passe une grande partie de son temps au Club Froufrou. C'est tenu par un métèque, un certain Ralph Rico, un recéleur sans envergure. Mais qui a l'air de faire son chemin, mine de rien. Je ne serais pas étonné d'apprendre que Kile est derrière lui. Il y aurait peut-être intérêt à surveiller Rico.

— La police ne possède rien sur Kile, dit Dallas, en fronçant les sourcils.

— Je sais. Je vous ai dit qu'à une époque, Kile avait une grosse situation de fortune. Il a pu se lancer dans des spéculations douteuses, mais quel est le financier qui ne danse pas sur la corde raide, bien souvent? Ce qui me surprend, c'est que voilà bien deux ans qu'il est retiré des affaires. Il se peut qu'il ait encore largement de quoi vivre, mais c'est un drôle de panier percé. Vous auriez intérêt à mettre votre nez dans son association avec Rico. Il mijote peut-être quelque chose.

— Entendu. Je vais voir, dit Dallas en se remettant sur ses pieds. Passez-moi un coup de fil, si vous apprenez du nouveau.

— Il ne faudra pas m'en vouloir si tout cela ne vous mène à rien, dit Favell en prenant une pile de copies dans sa corbeille à courrier. Ces racontars sur Kile, c'est peut-être du flan.

— Je sais bien. Une bonne moitié des tuyaux qu'on me refile ne mènent nulle part. C'est l'empoisonnement de ce boulot-là. Enfin, au revoir. La prochaine fois que vous ferez l'oculiste, fermez donc votre porte à clef.

Il sortit, salua au passage la rouquine occupée à taper à la machine dans le bureau voisin, rigola intérieurement du petit hochement de tête raide et vexé qu'elle lui fit, et gagna rapidement la rue.

CHAPITRE III

Ainsi elle était morte!

Verne Baird écrasa le journal entre ses mains puissantes. Ses yeux pâles parcoururent le café bondé, enfumé, où les voix, les rires et la musique discordante du piano mécanique faisaient un vacarme assourdissant. Personne ne regardait de son côté. Il jeta le journal à terre et, d'un coup de pied, l'envoya rouler sous la banquette.

« La garce! pensait-il avec rage. Mourir comme ça! » Si encore il l'avait vraiment dérouillée! Le cou brisé: c'était chose incroyable!

Il allait être obligé de se faire la paire. Olin s'apprêtait sûrement à lui tomber dessus. Quelle idiotie de perdre une heure d'un temps précieux dans ce café. Il aurait dû filer sitôt après que Rico lui avait remis son viatique. Maintenant, il ne lui serait pas facile de se tirer. Toute la police locale devait le rechercher.

Il fit signe au serveur noir qui s'approcha, la figure luisante de sueur.

— Une autre bière et un petit verre de rye, dit Baird. Et vite!

Pendant que le garçon retournait au bar, Baird alluma une cigarette. Il n'éprouvait aucun remords d'avoir tué cette bonne femme. Ce n'était pas la première fois que cela lui arrivait. Si quelqu'un se mettait en travers de sa route, il le supprimait sans remords et sans crainte. Et il n'attachait pas plus de valeur à sa propre vie. Il savait que tôt ou tard il se ferait coincer; alors ce serait son tour d'y passer. Mais tant qu'il serait en vie, il s'insurgerait contre toute entrave, tout obstacle à ses projets, à sa petite routine quotidienne. La mort de cette femme allait singulièrement bousculer ses plans. Il ne serait plus libre de se promener au hasard des rues, de s'asseoir dans un café ou de lancer sa vieille Ford cabossée sur la route, quand l'envie le prenait de fuir le bruit et l'encombrement de la ville. Il lui faudrait veiller sur ses mouvements. Il ne pourrait plus désormais entrer dans un café sans en avoir auparavant contrôlé avec soin les issues, pour le cas où un flic y ferait irruption, ou si quelqu'un, en le voyant, faisait mine de se diriger vers le téléphone. Il grinça des dents, en étirant ses lèvres minces. La garce! Avoir le cou fragile à ce point-là!

Il eut l'impression que le garçon murmurait quelque chose au barman, tout en emplissant un demi de bière. Baird glissa la main dans l'ouverture de son pardessus. Le contact du Colt le rassura. Il observa le nègre qui traversait la salle avec les consommations et il put lire dans ses yeux en boules de loto l'agitation suscitée par des nouvelles inattendues.

Le nègre posa les boissons sur la table, en murmurant :
— Il y a des flics qui s'amènent, patron. Ils visitent tous les bars.

Baird lampa le rye d'une traite et poussa le verre de bière vers le serveur.

— Vous avez une sortie de secours? demanda-t-il sans remuer les lèvres.

Le nègre fit un signe d'acquiescement. Baird voyait la sueur couler dans les sillons de sa peau noire.

— La porte du fond, au bout du couloir, répondit le nègre.

Il eut un sourire ravi pour le dollar que Baird lui lança.

— Garde ma bière, fit Baird.

Il se leva et se dirigea sans hâte, à travers la salle enfumée, vers la porte que le Noir lui avait indiquée.

Au moment où il la poussait, quelqu'un cria :

— Hé! Pas par là! C'est privé.

Baird sentit une bouffée de rage l'envahir et dut faire effort sur lui-même pour ne pas se retourner et sonner le gars qui venait de l'interpeller. Sans un coup d'œil en arrière, il s'engagea dans un couloir sombre et se dirigea vivement vers la porte du fond. Un petit Italien corpulent, en maillot de corps, le pantalon tenu par une ficelle, sortit d'une pièce attenante. Mal réveillé, il grattait ses bras nus et velus, et son visage sanguin rongé par une barbe de deux jours était encore bouffi de sommeil.

— C'est défendu de passer par là, dit-il avec un geste de la main vers Baird. De l'autre côté, siou plaît!

Baird le regarda, mais ne s'arrêta pas. L'autre recula précipitamment, bouche bée. Il se figea sur place et, sans mot dire, il regarda Baird ouvrir la porte et jeter un coup d'œil dans la ruelle obscure.

Ce chemin ne plut pas à Baird. Il n'offrait qu'une issue, et débouchait dans la rue principale. A l'autre bout de l'impasse, il y avait un mur de deux mètres cinquante de haut. Par-dessus le mur, se profilait un grand immeuble noir.

Il fit jouer le 45 dans son étui puis s'avança dans l'impasse, après avoir refermé doucement la porte derrière lui. Il s'immobilisa un instant, écoutant la circulation de la

grande rue, puis il s'avança sans hâte vers le mur, leva les bras, s'agrippa à la rangée de briques du haut et se souleva. Il resta un instant suspendu, le regard plongeant dans une cour noire et déserte. Puis il se hissa sur le mur et se laissa retomber de l'autre côté.

A l'autre bout de la cour, il vit pendre l'extrémité d'une échelle d'incendie à coulisse. Il décida qu'il courait moins de risques à passer par là. Il s'agrippa à l'échelle qui, en grinçant un peu, descendit doucement jusqu'au sol.

Il y monta rapidement et sans bruit, s'arrêtant à chaque plate-forme pour s'assurer que personne n'était caché derrière la fenêtre qui la surplombait. Il atteignit finalement le toit sans avoir vu rien ni personne, ni entendu de bruit au-dessous de lui. Il traversa le toit, en se penchant pour que sa silhouette ne se détache pas sur le ciel nocturne, sauta sur une terrasse en contrebas et descendit un escalier métallique qui le conduisit sur le toit d'un garage. De là, il se laissa glisser à la force du poignet dans une rue sombre parallèle à la rue principale.

Il s'arrêta sous une porte cochère pour inspecter les environs et ne vit rien d'inquiétant. D'un pas rapide, il traversa la chaussée et suivit, l'oreille aux aguets, une ruelle qui aboutissait à cent mètres du meublé où il occupait un appartement de plusieurs pièces. Il s'arrêta encore au bout de la ruelle.

Attentif à ne pas se détacher de l'ombre, il regarda le meublé. Il y avait chez lui quelques objets personnels dont il avait besoin : un album de photos, une valise de vêtements et un second revolver. Il était décidé à courir le risque de retourner à son domicile rien que pour les photos. Elles n'avaient de valeur que pour lui : des instantanés qu'il avait pris, étant enfant, chez ses parents. Sa maison, sa mère, son frère, sa sœur et son chien. C'étaient les seuls liens qu'il eût gardés avec un passé depuis longtemps effacé. Sa mère avait été tuée d'une balle tirée par la police, dans une bataille rangée entre son père et les G-men. Sa sœur faisait le trottoir à Chicago et devait être en ce moment chez elle, en train de cuver une bonne cuite. Son frère purgeait une peine de douze ans à Fort Leavenworth pour attaque à main

armée. Son chien s'était sauvé de la maison, lors de l'assaut des G-men, et on ne l'avait jamais revu.

Baird ne voulait pas se les rappeler dans leur état actuel. Il voulait se les rappeler tels qu'ils étaient avant que son père ne s'associe avec Dillinger, au temps où leur ferme était un asile paisible et heureux et où sa mère était toujours de bonne humeur, en dépit de ses longues heures de travail.

Si Olin le soupçonnait, il devait faire surveiller la maison, à présent, et il n'allait pas se jeter dans la gueule du loup, quel que fût le désir qu'il avait de récupérer son album de photos.

Il demeura dans l'ombre, les yeux fixés sur la maison. Il n'y avait personne en vue et rien ne lui parut suspect. Les deux fenêtres de son appartement qui donnaient sur la rue n'étaient pas éclairées. Néanmoins son instinct lui disait de ne pas courir ce risque.

Après cinq longues minutes d'immobilité, il se dit qu'il pouvait traverser la rue sans danger. Il sortit le Colt de son étui et le tint à son côté. Comme il allait entrer dans le cône de lumière d'un lampadaire, il vit bouger quelque chose en face de lui dans le vestibule obscur.

Pétrifié, il scruta l'entrée et mit plusieurs minutes à découvrir la silhouette imprécise d'un homme contre le mur.

Baird eut un sourire amer. Ainsi Olin était à ses trousses et il avait failli tomber dans le piège. Les flics occupaient probablement son appartement, prêts à lui tirer dessus quand il ouvrirait la porte. Il recula avec précaution et, quand il fut hors de vue de la maison, il se retourna et repartit rapidement par où il était venu.

Au coin de la ruelle se trouvait un drugstore. Il poussa la porte et se dirigea vers une rangée de cabines téléphoniques. Il n'y avait dans la boutique qu'une jeune fille en blouse blanche qui lisait un livre à jaquette bariolée, derrière le comptoir de limonade. Elle jeta sur Baird un regard indifférent et se replongea dans sa lecture.

Baird s'enferma dans la cabine et composa le numéro de Rico. Il voulait s'assurer que c'était bien Olin qui surveillait sa demeure. Ce serait rageant d'avoir reculé devant

un godelureau en train d'attendre sa bonne amie. Il ne se pardonnerait jamais le moment de panique qui lui avait fait abandonner les photos, quand il n'y avait qu'à traverser la rue pour aller les prendre.

Rico vint en ligne.

— Est-ce qu'on me recherche? chuchota Baird, la bouche collée au récepteur.

Il entendit Rico s'étrangler de surprise.

— Qui est à l'appareil? demanda-t-il d'un ton fébrile. Qui parle?

— Est-ce qu'Olin est venu te voir? fit Baird toujours à voix basse.

— Oui, répondit Rico. Raccroche, espèce de cinglé! Ils sont peut-être à l'écoute! Ils te cherchent. Olin dit qu'il sait que c'est toi! Ne viens pas par ici. Il me fait surveiller aussil

— Ne perds pas la tête! fit Baird, imaginant sans peine le visage terrifié, tirillé de Rico. Ils ne peuvent rien faire. Quelles preuves ont-ils?

Mais il s'aperçut qu'il n'y avait plus personne à l'autre bout du fil. Rico avait raccroché.

Baird en fit autant. Sous son œil droit un muscle tressaillait. Comme il se retournait pour quitter la cabine, son regard en éveil perçut un mouvement à l'entrée de la boutique. Il s'accroupit pour se dissimuler derrière le panneau de la porte de la cabine. Son Colt surgit dans sa main. Il entendit s'ouvrir la porte du drugstore et des pas lourds s'approcher du comptoir.

— Police, mademoiselle, fit une voix brève. Avez-vous vu entrer quelqu'un, il y a un instant?

Baird défit le cran de sûreté. Ils avaient dû le repérer quand il était revenu dans la ruelle. Il se demanda s'il y en avait d'autres dehors.

Il entendit la jeune fille dire :

— Il y avait un grand type là, il y a deux ou trois minutes. Il doit être parti.

— En complet marron? demanda le détective. Un grand type aux épaules larges, à la figure blanche, dure?

— C'est ça. Il a téléphoné.

— Je ne sais pas. Je ne l'ai pas vu sortir.

Il y eut soudain un silence angoissant. Baird comprit en un éclair que le détective se doutait qu'il était encore dans la cabine. Il n'eut pas une seconde d'hésitation. Levant le bras, il saisit la poignée, la tourna sans secousse et ouvrit la porte d'une poussée.

Il entrevit un homme courtaud, trapu, qui lui faisait face et dont la main se porta instantanément sous son veston, puis la serveuse à la blouse blanche qui sautait de son tabouret, la bouche ouverte, les yeux dilatés de terreur.

Le Colt explosa au moment où le détective sortait son revolver. Le lourd projectile écrasa la figure du policier et le projeta violemment contre le comptoir.

Baird braqua son arme sur la fille qui criait comme une folle. La peur de la mort balaya d'un seul coup la courtoisie apprêtée, la sensualité instinctive et les façons mondaines d'adulte. Elle apparut soudain enfantine et pathétique, en se jetant sans espoir d'évasion dans l'angle que formaient le mur et le comptoir. Le rose de ses joues et le rouge de ses lèvres rappelèrent intensément à Baird sa sœur, à sept ans, qui se maquillait avec un rouge à lèvres volé et riait de la désapprobation gênée de son frère.

Ce fut un peu à cause de cette vision soudaine et amère de sa sœur, et aussi parce qu'il savait qu'il ne pouvait pas permettre à cette fille de donner son signalement à la police, qu'il tira sur elle.

Il la vit sans émotion se plier de souffrances, sous l'impact de la balle. Elle glissa le long du mur, les yeux révoltés, balayant de son bras tendu une rangée de bouteilles qui s'écrasèrent sur le sol avec fracas. Elle disparut derrière le comptoir, son souffle s'exhalant entre ses dents serrées comme celui d'un lapin qu'on vient d'assommer.

Baird sortit de la cabine, regarda autour de lui, avisa une porte intérieure, enjamba le comptoir et ouvrit la porte d'une secousse.

Au-dehors, assez près, il entendit le sifflet strident d'un appel de police. Il suivit un couloir sombre, monta plusieurs étages. Il agissait sans fièvre, sans émoi, et n'avait d'autre souci que de ne pas se faire voir. Si personne ne l'apercevait,

Olin ne pourrait pas lui coller ces deux meurtres sur le dos. Son esprit calculateur s'employait déjà à trouver un alibi qui dérouterait son adversaire. Son revolver était désormais la seule chose qui pouvait l'envoyer à la chambre à gaz. Il lui fallait s'en débarrasser. Mais seulement lorsqu'il aurait assuré sa fuite.

Devant lui, il vit une porte vitrée qui donnait accès au toit de l'immeuble. En l'ouvrant, il entendit la soudaine clameur des sirènes de police à l'extérieur du bâtiment. Il courut jusqu'au bord du toit et regarda avec précaution en bas. La rue grouillait d'uniformes qui couraient en tout sens. Des cars de police stoppaient brutalement, déversant des agents, revolver au poing. Un camion déboucha à vive allure du coin de la rue, porteur d'un projecteur qui s'alluma avant même que le camion fût arrêté. Le grand pinceau lumineux se plaqua sur le côté de l'immeuble, éclairant le toit avec une intensité aveuglante.

Baird n'hésita pas. Il leva son Colt et tira dans la trajectoire du rayon. Il y eut un fracas de vitre brisée et la lumière s'éteignit. L'obscurité qui suivit fut aussi aveuglante que la lueur intense qui l'avait précédée. En bas, quelqu'un commença à tirer à la mitrailleuse, mais Baird courait déjà sur le toit se mettre à l'abri des cheminées. Il s'accroupit derrière, regarda à droite et à gauche, décida de monter sur un toit plus élevé et, plié en deux, gagna en courant une échelle de fer qu'il escalada à la hâte. Il atteignait un nouvel abri, lorsque les forces de police firent irruption sur le toit en contrebas.

Toujours maître de lui, Baird franchit silencieusement le toit, se dissimulant, grâce aux cheminées, aux yeux des policiers. Il les entendait chuchoter entre eux, soucieux de ne pas se découvrir, ne sachant s'il les attendait ou s'il avait fui.

— Eh bien! avancez donc, aboya une voix dans la rue.

En bas, Baird reconnut Olin, planté au milieu de la chaussée, revolver au poing. Il regardait en l'air, à l'endroit où ses hommes s'abritaient, et paraissait furieux.

Baird fut tenté de l'abattre mais, se rendant compte que son unique chance d'évasion dépendait de l'ignorance de

la police quant à sa position exacte, il résista à la tentation et franchit le toit pour essayer de redescendre de l'autre côté du bâtiment.

A cinq mètres au-dessous de lui, un autre toit descendait en pente douce et se terminait par un mur bas. Aucune possibilité d'évasion de ce côté-là. Il regarda à sa gauche. Un toit plus élevé lui parut préférable. Il aperçut l'échelle qui y menait et y courut, plié en deux. Il n'en avait pas gravi la moitié qu'il entendit des pas précipités. Tournant la tête, il vit la casquette plate d'un policier se profiler sur le ciel nocturne. Le policeman se dirigeait vers le toit inférieur et n'avait apparemment pas vu Baird sur son échelle.

Baird escalada les derniers échelons, mais, dans sa hâte de se mettre à l'abri, oublia de se courber. Au sommet de l'échelle, il se profila sur le ciel l'espace d'une seconde...

Un coup de feu partit de l'autre toit. Avant même d'entendre la détonation, Baird sentit un coup violent le frapper au côté droit. Il chancela, tomba sur un genou, se releva et traversa le toit en zigzag, s'abritant derrière les cheminées. L'arme crépita à nouveau et la balle siffla à son oreille.

— Il est là-haut! criait-on de l'immeuble d'en face. Je l'ai touché!

Baird sentit le sang couler le long de sa jambe, à l'intérieur de son pantalon. Une douleur aiguë lui tenaillait le côté, tandis qu'il gagnait d'un pas mal assuré l'autre extrémité du toit. Plus bas, s'étendait un toit plat, avec une fenêtre à tabatière.

Il s'assit sur le rebord et se laissa tomber lourdement. En atterrissant, il ressentit au côté une morsure qui lui coupa le souffle.

Il porta à son côté une main qu'il retira humide et poisseuse. Il perdait beaucoup de sang et commençait à s'inquiéter.

On le serrait de près. Il ne pouvait pas continuer comme cela à courir d'un toit à l'autre. S'il n'arrêtait pas l'hémorragie, il allait y passer.

Il s'approcha de la tabatière, agrippa ses doigts en dessous et tira à lui. Elle se souleva sans bruit; elle donnait sur un corridor faiblement éclairé. Péniblement, il se laissa glisser

dans le couloir. C'est à peine s'il put refermer la tabatière. La sueur ruisselait sur son visage. Il s'adoosa au mur, le .45 pesant à sa main, luttant contre la faiblesse qui le terrassait.

Avec effort, il avança lentement, concient de laisser une traînée de sang sur son passage. Il réalisa, avec une sombre amertume, que c'était la fin. Même s'il trouvait à se cacher dans cet immeuble, ils le sortiraient de son trou. Ils savaient qu'ils l'avaient blessé et le sang le trahirait. Il allait être coincé et abattu comme un chien enragé.

« Je ne partirai pas seul », se dit-il farouchement. S'il parvenait à arrêter cet écoulement de sang, il vendrait chèrement sa peau. Il n'éprouvait nulle peur, seulement de l'amertume à la pensée de mourir de cette façon. Il s'en serait peu soucié, s'il n'avait pas été blessé. S'il avait pu se bagarrer, avec la certitude de viser droit et d'en emmener quelques-uns avec lui, il aurait tiré une certaine fierté d'une telle fin. Mais en fait, son revolver pesait si lourd qu'il pouvait à peine le tenir horizontal, et encore moins s'en servir pour tirer.

Il approchait d'une porte. Tâtonnant sur le mur, sa main avec laquelle il se guidait et se soutenait toucha la porte qui s'ouvrit brusquement.

Il s'immobilisa avec un rictus devant l'éblouissante clarté qui vint illuminer le couloir. Appuyé au chambranle, il vit une chambre brillante, parcimonieusement meublée : un lit-divan, un tapis usé sur un plancher taché, un fauteuil branlant recouvert d'un chintz bon marché, mais de couleurs vives, les murs crème et le paravent qui, probablement, servait à dissimuler le lavabo.

Sentant ses genoux fléchir, il cala son épaule contre l'entrée. Le plafonnier, avec son abat-jour, commençait à tourner. Il sentit ses doigts s'ouvrir malgré lui et entendit dans le lointain le bruit sourd du Colt qui tombait sur le plancher.

Voilà comment ils allaient le trouver, pensa-t-il avec désespoir. Faible et incapable de rendre coup pour coup. Ils allaient le traîner en bas de l'escalier, menottes aux poignets, et le donner en spectacle à la foule des badauds. Et il ne pouvait plus rien faire contre cela.

Comme il commençait à sombrer dans l'abîme noir de l'inconscience, il sentit vaguement qu'une main sortait des ténèbres et le saisissait par le bras.

CHAPITRE IV

En versant son whisky dans son verre, Preston Kile remarqua que sa main tremblait et il fronça les sourcils. Il ne devrait pas boire comme cela, se dit-il. Il avait trop bu tous ces temps-ci, mais que pouvait-il faire d'autre? Il faut bien se soutenir, d'une manière ou d'une autre. Il ne dormait pas bien. Une sorte de torpeur, qui lui engourdissait le cerveau, ne laissait pas de l'alarmer. Tout au long de l'année qui venait de s'écouler, il avait senti ce mal s'acheminer lentement en lui comme une paralysie mortelle. Désormais, il lui fallait faire un effort pour penser. Il y avait eu un temps où il se félicitait de sa rapidité de décision, où il ne reculait devant aucun risque, quel que fût le danger. Grâce à sa témérité, il s'était élevé, d'un emploi subalterne dans une banque, à une situation de tout premier plan sur le marché des valeurs. Mais il y avait deux ans de cela, il se désagrégeait. Ce n'était plus le même homme. Sa confiance l'avait abandonné. Il avait perdu son ressort. A présent le risque l'effrayait. Il se surprenait à remettre une décision jusqu'à ce qu'il fût trop tard. Et maintenant, pour l'ennuyer bien davantage encore, voilà que se présentait cette affaire étrange du rajah.

Il but avidement son whisky et, sitôt le verre vidé, le remplit à nouveau. Ses yeux lourds et injectés de sang se portèrent sur la glace de la coiffeuse dans laquelle il se contempla fixement.

En tout cas, il paraissait aussi fort, aussi beau, aussi sûr de lui que dix ans auparavant, quand il était au sommet de sa carrière. Si ses cheveux et ses tempes grisonnaient, si sa taille s'épaississait, il portait encore beau pour un homme de son âge. Pourquoi pensait-il à son âge? Il n'avait pas

encore cinquante-six ans! Mais il se sentait vieux et faible. Cette douleur sourde au cœur l'inquiétait. Il craignait de consulter un médecin: pas de nouvelles, bonnes nouvelles. Si son cœur était déficient, il préférerait ne pas le savoir. « Probablement quelque digestion difficile », se dit-il, en appuyant sur le plastron de sa chemise de soie.

Il tira un étui à cigares de sa poche intérieure, hésita, puis le remit en place. Pas maintenant. Il fumait trop. Il attendait qu'Eve sortît de la salle de bains. Quel temps interminable elle passait dans son bain!

Il s'assit parmi le désordre de ses vêtements éparpillés sur le lit et par terre. Elle avait tout jeté là, disant qu'elle voulait réfléchir et qu'elle réfléchirait mieux dans sa baignoire. Une fille aussi belle ne devrait pas avoir le droit de penser. Il ramassa les bas de soie et les étira, en songeant à elle.

Il la connaissait depuis deux mois. Au début, il l'avait considérée comme une charmante distraction pour ses instants de loisir. Il lui avait fallu rompre avec cette brune — comment s'appelait-elle donc? — Cora Hennessey.

Eve s'était installée dans l'appartement cinq jours plus tard.

Il ne regrettait pas de s'être débarrassé de Cora et de ses exigences. Sans doute était-elle trop jeune pour lui — et il ne s'avouait pas volontiers une chose comme celle-là — mais elle l'avait littéralement épuisé. Encore n'était-il pas parvenu à la satisfaire.

La rupture n'avait pas été facile et lui avait coûté beaucoup plus qu'il ne pouvait se le permettre. Finalement, elle était partie, en emportant ses boutons de manchettes or et diamants, son coupe-cigare et une statuette de jade représentant un jeune homme nu. Il avait acheté cette sculpture érotique dans un bordel de San Francisco et y attachait une grande valeur. Il désirait récupérer ces objets, mais il lui faudrait pour cela s'adresser à la police et, pour l'instant, il préférerait ne pas attirer l'attention sur lui.

Son esprit se détourna de ces pensées moroses pour revenir à Eve. Quelle fille extraordinaire! Et comme il s'était trompé sur son compte. Il l'avait prise pour une

écervelée, n'ayant à son actif qu'un physique. Pendant les six premières semaines, il s'en était tenu à cette opinion. Puis tout à coup, il s'était aperçu qu'elle l'endormait dans une fausse sécurité, alors qu'elle se documentait à fond sur sa situation personnelle. Les questions apparemment anodines qu'elle posait sur sa vie présente et passée ne s'apparentaient pas, comme il l'avait cru, au bavardage inconsistant d'une blonde à la cervelle d'oiseau. Elle s'était fait de lui une image exacte et le connaissait maintenant aussi bien qu'il se connaissait lui-même. Elle était parfaitement renseignée sur sa situation financière. Il ne voyait pas où elle pouvait avoir pris ses informations. Il est vrai qu'une fille avec d'aussi beaux yeux pouvait obtenir tout ce qu'elle voulait, si elle s'en donnait la peine. Quelqu'un devait l'avoir mise au courant, peut-être à sa banque.

Elle l'avait désagréablement surpris une nuit, en lui disant de sa voix tranquille et froide :

— Qu'est-ce qui te prend, Preston? Pourquoi te laisses-tu aller comme ça? Tu pourrais gagner énormément d'argent, au lieu d'être là à traîner avec moi. As-tu perdu toute ambition ou quoi?

Stupéfait, il lui avait répondu d'un ton sec qu'il n'avait nul besoin de travailler.

— J'ai suffisamment d'argent, avait-il répliqué vertement. Je suis retiré des affaires. D'ailleurs, tant que je te donne tout ce que tu veux, je ne vois vraiment pas de quoi tu te mêles.

Mais elle avait poursuivi son attaque, sans se laisser arrêter.

— Pourquoi me mens-tu? (Il se sentait confondu sous le regard perçant de ses yeux bleus.) Avec moi, tu n'as pas à bluffer. Je veux te venir en aide.

— Je n'ai pas besoin d'aide, et je ne sais pas ce que tu veux dire.

— Tu n'as plus un sou, avait-elle affirmé calmement, en posant sa main sur la sienne. Dans le milieu des affaires, on commence à jaser sur ton compte. Tu es couvert de dettes. Tu as gaspillé ton avoir. Il est temps de te décider à redresser ta situation.

Sa surprise fut telle qu'il ne put rien répondre. A quoi bon bluffer. Eve parlait d'un ton assuré. Il essaya de se défendre, bien qu'il ne pût comprendre en quoi il avait à s'excuser auprès d'elle. Cela ne la regardait en aucune façon. Si cela ne lui convenait pas, elle n'avait qu'à faire ses valises et prendre la porte. Mais, tout au fond de lui-même, Kile était effrayé. Il se savait sur une mauvaise pente. A moins d'un miracle, la glissade allait devenir vertigineuse et un beau jour il n'y aurait pas d'autre issue que de se tirer une balle dans la peau.

Il y avait, chez cette fille de moins de vingt-cinq ans, belle, lointaine et décidée, quelque chose qui éveillait en lui un espoir. Il retrouvait auprès d'elle cette sensation qu'il n'avait plus eue depuis deux ans, depuis qu'on l'avait menacé de le poursuivre s'il ne renonçait pas à spéculer en Bourse.

Il lui confia qu'il se sentait momentanément épuisé, fatigué et désillusionné :

— Dans quelque temps, je m'y remettrai. Pour l'instant, j'ai besoin de repos.

Malgré le sourire dont elle le gratifia, il comprit qu'elle ne le croyait pas.

— J'ai quelque chose pour toi, reprit-elle. Un secret que j'ai surpris...

C'est ainsi qu'elle l'avait mis au courant de l'affaire du rajah. Il avait pensé tout d'abord qu'elle ne parlait pas sérieusement.

— Ma chère petite, lui avait-il dit en caressant sa longue jambe fuselée, alors qu'elle était assise sur ses genoux, la tête appuyée à son épaule, je n'ai jamais rien entendu d'aussi extravagant. Même si j'y pouvais quelque chose, je ne crois pas que je m'aventurerais dans une histoire pareille. D'ailleurs, le rajah ne voudrait sûrement pas que je m'en mêle.

— Ce n'est pas dit, avait-elle répondu pensivement. J'ai l'intention de lui poser la question.

Kile n'avait pas imaginé qu'elle se mettrait en rapport avec le rajah. Il avait volontairement oublié tout cela et fut très étonné lorsque, quelques jours plus tard, elle lui annonça que le rajah les attendrait le soir même à son hôtel.

Il avait d'abord refusé d'y aller, mais elle avait réussi à le persuader.

— Écoutez au moins ce qu'il a à nous proposer, avait-elle suggéré, en serrant la main de Kile contre sa poitrine. Rien ne dit qu'il sera d'accord, ni que son offre sera suffisante. Et même s'il est d'accord et qu'il offre un bon prix, rien ne nous oblige à accepter. Nous pourrions toujours dire que ce n'est pas possible.

Rassuré par ces bonnes paroles et quelque peu flatté d'être reçu par un rajah, Preston se laissa convaincre. L'entretien s'était déroulé plus aisément qu'il ne l'avait imaginé.

Sans aucun doute, Eve avait posé de solides jalons pour cette rencontre. Le rajah dit qu'il serait ravi, s'ils pouvaient l'aider à retrouver ses bijoux : des pièces rares, d'une valeur inestimable. Dans ce cas, il leur paierait un demi-million de dollars et leurs frais, à condition toutefois que l'affaire soit tenue secrète.

Kile voyait bien que le rajah se disposait à rouler les compagnies d'assurances, mais cela n'était pas pour l'émouvoir outre mesure. Si l'occasion se présentait, il n'hésiterait pas à en faire autant. C'était régulier. Mais cinq cent mille dollars ! Avec une somme pareille, il pourrait prendre un nouveau départ et même recommencer à spéculer sur les valeurs.

Telles étaient les premières idées qui lui étaient venues à l'esprit, quand le rajah avait incidemment mentionné la somme, mais dans la suite de l'entretien, la perspicacité et la méfiance latente de Kile avaient repris le dessus. L'entreprise était impossible. Le rajah n'offrait cette somme que parce qu'il savait que jamais on ne lui demanderait de la payer. Il fallait être insensé pour prendre au sérieux ce rêve absurde.

Eve avait apparemment persuadé le rajah que seul Kile était en mesure de retrouver les bijoux. Comment elle s'y était prise et de quels arguments elle s'était servie, Kile n'en avait aucune idée, mais il était évident que le rajah le tenait en haute estime, même avant leur rencontre.

— Je n'attends pas de miracle, leur avait-il confié, en retenant la main d'Eve et en regardant Kile, alors que tous deux s'apprêtaient à sortir, à la fin de l'entretien. Je crains

que vous n'assumiez une très lourde tâche. Mais je crois qu'il faut aider la chance si petite soit-elle. Je suis prêt à dépenser cinq mille dollars pour couvrir les frais de ce que nous appellerons un examen des possibilités. Vous aurez naturellement besoin de vous faire aider et vous devrez être en mesure de payer largement. Je crois que cinq mille dollars suffiront pour commencer. Je ferai virer cette somme demain à votre compte en banque.

Kile s'était raidi, comme un homme qui voit tout à coup le sol s'ouvrir devant lui. S'il acceptait cet argent, il se trouverait sérieusement engagé dans ce projet fantastique. Il n'était pas fou au point de s'imaginer que le rajah lui donnerait une telle somme, sans lui demander quelque chose de précis en échange.

Mais Eve ne lui avait laissé aucune possibilité de refuser. Elle avait indiqué au rajah la banque de Kile et, sans laisser à ce dernier la faculté de placer un mot dans la conversation, l'avait entraîné au-dehors avant qu'il ait eu le temps de se remettre de sa stupeur.

En sortant de l'ascenseur, dans le hall de l'hôtel, il avait protesté, mais elle l'avait de nouveau rassuré :

— Personne ne nous oblige à dépenser cet argent. Si nous n'arrivons pas à dresser un plan, nous le lui rendrons. En quoi un dépôt de fonds à ta banque peut-il te nuire, même si ce n'est qu'un prêt?

Une fois revenu à l'appartement d'Eve, Kile avait patiemment tenté de démontrer l'impossibilité d'une semblable entreprise :

— Ces bijoux ont disparu depuis quinze ans. Leur trace est évanouie. Tous les policiers du pays les ont cherchés et les cherchent encore. Quelle possibilité avons-nous de les retrouver?

— Il faut y réfléchir, avait-elle répondu avec vivacité. Je vais prendre un bain. Je pense mieux quand je suis allongée dans l'eau chaude. Assieds-toi et réfléchis, Preston. Cinq cent mille dollars, c'est une somme!

Il s'était bien gardé de réfléchir. Cette histoire était de bout en bout aussi absurde que fantastique. L'argent pouvait assurément être une planche de salut, mais il n'allait

tout de même pas se mettre à retourner tout le pays, comme un fichu détective.

Il venait de finir son second verre de whisky et s'en versait un troisième, quand Eve sortit de la salle de bains. Elle portait un déshabillé de soie lilas qui lui seyait à merveille et mettait en valeur l'or de sa chevelure et le bleu de ses yeux. Elle alla s'asseoir devant la coiffeuse.

— C'est ton troisième ou ton quatrième verre? demanda-t-elle en se brossant les cheveux.

Il se sentit furieux contre elle. De quel droit lui parlait-elle ainsi?

— Oh! la ferme! cria-t-il en donnant un coup de poing sur la table. Je ne veux pas être surveillé comme ça! Je boirai tant qu'il me plaira.

Elle continua de se brosser les cheveux, l'air pensif, et dit avec sérieux :

— Nous allons parler à Rico, ce soir. Il ne faut pas que tu sois ivre, Preston.

Kile posa son verre, prit Eve par le bras et la força à se lever. Il la secoua durement. Sa figure était rouge et congestionnée et ses yeux injectés de sang étincelaient de fureur.

— Je ne veux pas qu'on me parle de cette façon! cria-t-il d'un ton menaçant. Je suis le maître ici et je te prie de ne pas l'oublier. Je n'ai pas l'intention de voir Rico ce soir et je me saoulerai si j'en ai envie.

— Tu me fais mal, Preston, répondit-elle calmement.

Et son regard calme et ferme lui fit l'effet d'une douche froide.

Il la lâcha avec une exclamation d'impatience, se retourna et se mit à arpenter la chambre. Il s'arrêta enfin, le dos tourné, les mains profondément enfouies dans ses poches de pantalon.

— Ne sois pas ainsi, Preston, dit-elle avec patience. Je veux t'aider, c'est tout. Tu sais aussi bien que moi que si tu ne te ressaisis pas, tu feras la culbute. Tu tiens la chance de ta vie : cinq cent mille dollars. C'est une somme énorme. Pense à tout ce que tu pourrais faire avec.

Il se retourna.

— A quoi bon discuter? rétorqua-t-il brutalement. Ces bijoux sont impossibles à retrouver. Pourquoi aurait-il offert

une somme aussi considérable, s'il n'était pas sûr de ne pas avoir à la payer?

— Il prétend qu'il y a une chance, si petite soit-elle. Et il est prêt à l'épauler. Moi aussi. Ce ne sera pas facile, mais ce n'est pas impossible.

Tout en parlant, Eve s'était levée et, venue s'asseoir sur le lit, elle enfilait ses bas. Kile l'observait, fasciné par sa beauté et par l'aisance de ses mouvements.

— J'ai une idée. Nous irons voir Rico ce soir. Il nous faut un homme pour faire le travail dangereux. Il connaît peut-être quelqu'un qui s'en chargerait.

Kile s'approcha et s'assit sur le lit près d'elle. Il ne prêtait pas grande attention à ce qu'elle racontait. Il se disait que, de toutes les femmes qu'il avait eues dans cet appartement, elle était de loin la plus belle.

— Le travail dangereux... répéta-t-il, les sourcils froncés. Quel travail dangereux?

Elle se leva et défit sa robe de chambre :

— Laisse-moi m'habiller, mon chéri, et en allant au club, je t'expliquerai mon plan. Il se fait tard et il faut que nous parlions à Rico.

Elle se dévêtit et prit une combinaison légère. Les yeux de Kile s'attardèrent sur son adorable nudité. Il la saisit par le bras et la força à s'asseoir près de lui.

— Tu es trop belle pour te casser la tête sur une affaire comme celle-là, dit-il (et son cœur se mit à battre à grands coups). Je ne sortirai pas ce soir et toi non plus.

D'un mouvement vif et impatient, elle tenta de se dégager, mais, se ravisant aussitôt, elle lui passa les bras autour du cou et blottit son visage contre le revers de soie de sa veste. Comme il la caressait doucement, elle resserra son étreinte, détournant légèrement la tête afin de lui cacher le dégoût et la répulsion qui se peignaient sur ses traits.

CHAPITRE V

Bien qu'il fût plus de neuf heures et demie, la lumière filtrait à travers le panneau vitré de la porte de l'Agence

détective internationale. On pouvait en conclure que Harmon Purvis n'était pas rentré chez lui.

Ed Dallas poussa la porte et jeta un coup d'œil dans le vaste bureau.

Un crayon entre les dents, Purvis, un grand diable d'homme, assis à sa table de travail, feuilletait une pile de papiers. Il leva les yeux, fit un bref signe de tête, posa ses papiers et ôta le crayon de sa bouche.

— Entrez, dit-il en désignant une chaise près du bureau. Je vous attendais.

Dallas s'assit, posa son chapeau à terre et passa ses doigts dans sa chevelure taillée en brosse.

— J'ai peut-être quelque chose sur les deux zèbres. Le type, c'est Preston Kile. Vous en avez entendu parler?

Purvis réfléchit un instant, puis acquiesça.

— C'est le prestidigitateur de la Bourse de San Francisco, dit-il en joignant le bout de ses doigts et en contemplant le plafond. Voici environ deux ans, il a monté une affaire des plus hasardeuses. Un groupe de courtiers a préféré y laisser des plumes et le couvrir plutôt que de déclencher un scandale susceptible de jeter la panique sur le marché. Ils l'ont contraint à abandonner la bourse des valeurs et à ne pas y revenir. C'est depuis lors qu'il est ici.

— Je sais, je sais, interrompit Dallas. Je croyais que j'allais vous l'apprendre. Favell m'a tuyauté là-dessus.

L'étendue de la documentation de Purvis le surprenait chaque fois. Il n'y avait pas une affaire véreuse ni un crime dans la région dont Purvis ne connût en détail les tenants et les aboutissants. C'était un véritable fichier vivant.

— J'espère que vous n'avez rien donné à Favell, dit Purvis avec anxiété. Ce vampire absorbe tout mon bénéfice.

— J'ai bien été obligé de lui refiler quelque chose. Je ne pouvais pas m'imaginer que vous étiez au courant, dit piteusement Dallas. Ce n'est pas vingt dollars qui vont nous ruiner!

Purvis fit la grimace.

— L'ennui avec vous... commença-t-il.

Mais Dallas le coupa aussitôt :

— Je sais, je sais. Ma mère n'en disait autant. Qu'est-ce que vous savez sur la nommée Eve Gillis?

— J'ai aussi mes renseignements, dit Purvis avec froideur. Elle a gagné un prix de beauté de cinq mille dollars, il y a quelques années. Elle a réussi à obtenir des Folies qu'on lui donne sa chance. Au bout d'un an elle faisait recette et depuis elle a toujours eu la faveur du public. Elle a un frère, si mes souvenirs sont exacts, qui a passé trois ans aux Indes. Il doit être revenu, maintenant. Cette petite Gillis a laissé tomber les Folies d'un seul coup, il y a quelques mois, pour devenir la maîtresse de Kile. Je ne m'explique pas pourquoi. Si encore Kile pouvait l'aider! Mais il va se trouver sans un sou d'ici peu : il a tout juste de quoi tenir le coup jusqu'à la fin de l'année. Elle aurait pu y songer avant de plaquer la revue où elle gagnait très bien sa vie.

Dallas grogna :

— Pourquoi diable m'employez-vous, puisque vous en savez tant? dit-il avec un peu d'irritation. Je me casse les pieds...

Purvis rayonnait. Il tirait un plaisir enfantin de sa mémoire phénoménale. Chaque fois qu'il pouvait en faire étalage devant Dallas, il ne se privait pas de lui en mettre plein la vue :

— Je ne vous paie pas pour vous documenter sur le passé, mais pour dresser des fiches de renseignements sur le présent. La mémoire des faits est à la portée de tout le monde. J'ai la chance d'être particulièrement doué. Alors vos deux visiteurs se sont entretenus avec le rajah?

— Oui. Ils sont restés avec lui près d'une heure.

Purvis se tassa dans son fauteuil et se mit à tapoter un morceau de piano imaginaire sur le bord de son bureau. C'était sa manie : elle avait le don d'exaspérer Dallas qui voyait en elle le summum de l'affectation.

— Je me demande bien pourquoi, dit Purvis, en exécutant un trille.

Puis il se lança dans un mouvement compliqué qui se termina par un spectaculaire chevauchement des mains.

— Vous ne pourriez pas vous arrêter de jouer les

Beethoven? fit Dallas en reniflant. Sinon, moi, je me lève et je bats la mesure.

Purvis remit ses mains l'une contre l'autre et regarda Dallas par-dessus le bout de ses doigts joints. Ses yeux évoquèrent pour Dallas deux cassis sur une soucoupe blanche et son visage, une poire renversée. Harmon Purvis n'avait rien de séduisant, mais il donnait l'impression d'un type tenace, capable de se débrouiller pour donner coûte que coûte satisfaction au client.

— J'aurais dû être pianiste et non détective, dit-il d'un ton morne. Un de ces jours, je me paierai un piano.

— Je demande à voir ça! fit ironiquement Dallas. Vous risquez de vous apercevoir que vous êtes plus doué pour la trompette.

Purvis se rembrunit et changea de sujet :

— Tenons-nous sur nos gardes. Nous sommes peut-être à la veille de mettre la main sur ces bijoux. J'ai toujours pensé que le rajah les trouverait plus vite que n'importe qui d'autre. Je m'étonne qu'il n'ait pas déjà essayé.

— Comment savez-vous qu'il cherche à les ravoir? demanda Dallas sur un ton excédé. Ce n'est pas parce que les compagnies d'assurances le soupçonnent que nous devons en faire autant. A moins qu'il n'y ait une raison?

— Elles le soupçonnent parce que je les y ai poussées, répondit Purvis avec tranquillité. Etant donné le personnage et ses extravagances, il est évident que dès qu'il se trouvera à court d'argent — ce qui ne saurait tarder — il pensera aux bijoux. C'est le genre de type qui veut manger son dessert tout en le gardant dans son assiette. Les bijoux appartiennent maintenant aux compagnies d'assurances qui ont payé la prime. Mais leur valeur s'est considérablement accrue depuis. Je l'estime à environ trois fois la somme payée par l'assurance, et ça, le rajah ne doit pas le digérer. Je suis sûr que s'il les retrouve, il s'y accrochera. Il peut les écouler aux Indes sans que personne en sache jamais rien. Il va falloir de l'argent avant peu. Paraît qu'il en est à son dernier million.

— Sans blague! fit Dallas d'un ton sarcastique. Il va crever de faim, le malheureux!

Purvis fit la moue. Il trouvait ces commentaires sur l'argent de très mauvais goût. Purvis révérait l'argent comme un dieu.

— Peu importe, dit-il. Si nous menons à bien cette affaire, nous ramassons quatre cent mille dollars.

Il exécuta une gamme montante et descendante sur le bord de son bureau.

— J'ai tout lieu de croire que le rajah nous conduira aux bijoux si nous sommes patients et si nous ne montrons pas le bout de l'oreille. Mac Adam et Ainsworth le surveillent cette nuit. Burns ne le lâchera pas de la journée. Vous allez filer Kife. Le rajah ne mettra pas lui-même la main à la pâte. Il chargera quelqu'un du boulot, et ce quelqu'un pourrait bien être Kile. Ne le quittez pas d'une semelle, mais surtout qu'il ne se doute pas que vous le surveillez. S'il ne fait pas mine d'entrer dans le coup d'ici la fin de la semaine, laissez tomber. Nous attendrons qu'un autre se manifeste.

Dallas répondit par un grognement. Son visage maigre et bronzé ne dénotait aucun enthousiasme :

— Vous misez peut-être sur le mauvais cheval. Il était tellement plus simple d'attendre que Hater sorte de taule. Il est seul à pouvoir nous conduire aux bijoux.

Purvis fit la grimace et s'accouda à son bureau :

— Je ne peux pas me permettre de perdre encore deux ans ! Il faut qu'on trouve quelque chose avant.

— Y a pas le feu ! Ça fait quinze ans qu'on attend. On pourrait s'occuper ailleurs jusqu'à ce que Hater soit libéré.

— Vous rendez-vous compte de ce que nous risquons de ramasser ?

— Je sais. Vous me l'avez déjà dit. J'apprécie le « nous » royal comme il convient, mais je suis bien sûr que jamais je ne verrai la couleur d'un seul de ces dollars-là.

— C'est ce qu'on verra, se hâta de répondre Purvis. Nous ne les avons pas encore. Voilà quinze ans que les compagnies d'assurances nous payent et nous n'avons pas fait grand-chose pour le mériter. Nous ne pouvons pas nous permettre d'attendre la libération de Hater. Il faut agir tout de suite.

Dallas le regarda d'un air soupçonneux :

— Elles commencent à renauder?

— Mieux que cela. Elles nous coupent les vivres. J'ai eu beaucoup de mal à les convaincre de nous laisser les représenter pendant trois mois encore. Il va falloir faire avancer les choses. Sinon j'en connais qui vont se trouver sur le sable.

Dallas déplaça sa silhouette osseuse. Il ramassa son chapeau et le plaqua sur sa nuque.

— Si vous croyez me faire peur! dit-il. Je n'aurai pas de peine à trouver un job plus avantageux que celui que j'ai ici. Si je reste avec vous, c'est par habitude; une mauvaise habitude. Enfin, je vais surveiller Kile. Il nous conduira peut-être au trésor, mais j'en doute. Hater est seul à savoir où il est. Tant qu'il sera en prison, nous, on est dans le noir.

— Défaitiste! fit sévèrement Purvis. Nous ne disposons pas de deux ans, mais de trois mois. Ne lâchez pas Kile et ayez l'œil sur la fille. Elle doit savoir quelque chose.

La figure de Dallas s'illumina :

— Pour ce qui est d'avoir l'œil sur elle, je suis client, dit-il en gagnant la porte. Si je n'avais pas peur que vous ne me preniez au mot, je dirais même que je suis disposé à le faire pour rien.

Sous le regard soudain allumé de Purvis, Dallas passa la porte et la referma précipitamment derrière lui.

CHAPITRE VI

A dix heures et demie, Rico sortit de son bureau et traversa le restaurant pour se rendre au bar. Il n'y avait là qu'une vingtaine de couples occupés à dîner, mais il ne s'en inquiéta pas. Le club ne commençait guère à s'animer qu'après onze heures. Rico s'inclina au passage devant les clients qu'il crut reconnaître, mais ne s'arrêta pas pour faire un bout de causerie, comme d'habitude. Certains regar-

daient avec curiosité son visage tuméfié, et cela le gênait. Il était encore tout retourné par le coup de fil de Baird. Fallait qu'il soit cinglé pour s'être servi du téléphone : une fausse manœuvre comme celle-là pouvait conduire son homme à la chambre à gaz!

Grimaçant encore à cette pensée, Rico pénétra dans le bar. Il n'y avait qu'une douzaine de personnes assises aux tables, dans la pénombre. Rico commanda un whisky double. Il apprécia le savoir-vivre du barman qui, après avoir jeté un rapide coup d'œil sur son visage tuméfié, s'était appliqué scrupuleusement à regarder ailleurs.

Tout en buvant son whisky à petits coups, Rico promena son regard sur les gens qui se trouvaient dans la pièce. Le club comptait dans sa clientèle des hommes d'affaires prospères qui savaient pouvoir y lever une fille sans risques de complications fâcheuses, quelques acteurs et actrices de second plan, des maîtres chanteurs, des escrocs, des putains, et une troupe de « durs » qui ne disaient pas d'où ils tiraient leurs revenus, mais amenaient leur régulière au club et avaient des masses d'argent à claquer.

Rico jeta un coup d'œil sur les deux hommes qui n'étaient pas en tenue de soirée. L'un d'eux était assis au bar, l'autre, seul à une table d'angle, lisait un journal.

Il connaissait de vue celui qui était au bar. Grand, blond, mince, des traits fins, assez beau. De larges cernes noirs sous ses yeux bleus lui faisaient une tête de noceur. Il paraissait anémié, mal nourri, et les coins de sa bouche s'affaissaient pitoyablement.

Rico se dit avec aigreur que les femmes devaient être folles de lui. Avec son visage pathétique et son allure de décavé, il devait automatiquement éveiller leur sympathie. Pour Rico, ce personnage était non seulement une chiffie molle, mais un faux jeton intégral.

Il s'appelait Adam Gillis et fréquentait le club depuis un mois. On ne pouvait pas dire que c'était un bon client, mais, assez fréquemment, il amenait une fille ou une autre qui commandait du champagne. Rico se demandait où il pouvait les pêcher : elles étaient généralement très jeunes, riches et stupides. Il les avait vues lui refiler de l'argent en

cachette pour payer le champagne qu'elles commandaient invariablement.

Pour le moment, Gillis ne buvait pas. Assis sur un tabouret, il fixait d'un œil morne et tout charme éteint l'image que lui renvoyait la glace. Vingt-cinq années d'une existence sordide avaient marqué son visage. Il paraissait avoir le plus grand besoin de boire un verre, et Rico supposa qu'il attendait quelqu'un — probablement une autre idiotie — pour s'en faire payer un.

Avec un haussement d'épaules chargé de mépris, Rico reporta son attention sur l'homme au journal. Il venait là pour la première fois et Rico se sentit un peu intrigué. Ce n'était pas un habitué des boîtes de nuit. Il était grand, maigre et très bronzé. Ses yeux reflétaient la santé. Ses cheveux en brosse rappelèrent à Rico le joueur de tennis, Budge Patty. Il avait la même allure d'homme de plein air. Probablement un voyageur de commerce de passage, en train de se payer un peu de bon temps.

Rico termina son whisky et passa dans le vestibule pour examiner le registre des entrées, scrupuleusement tenu par Schmidt, le portier.

— Qu'est-ce que c'est que ce type aux cheveux en brosse? demanda-t-il à Schmidt qui se levait pour le saluer. Je ne l'ai jamais vu ici.

Schmidt était un géant, rouge et jovial, avec d'énormes moustaches.

— Il s'appelle Dallas, répondit-il. Je l'ai laissé entrer sur une introduction de M. Rhineheart.

Rico acquiesça :

— Bon. C'est bien la première fois qu'il vient?

— Oui, monsieur. Il est sympathique, mais je ne crois pas qu'il ait beaucoup d'argent.

— Les types sympathiques n'en ont jamais, répondit Rico en haussant les épaules. C'est bien, Schmidt. Prévenez-moi quand M. Kile arrivera. J'ai à lui parler.

Il retourna au bar et s'arrêta pour y jeter un coup d'œil. Dallas était en conversation avec une rousse en robe du soir verte, une entraînéeuse de la maison : Zoé Norton... Rico marqua son approbation d'un hochement de tête, en

apercevant une demi-bouteille de champagne sur la table. Zoé était ficelle, elle ne lâcherait pas prise avant d'avoir obtenu son autre demi-bouteille.

Adam Gillis observait Rico dans la glace. Il se demandait qui avait pu lui abîmer le portrait de cette façon. Il souhaita en savoir plus long sur Rico. Sans aucun doute, le gars faisait son chemin, mais jusqu'ou irait-il? Avait-il les nerfs assez solides et assez d'estomac pour une affaire d'envergure?

Quand Rico fut sorti, Gillis regarda son bracelet-montre et fronça les sourcils. Qu'est-ce qui pouvait bien retarder Eve? Elle lui avait dit qu'elle viendrait à dix heures avec Kile. Onze heures allaient sonner. Il eut envie de téléphoner, mais se dit que ce ne serait pas prudent. Il pouvait tomber sur Kile et il ne fallait pas éveiller les soupçons à ce stade des opérations.

Qu'il avait donc soif! Il lorgna d'un œil d'envie les bouteilles alignées sur les étagères qui couvraient le mur derrière le bar. Il n'avait pas deux dollars à mettre bout à bout. Il regarda pensivement le barman et se demanda s'il lui ferait crédit. Mais il préféra ne pas attirer l'attention, car le barman irait sûrement consulter Rico.

Il tira son étui à cigarettes de sa poche-revolver, l'ouvrit et constata qu'il était vide. Oh! pourquoi cette garce d'Eve n'arrivait-elle pas? Furieux, il remit l'étui dans sa poche et se mit à tambouriner sur le comptoir.

Le barman s'approcha et lui tendit un paquet de cigarettes froissé.

— Ça m'est arrivé de me trouver coincé comme ça, dit-il aimablement. C'est très désagréable. Servez-vous donc!

Gillis se raidit, mortifié. Un domestique, lui offrir une cigarette! Quelle gifle!

— On ne vous a pas sonné! répondit-il d'un ton fielleux. Mêlez-vous de ce qui vous regarde!

Le barman rougit. Il fut sur le point de frapper Gillis, mais se contint avec peine et remit le paquet dans sa poche, en disant :

— C'est bon. J'ai rien dit.

Il se rendit à l'autre extrémité du bar et se mit à essuyer des verres, devenant plus écarlate au fur et à mesure qu'il

prenait conscience de l'affront qu'il venait de subir.

Gillis descendit de son tabouret et passa dans le vestibule.

— M. Kile est-il arrivé? demanda-t-il négligemment à Schmidt. J'étais au bar, j'ai pu le manquer.

— Pas encore, monsieur, répondit Schmidt avec froideur.

Il n'aimait pas les pique-assiette et Gillis lui déplaisait fort.

Gillis alla aux lavabos, se lava les mains sous le regard désapprobateur du nègre de service qui savait par expérience qu'il n'aurait pas de pourboire, mit de l'eau de lavande sur une serviette et s'en frotta les tempes. Tandis qu'il peignait son épaisse chevelure blonde, la porte s'ouvrit et Dallas entra.

Il vint près de Gillis se passer les mains sous le robinet. Leurs yeux se rencontrèrent dans la glace et Dallas ébaucha un sourire :

— La rouquine qui est à ma table est en train de me ruiner, dit-il tout bas. Dites-moi si je perds mon temps et mon argent.

Gillis fit donner tout son charme. Transfiguré par son sourire, il avait l'air d'un gosse et son masque de débauché précocement vicilli s'effaçait complètement.

— Vous avez tiré le bon numéro, dit-il. Zoé coûte cher, mais elle n'est pas bêcheuse. Si elle vous invite chez elle, n'hésitez pas. Elle est unique en son genre.

Dallas, à qui la petite scène du bar n'avait pas échappé, sortit son étui à cigarettes et le tendit.

— A ce point-là? Je vous remercie. C'est la première fois que je viens ici et je ne veux pas partir du mauvais pied. Je dois passer quelques semaines en ville pour mes affaires et je crois que je suis bien tombé.

Gillis alluma sa cigarette et aspira une bouffée avec délices.

— En effet, dit-il. Si vous cherchez un peu de rigolade et une fille compréhensive, c'est l'endroit rêvé.

Quand ils eurent parlé du club pendant un moment, Dallas dit :

— Eh bien! Peut-être à un de ces jours. Je m'appelle Ed Dallas.

— Et moi, Adam Gillis. Je serai content de vous revoir,

mais je m'en voudrais de vous faire lâcher Zoé. C'est du velours. Elle sait donner du bon temps à un type, quand elle veut s'en donner la peine. Je viens ici trois ou quatre fois par semaine. Nous aurons peut-être l'occasion de prendre un verre ensemble.

— Avec plaisir, répondit Dallas, certain à présent que ce jeune homme blond était bien le frère d'Eve Gillis. La ressemblance était frappante : les mêmes yeux bleus, le même ovale.

— Avant de partir, fit Gillis en souriant, pourriez-vous me rendre service? Si vous n'étiez pas membre du club, je ne songerais même pas à vous en parler, mais j'ai stupidement oublié mon portefeuille et je suis sans le sou jusqu'à ce que mes amis arrivent. Est-ce que vous ne pourriez pas me prêter dix dollars, pour une heure environ?

— Mais naturellement, dit Dallas en dissimulant sa surprise. C'est la moindre des choses. (Il prit son portefeuille, en tira deux billets de cinq dollars et les tendit à Gillis.) Je ne suis pas pressé, vous me les rendrez quand nous nous reverrons.

Gillis glissa les billets dans sa poche.

— Je ne sais comment vous remercier. Je vous rembourserai quand mes amis seront arrivés. Merci beaucoup : c'est très aimable à vous.

— Je vous en prie, dit Dallas en se dirigeant vers la porte. Ça m'est arrivé, à moi aussi, d'oublier mon portefeuille. Ce n'est pas drôle.

Ils retournèrent au bar.

— Je ne veux pas vous priver de la compagnie de Zoé, dit Gillis au moment où ils entraient. Je vais prendre un verre au bar en attendant mes amis.

Dallas aperçut Eve Gillis, debout devant le comptoir avec Kile. Elle portait une robe du soir vert océan qui lui laissait le dos nu et était si largement échancrée sur le devant que le regard y plongeait sans peine jusqu'au nombril.

Il poussa Gillis du coude, et murmura :

— Elle se pose là! Et quelle admirable robe... elle a oublié de mettre!

Gillis regarda Eve qui jeta un coup d'œil dans sa direc-

tion puis détourna les yeux. Ils firent, l'un et l'autre, mine de ne pas se connaître.

— Le club est renommé pour la beauté de ses femmes, répondit Gillis sur un ton indifférent. Mais rappelez-vous que, dans le noir, elles se ressemblent toutes.

Il donna une tape amicale sur le bras de Dallas et gagna le bar où il s'installa, sur un tabouret, à deux pas d'Eve et de Kile.

Dallas revint à la table où l'attendait Zoé et s'assit.

— Je m'excuse d'avoir été si long, dit-il en souriant à Zoé, mais j'ai été retenu par le beau blond. Il est un peu envahissant.

La frimousse futée de Zoé se durcit :

— Cette petite ordure? dit-elle avec mépris. Il n'a pour lui que sa jolie gueule et il ne la gardera pas longtemps, avec la vie qu'il mène. Il a essayé de te taper?

— Mieux que ça! Il m'a eu de dix dollars. En ce moment, il se paye un double whisky avec mon pognon. Qu'en dis-tu?

Zoé le considéra attentivement :

— Ben, tu n'as pourtant pas l'air d'un pigeon. Qu'est-ce qui t'a pris, de lui donner ça?

— Oh! il me faisait de la peine. Il mourait de soif et je n'ai pas eu le cœur de lui refuser, répondit Dallas en haussant les épaules. D'ailleurs, il m'a dit un tas de choses très gentilles sur ton compte.

— Tiens! constata-t-elle dédaigneuse. Un jour, il m'a eue de cinquante dollars, le petit salaud!

Dallas regardait Eve debout devant le bar :

— Cette fille a un drôle de châssis, je ne sais pas si tu l'as remarqué.

D'un œil critique, Zoé examina Eve de la tête aux pieds :

— Elle est bien, admit-elle à regret. Les seins peuvent se passer de rembourrage. C'est la sœur de l'autre, au cas où tu ne le saurais pas, et j'ai l'impression qu'ils se valent, tous les deux. Y a pas si longtemps, elle jouait encore aux Folies, mais elle s'est aperçue qu'elle se débrouillerait tout aussi bien en restant au lit.

— Sa sœur? dit Dallas en feignant la surprise. Ils se comportent comme des étrangers l'un avec l'autre.

— Elle n'a peut-être pas envie de le présenter à Kile, répondit distraitement Zoé. Elle est la maîtresse de Kile et elle en fait ce qu'elle veut. Qu'est-ce que tu dirais d'une autre bouteille de champagne? J'ai une soif à faire crever un chameau.

— D'accord, dit Dallas, en se demandant quelle tête ferait Purvis quand il lui présenterait sa note de frais, à la fin de la semaine. Tout ce que j'ai t'appartient, mon ange! Zoé lui jeta un coup d'œil chargé d'inquiétude.

— Ça doit vouloir dire que tu n'as pas grand-chose, dit-elle en faisant signe au barman. Paye-moi à dîner, si tu te sens généreux à ce point-là.

— Ce n'était qu'une façon de parler, reprit vivement Dallas. Je te paierai peut-être à dîner demain soir. Pour aujourd'hui, j'irai jusqu'au sandwich, si vraiment tu es affamée.

Zoé soupira :

— Allons-y pour un sandwich. (Elle le regarda et sourit.) As-tu l'intention de venir chez moi, ce soir?

Dallas résista à la tentation, en pensant à la tête que ferait Purvis devant la note de frais. Il fit un geste négatif :

— J'envisagerai la chose un peu plus tard. Pour pouvoir aller chez toi, il va falloir d'abord que je force la tirelire de ma petite sœur.

Zoé ricana :

— Entre nous, tu me plais, dit-elle en collant son genou contre le sien. Laisse tomber la tirelire, je me sens en veine de largesses.

Dallas n'écoutait plus que d'une oreille. Il venait de voir Rico pénétrer dans le bar.

Rico rejoignit Eve et Kile et dit quelque chose à voix basse à ce dernier.

Kile était rouge et congestionné; il semblait avoir beaucoup bu. Il se retourna vers Eve et lui dit quelques mots. Elle acquiesça d'un signe de tête. Puis il quitta le bar avec Rico, laissant Eve seule. Alors, Dallas vit Gillis regarder Eve en haussant les sourcils et lui indiquer la porte d'un signe de tête.

— Il faut que je m'en aille, dit très vite Dallas. (Il prit un billet de vingt dollars qu'il fit tomber sur les genoux de Zoé.) J'ai oublié un rendez-vous urgent. Je te verrai demain soir. D'accord?

— Tu me plaques comme ça? demanda Zoé, interdite.

— Il le faut, répondit Dallas en se levant. Tu sais, les affaires... Je vais rêver de toi cette nuit, mon chou. A bientôt, hein?

Il sortit rapidement du bar, tandis qu'Eve vidait son verre, et entra dans les lavabos.

Quelques instants plus tard, Eve traversa le vestibule d'entrée, prit son vestiaire et sortit dans la rue. Dallas réapparut et partit en flânant dans la même direction. Il la vit monter dans une La Salle garée dans le parc à voitures attendant au club. Il se dissimula derrière une autre voiture et attendit.

Cinq minutes passèrent. Eve alluma une cigarette et la flamme du briquet éclaira quelques secondes son visage. Dallas se dit qu'elle était la plus belle fille qu'il eût jamais vue. « Où ça va-t-il te mener? Cette poupée-là n'est pas pour ta petite gueule, dit-il à lui-même. Pour ce qui est de la bagatelle, tu ferais mieux de t'accrocher à Zoé. »

Il vit alors Gillis pénétrer dans le parc à voitures, inspecter rapidement les environs, s'avancer vers la La Salle, ouvrir la portière et s'asseoir à côté d'Eve.

Sans un bruit, Dallas quitta son abri et se glissa près de leur voiture.

CHAPITRE VII

Pour la première fois depuis deux ans, Preston Kile envisageait l'avenir avec confiance et intérêt. Eve l'avait convaincu que son plan pour la récupération des bijoux pourrait réussir. De fait, il était audacieux, brillant, et Kile se sentait très tenté, bien qu'il n'ignorât point que la chose pouvait tourner au désastre à la moindre fausse

manœuvre. Dix ans plus tôt, il eût donné son adhésion entière à une entreprise de ce genre; une partie à jouer avec des aléas énormes, mais pour un enjeu colossal.

La réussite dépendait d'une bonne organisation, d'un grand sang-froid et du choix de l'homme appelé à exécuter le travail. Il se rangeait à l'avis d'Eve. Il allait consulter Rico. Peut-être celui-ci connaîtrait-il un homme capable de se charger de la besogne dangereuse. Rico pourrait l'aider également à organiser l'affaire, trop importante et trop compliquée pour lui seul. L'ennui avec Rico, c'est qu'il faudrait le payer convenablement et surtout lui laisser ignorer l'importance de l'enjeu. On pourrait le faire régler par le rajah. En tout cas, sa paie ne serait pas prélevée sur le demi-million de dollars. Kile conserverait intégralement cette somme pour lui-même.

Il se faisait ces réflexions en regardant Rico remplir deux verres ballon. Lorsque Rico revint près du bureau pour lui apporter son verre, Kile lui dit :

— Vous avez là un bleu qui n'est pas beau à voir. Où avez-vous récolté ça?

Rico s'assit.

— Un petit accident. C'est moins grave que ça n'en a l'air. J'espérais vous voir ce soir, monsieur Kile. J'ai quelque chose à vous montrer. Un petit objet qui ira chercher dans les trois ou quatre mille dollars, ou plus d'ici un an. Malheureusement, pour l'instant, on risque de s'y brûler les doigts.

Kile fit la moue.

— Je ne crois pas que cela m'intéresse, dit-il. Mais faites voir.

Rico alla fermer à clef la porte du bureau, ouvrit le coffre-fort et y prit le bracelet. Il le posa sur le bureau devant Kile.

Kile l'examina sans y toucher. Il leva les yeux sur le visage anxieux de Rico.

— Et pourquoi risque-t-on de s'y brûler les doigts?

— Sa propriétaire vient d'être assassinée, dit Rico en baissant la voix.

Kile fit une sale grimace.

— Jane Bruce?

Rico acquiesça d'un mouvement de tête.

— Je m'étonne que vous ayez touché à ce bijou, dit Kile. Comment est-il tombé entre vos mains?

— Accidentellement, dit Rico, très à l'aise dans le mensonge. Je n'ai su qu'il appartenait à Jane Bruce qu'en lisant les journaux de ce soir.

— Et vous pensez que la police va vous croire?

— Je vous ai dit que le bibelot était de la dynamite, monsieur Kile. Je ne vous cache rien. J'ai pensé que vous pourriez peut-être trouver acquéreur parmi vos amis. Il faudra naturellement le ressortir, mais c'est une pièce splendide.

Kile prit le bracelet et l'examina attentivement.

— Oui. Il est beau. Combien en voulez-vous?

— Deux mille cinq, dit Rico hâtivement. Ça en vaut six mille comme rien.

— Cinq, reprit Kile. Mais pour l'instant, ça ne vaut pas un radis. Il faudra que je le garde un certain temps, peut-être un an. C'est un objet dangereux à conserver chez soi. Je veux bien vous en donner mille dollars, mais pas plus.

— Tant pis. J'y perds, mais je tiens à m'en séparer. D'accord pour mille.

Kile hochâ la tête :

— Je ne peux pas vous donner cela tout de suite, Rico. Il vous faudra attendre une semaine ou deux.

— Qu'à cela ne tienne. J'ai confiance en vous, monsieur Kile. Dans quinze jours, c'est parfait.

Kile mit le bracelet dans la poche intérieure de sa veste.

— Il y a une chose dont je veux vous entretenir, reprit-il. (Il s'arrêta pour boire une gorgée et considéra Rico de l'autre côté de la table, se demandant jusqu'à quel point il pouvait se confier à lui. Il décida de lui en dire le moins possible.) J'aurai peut-être une grosse affaire, dans les semaines à venir. Si elle se fait, vous pourriez récolter quinze mille dollars. Elle n'est encore qu'à l'état de projet, mais j'essaye de réunir deux ou trois hommes sûrs. Est-ce que cela vous intéresserait?

Quinze mille dollars! Les yeux de Rico étincelèrent. Enfin la grosse galette...

— Je comprends, dit-il en se penchant au-dessus du bureau. Vous savez que j'ai envie de travailler avec vous, monsieur Kile. Quel serait mon rôle?

— Je ne le sais pas encore. Les tâches ne sont pas réparties, il va falloir nous organiser. Je voulais seulement être assuré de votre concours.

Rico perdit sa belle aisance. Il était trop prudent pour s'engager sans connaître plus à fond les intentions de Kile.

— Mais vous ne pourriez pas me donner une idée, monsieur Kile? Par exemple, est-ce qu'il y a des risques?

— Dans une certaine mesure, oui, répliqua doucement Kile en songeant combien l'idée dans son ensemble était effroyablement périlleuse. Mais vous ne seriez pas tellement impliqué dans l'affaire. Si elle tournait mal, vous pourriez écoper de dix ou quinze ans. Vous voyez que, moi aussi, je suis franc.

— Et quels sont les risques? demanda Rico. Je ne veux pas m'exposer inutilement, monsieur Kile. La paie est intéressante, assurément, mais dix à quinze ans!

— Je serai mieux en mesure de vous en parler un peu plus tard, répondit Kile. Ils dépendront surtout de la personne qui fera la besogne à l'extérieur. Si l'homme est sûr, doué de sang-froid et qu'il joue ses cartes correctement, nous ne courons aucun risque. Mais qu'il fasse un faux pas et perde la tête, nous sommes tous dans le bain.

Rico opina du chef :

— Qui est cet homme, monsieur Kile? Je le connais?

— Je ne l'ai pas encore trouvé, répondit Kile en prenant son étui à cigares. (Il voulut en offrir un à Rico qui refusa d'un signe de tête.) Je pensais que vous connaissiez peut-être quelqu'un. Il faut qu'il ait du cran. Il ne s'agit pas d'un travail facile, Rico. Il s'en faut même de peu qu'il soit impossible. Mais, avec les qualités requises, on doit en venir à bout. Il nous faut un type sûr, aux réflexes rapides : un tueur.

Kile vit Rico tiquer sur ce dernier mot et ne s'en offusqua point. Il ajouta :

— Comprenez-moi bien. Le meurtre me répugne autant qu'à vous, mais il faut voir les choses en face. Cet homme ne peut m'être utile que s'il possède les particularités d'un tueur. Ce qui ne veut pas dire qu'il aura à tuer qui que ce soit.

Rico parut soulagé.

— J'ai votre homme, dit-il. Il s'appelle Verne Baird. Il n'est ici que depuis deux mois. Nous travaillons ensemble. On peut se fier à lui et il correspond à ce que vous cherchez.

Il baissa le ton pour dire :

— J'ai tout lieu de croire qu'il est pour quelque chose dans l'assassinat de Bruce, mais je n'en suis pas certain, je le pense seulement.

— Il faut qu'il soit régulier, Rico. Sinon, c'est la prison pour nous deux.

— Je n'en connais pas de plus sûr. En quoi consisterait son travail?

— Nous en reparlerons plus tard, répondit Kile. Je veux le voir d'abord. Pouvez-vous le convoquer ici pour demain soir?

Rico secoua la tête :

— Je crains que non. La police le recherche. Il doit avoir filé.

— Vous ne voyez pas où il peut être?

— Non, mais il me le fera savoir dans un jour ou deux. Il me l'a promis. Dès que j'aurai de ses nouvelles, je vous ménagerai une entrevue avec lui. Ça va comme ça?

— Il le faut bien, fit Kile en fronçant les sourcils. (Il se mit debout.) Vous êtes certain que c'est l'homme qu'il me faut?

— Je vous en donne ma parole, répondit Rico. Il ne travaille qu'avec moi.

— Bon. Je vais avancer le travail de mon côté. Il reste encore beaucoup à faire. Mais plus tôt je rencontrerai Baird, mieux cela vaudra.

— Je vais m'en occuper, dit Rico empressé. Comptez sur moi.

Il hésita, puis reprit :

— Et s'il veut savoir ce que vaut l'affaire, est-ce que je peux lui en donner une idée?

Kile secoua la cendre de son cigare au-dessus du cendrier de Rico.

— S'il réussit, il aura dix mille dollars. S'il échoue, cinq mille.

Les yeux de Rico s'arrondirent.

— Dix mille! Ça doit être plutôt duraille, comme boulot?

— Ça l'est! répondit Kile.

CHAPITRE VIII

En s'installant dans la La Salle, Adam Gillis dit d'un ton irrité :

— Tu m'as fait poireauter plus d'une heure. Tu m'avais dit dix heures. Tu ne peux donc pas être exacte?

— Je suis désolée, mon chéri, dit Eve en posant la main sur celle de son frère, ce n'est pas ma faute. Il était d'humeur peloteuse. J'ai cru que je ne pourrais jamais le décider à venir. Oh! Adam! Tout ça m'écoeure! Je ne tiens plus, je t'assure! Tu ne sais pas ce que c'est que de vivre avec lui. (Elle frissonna.) Je voudrais n'avoir jamais accepté de t'aider.

Gillis la regarda d'un air alarmé :

— Ne sois pas difficile, je t'en prie, dit-il en lui tapotant la main. J'ai assez de choses en tête sans que tu viennes encore me compliquer l'existence. Je sais que c'est dur pour toi, mais nous avons absolument besoin de Kile dans ce coup-là. Nous ne sommes pas de taille à l'entreprendre à nous deux.

— Toute cette histoire est dangereuse et insensée, dit-elle en se tournant vers lui. Il faut que je sois folle, pour m'être laissée entraîner là-dedans. Jamais on ne s'en sortira.

— Mais si, dit vivement Gillis. C'est une question de cran. Tu n'as pas à t'inquiéter : je m'occupe de tout. C'est

moi qui ne dors pas la nuit pour tirer des plans. Toi, tu n'as qu'à faire ce que je te dis.

— Si tu crois que ça m'amuse de me laisser tripoter par ce vieux débauché chaque fois que l'envie lui en prend! rétorqua Eve avec chaleur.

— Tu ferais bien de te concentrer sur ce qui est vraiment important au lieu de t'attacher aux détails insignifiants, répartit Gillis. Il s'agit d'un demi-million de dollars. La plupart des filles ne demanderaient pas mieux que de coucher avec Kile pour une somme comme celle-là!

— Ce n'est pas mon avis! dit Eve, prise de fureur. Ce que tu dis là est abject! Nous n'avons même pas l'argent et je ne pense pas que nous l'ayons jamais.

Gillis la dévisagea, une lueur venimeuse dans le regard:

— Eh bien! si tu vois ça de cette façon, ce n'est pas la peine de continuer. Je vais prendre d'autres dispositions. Ce ne sont pas les femmes qui manquent. Tu n'as qu'à dire à Kile que tu veux retourner aux Folies.

Eve sentit un petit frisson la parcourir.

— Ne te fâche pas, mon chéri, dit-elle précipitamment.

— Je ne me fâche pas. Si tu ne tiens pas le coup, laisse tomber, plutôt que de faire du gâchis.

— Si je retourne aux Folies, dit-elle lentement, tu reviendras habiter avec moi?

— Si tu retournes aux Folies, dit Gilles sans barguigner, tu ne me reverras plus de ta vie. Et je parle sérieusement, Eve. Il va falloir que je trouve une autre fille pour m'aider et je ne vais pas m'encombrer l'existence avec deux bonnes femmes. Si tu n'as pas le cran de mener cette affaire jusqu'au bout, que je sois perdu si tu me revois jamais.

Il vit la peur apparaître dans ses yeux. Une fois de plus, il constatait l'efficacité de la manière forte avec Eve. Menaces, discussions et fausses querelles jalonnaient la route obscure et tortueuse de leur existence. Il lui suffisait de la menacer de ne plus jamais la revoir pour la faire capituler. La chaîne qui la rivait à lui avait été forgée dans le sein maternel.

— Ne parle pas comme ça, je t'en prie! dit-elle en lui prenant la main. J'irai jusqu'au bout, bien sûr. Oublie ce

que je t'ai dit. Un petit coup de cafard qui m'a prise, c'est tout.

Il se montra conciliant, certain maintenant d'avoir gagné la partie.

— Je te comprends, Eve. Mais ça ne durera plus longtemps, je te le promets. Tiens le coup encore un mois. Après ça, rien ne t'obligera plus à revoir Kile.

— Je l'espère bien, soupira-t-elle, ressentant avec acuité sa défaite.

Il passa son bras derrière elle et la serra contre lui.

— Allons, secoue-toi! dit-il gaiement. Tout va marcher comme sur des roulettes. Pense à tout ce que je vais t'acheter quand nous aurons l'argent.

Elle ne fut pas dupe de son subit accès de bonne humeur. Elle savait combien il était faux, veule et malhonnête. Mais qu'y faire? Adam était son mauvais ange et jamais elle ne réussirait à s'en libérer.

— Tu as mis Kile au courant? Il sait, maintenant?

— Oui. Je lui ai parlé.

— Et comment l'a-t-il pris?

— Oh! Il est enthousiaste.

Elle tâta l'étoffe élimée de son complet. Il avait été nettoyé un nombre incalculable de fois. Il n'y avait que sur lui qu'il pouvait encore avoir l'air de quelque chose; sur tout autre, ç'eût été une loque. Elle poursuivit :

— Tu n'as pas acheté le complet, mon chéri. J'espérais que tu le mettrais ce soir.

— Si, si, je l'ai acheté, dit-il sans se troubler. Si j'avais su que tu viennes si tard, je serais passé chez moi me changer.

Elle sentit aussitôt qu'il mentait et qu'il ne s'était pas acheté de complet avec l'argent qu'elle lui avait donné. Une série d'expériences sordides lui avait appris qu'il avait encore une fois dépensé cet argent avec une femme.

— Peu importe le complet, poursuivit-il. Est-ce que Kile va contacter Rico?

— Sûrement. Je lui ai dit de le consulter. C'est ce que tu voulais, n'est-ce pas?

— Rico connaît le nommé Baird. Il n'y a que lui qui puisse réussir un coup pareil. Je l'observe depuis des semaines. Il

est formidable. Une fois décidé, rien ne l'arrête. Je voudrais bien pouvoir en dire autant de Rico. Possible qu'il soit à la hauteur mais ça reste à voir. Kile ne va pas tout lui raconter en détail, non?

— Non, bien sûr. Il va demander à Rico s'il marcherait. Mais il ne lui dira pas grand-chose.

— Kile a-t-il parlé de te rétribuer pour ton idée? demanda Gillis.

Eve rit amèrement.

— Penses-tu! Ça ne lui a même pas effleuré l'esprit. Il est persuadé que je serai avec lui pour dépenser l'argent.

— Il se prépare une sale surprise, dit Gillis avec désinvolture. (Il consulta sa montre.) Tu ferais bien de rentrer. Pour le moment, il est inutile qu'il sache que je suis dans le coup. Je passerai te voir demain soir, assez tard, vers minuit et demi. S'il est là, laisse les stores baissés.

— Il n'y sera pas. Il doit dîner dehors. Tâche de venir un peu plus tôt, Adam. Je serai seule à partir de huit heures.

Immédiatement, il biaisa :

— Je ne sais pas si je pourrai. J'essayerai. Peut-être à neuf heures. Je vais tâcher de m'arranger.

Elle comprit de nouveau qu'il mentait, mais n'en laissa rien paraître. Tant qu'il n'était pas sur ses gardes, elle décevait aisément ses mensonges, mais s'il s'appliquait davantage, il risquait de réussir à la tromper et de lui faire un jour un mensonge grave, lourd de conséquences pour eux deux. Et celui-là, elle voulait être sûre de le repérer.

— D'accord, mon chéri, dit-elle, en s'efforçant de mettre de la gaieté dans sa voix. Si tu n'es pas là à neuf heures, je t'attendrai à minuit et demi.

— Tu me verras à neuf heures, dit-il, décidant en lui-même que minuit et demi serait bien assez tôt.

Il n'avait aucune envie de passer la soirée avec elle. Parfois, elle l'ennuyait à mourir, avec son sérieux et sa morale.

Elle ouvrit la portière.

— Dis-moi, Eve...

Tout en maintenant la portière entrouverte, elle lui jeta un bref coup d'œil. Elle savait ce qui allait se passer : toutes

leurs séparations se terminaient par le même sordide post-scriptum.

— Combien veux-tu? demanda-t-elle doucement.

— Tu vas fort! dit-il avec colère. A t'entendre, on croirait que je passe ma vie à te taper. Mais attends... dans un mois j'aurai tout l'argent que je veux. Je te rembourserai. Je sais combien je te dois. Je l'ai marqué sur mon carnet.

— Alors, combien, Adam? répéta-t-elle.

— Eh bien! je dois trente dollars à un type. J'ai dû emprunter. Tu n'arrivais pas et j'avais une dette à régler...

— Je ne te demande pas d'explications, mon chéri. Dis-moi combien?

— Cinquante dollars, ce n'est pas la ruine! dit-il d'un ton renfrogné.

Il aimait lui donner le détail de l'emploi de son argent. Il se justifiait à ses propres yeux, en lui présentant une liste de dettes fictives.

Elle ouvrit son sac, compta l'argent qui s'y trouvait :

— Je n'en ai que quarante.

— Ça ira. A demain soir. Mais tu ne pourrais pas tirer un peu plus de Kile? J'ai horreur de quémander tout le temps. Avec trois ou quatre cents dollars, je pourrais tenir jusqu'à la fin du mois. Il fera bien ça pour toi, si tu es gentille avec lui.

— C'est-à-dire si je me montre encore plus putain que je ne le suis d'habitude, dit-elle tranquillement.

— Je n'ai rien dit de pareil! protesta-t-il. Explique-lui que tu as des frais...

— Tu ne comprends donc pas qu'il n'a pas d'argent? dit-elle, agacée. Tu m'as dit toi-même qu'il était couvert de dettes.

— Un homme comme Kile peut toujours emprunter. Les gens ont confiance en lui. C'est pourquoi je l'ai choisi. Est-ce qu'il n'en a pas imposé au rajah? Avec son allure et sa réputation, on peut toujours trouver des fonds.

Elle lui donna quatre billets de dix dollars :

— Il faut que tu te débrouilles avec ça, je ne peux pas lui en demander plus pour l'instant. Je ne sais pas moi-même comment je vais m'arranger : je suis râtissée.

Il toucha la gourmète d'or qui encerclait son poignet.

— Je peux te bazarder ça, dit-il, visiblement enchanté à cette idée. Tu dois avoir des tas de trucs à mettre au clou. Je connais les bonnes maisons. (Une pointe d'orgueil perçait dans sa voix : il éprouvait de la fierté à connaître tous les prêteurs sur gages du coin.) On ira le rechercher quand on aura gagné le gros lot.

— Je vais y réfléchir. (Son accent douloureux fit qu'il la regarda plus attentivement.) Tu as donc oublié qu'il me vient de maman?

Ses doigts se refermèrent avec tendresse sur le bracelet.

— Maman, elle serait d'accord, dit Gillis d'un ton rogue. Si je me souviens bien, elle l'a porté elle-même au clou, un jour que le vieux refusait de me payer un nouveau complet.

— Bonne nuit, Adam!

— N'aie donc pas l'air si déballé, bon sang! dit-il, l'air contrarié, en sortant de la voiture. A demain. Et regarde dans tes affaires... Le manteau de fourrure qu'il t'a payé... tu n'en as pas besoin avant l'hiver prochain...

— Bonne nuit, Adam! répéta-t-elle.

Ils restèrent face à face, pendant un instant. Elle était contente qu'il ne vît pas ses yeux. Elle se pencha et l'embrassa sur la joue.

— Viens de bonne heure, supplia-t-elle. J'ai à te parler, mon chéri.

— Vers neuf heures, dit-il, sans conviction.

Des choses plus importantes l'absorbaient déjà. Il avait quarante dollars en poche. La nuit commençait à peine. La meilleure chose à faire, c'était de ramener Loïs chez lui. Il la déciderait à recommencer son numéro de danse tellement cocasse. La dernière fois, elle lui avait demandé cinquante dollars. Il y avait de l'abus! Elle le ferait sûrement pour vingt, s'il arrivait à la persuader qu'elle ne tirerait rien de plus de lui. Oui, il allait passer la prendre. Il se sentait d'humeur à rigoler avec Loïs.

Il regarda Eve retourner au club. Quelle fille bizarre! Elle le surprenait parfois. Elle ne le traitait pas comme un frère mais se comportait comme si elle avait été amoureuse de lui. Il passa un doigt sur sa fine moustache, foncée au crayon, et fronça les sourcils. Bizarre!

Lorsqu'il eut quitté le parc à voitures, Dallas émergea de l'ombre et le regarda s'éloigner.

CHAPITRE IX

Harmon Purvis possédait une petite villa sur East Boulevard : une modeste maison de trois pièces avec un jardin plein de roses et une clématite rouge au-dessus de la porte d'entrée.

Une des pièces du rez-de-chaussée était éclairée et par la fenêtre ouverte s'envolaient les notes frêles de l'étude en *mi bémol* de Chopin.

Dallas descendit de sa voiture, poussa la barrière du jardin et s'engagea dans l'allée. La nuit était chaude et tranquille et le parfum des roses enivrant.

Il poussa le bouton de la sonnette et se pencha pour respirer une clématite pourpre, grosse comme une soucoupe.

Purvis vint ouvrir, en manches de chemise et en pantoufles.

— Vous venez tard, dit-il en posant sur Dallas un regard sévère. J'allais me coucher.

— Vous avez de la chance d'avoir un lit, répondit Dallas en pénétrant à sa suite dans la confortable pièce du devant.

Les murs étaient garnis d'étagères chargés de livres et des lampes de table répandaient une lumière douce. Bien que célibataire, Purvis savait rendre un intérieur agréable. Il employait un boy philippin au ménage et à la cuisine et cultivait lui-même son petit jardin à ses heures de loisir.

— Je n'ai pas le temps de songer à mon lit, poursuivit Dallas en se laissant tomber avec un soupir d'aise dans un fauteuil douillet.

Purvis ne se souciait absolument pas de lui. Il écoutait la fin de l'étude.

— Ecoutez donc ça ! fit-il en s'adossant au meuble combiné radio-pick-up et en marquant la mesure. C'est

l'étude de Chopin la plus difficile. Même Paderewski faisait des fautes en la jouant.

— Laissons de côté Paderewski, il est mort, dit Dallas en se frottant vigoureusement les yeux. Coupez ça, nom d'un chien! Je suis ici pour le boulot.

Purvis arrêta le disque à regret et s'assit en face de Dallas.

— Ça vous ferait du bien d'écouter les classiques, dit-il en regardant l'autre par-dessus ses mains jointes. Vous êtes en train de perdre votre sens de la culture.

— Je n'en ai jamais eu. Ne m'offrez pas un whisky, je l'accepterais.

— Il n'y en a pas dans la maison, dit joyeusement Purvis. Je ne touche pas à ces trucs-là : c'est coûteux, ça trouble la vue et ça esquinte le foie.

Dallas soupira :

— C'est donc ça que je ne me sens pas bien. Je ferais peut-être mieux de me mettre au gin.

Purvis le regarda allumer une cigarette et demanda timidement :

— Vous êtes allé au Club Frou-Frou ce soir?

— Oui, répondit Dallas. Et je parierais volontiers ma dent de sagesse que Kile s'apprête à mettre le grappin sur la collection Chittabad.

— Qu'est-ce qui vous fait croire ça? dit Purvis en se penchant en avant.

— Il a vu Rico ce soir. Mais je ferais mieux de commencer par le commencement. Vous parlez d'un coup de pot! Ça m'est tombé tout rôti dans le bec.

Il donna à Purvis un compte rendu détaillé de ce qu'il avait vu et entendu au club, et aussi de la conversation qu'il avait surprise entre Eve et Gillis dans le parc à voitures.

Immobile, le regard fixé sur Dallas, Purvis buvait ses paroles, sans l'interrompre. Quand l'autre eut terminé, il se leva et se mit à marcher de long en large :

— Quel coup de veine! C'est inimaginable! Dire qu'il y a quinze ans que je travaille sur cette maudite affaire sans le moindre espoir de résultat, et voilà que, tout à coup, on nous l'amène sur un plateau.

Dallas rit.

— Ce n'était pas si facile, dit-il en allongeant ses longues guibolles. Si je n'avais pas eu l'idée...

— Ne parlons pas de ça. Aucun doute qu'ils sont tous après la collection. Ce matin, Kile et la petite Gillis ont rendu visite au rajah, et ce soir, Gillis parle d'un demi-million de dollars. La relation est flagrante. Le rajah a dû offrir à Kile un demi-million pour lui récupérer ses bijoux, et Gillis a l'intention de le rouler.

— A mon avis, c'est Gillis qui a manigancé toute l'affaire, fit Dallas. Kile n'est là que comme comparse, la bonne poire. Mais comment Kile va-t-il se procurer les bijoux? Vous croyez qu'il sait où ils sont?

— Je n'en sais rien, dit Purvis en se rasant. Il doit en avoir une vague idée, sinon il ne serait pas allé voir le rajah ce matin.

— Qui est ce dénommé Baird sur qui Gillis a l'air de tant s'emballer?

— Si c'est Verne Baird, et ce doit être lui, c'est l'assassin présumé de Jane Bruce.

— Sans blague? fit Dallas, surpris. Le type qu'Olin recherche?

Purvis fit un signe affirmatif :

— Un dangereux personnage. J'ai rencontré Olin tout à l'heure, en revenant. Il a eu une soirée mouvementée : il avait placé quelques-uns de ses bonshommes en surveillance devant chez Baird. L'un d'eux a aperçu une espèce de colosse qui tournait autour de la maison, alors il l'a suivi. Il l'a coincé dans un drugstore, mais il n'a pas défouraillé assez vite. L'autre l'a descendu, ainsi que la fille qui tenait la boutique, après quoi il s'est échappé par les toits. Olin a rattrapé en quatrième avec son équipe, ils ont coursé le type sur les toits, un policier l'a blessé mais il a quand même réussi à filer. Ils ont enclerclé le pâté d'immeubles et ils fouillent toutes les maisons une à une. Olin assure qu'il lui sera impossible de franchir le cordon de police. Donc, avec un peu de chance, ils vont l'attraper.

— Et c'était Baird?

— Olin le croit, mais personne ne l'a identifié. Le policier

qui a tiré dessus prétend qu'il avait la carrure de Baird, mais de là à jurer que c'était lui... D'après Olin, il n'y a pas en ville d'autre truand assez gonflé pour tirer sur un flic et pour descendre froidement une fille susceptible de l'identifier. Je crois qu'il a raison : une sauvagerie pareille est peu commune.

— Alors si c'est Baird et s'il se fait prendre, les projets de Gillis pourraient bien tomber à l'eau.

Purvis ne répondit rien. Il réfléchissait, le visage dans ses mains. Après un long silence, il releva la tête et dit :

— Je vais mettre tous mes types sur cette affaire, Ed. Le rajah ne nous intéresse pas pour l'instant. Nous devons compter actuellement avec Kile, Eve Gillis, Rico, Baird et Adam Gillis : ce sont eux qui nous mèneront aux bijoux, si quelqu'un doit nous y conduire. Vous avez déjà pris contact avec Gillis qui est évidemment l'animateur de tout ce groupe. Accrochez-vous à lui, Ed. Ce sera votre boulot, à partir d'aujourd'hui. Ne le perdez pas de vue. Gagnez sa confiance, si vous le pouvez.

— Il est fuyant comme une anguille, dit Dallas, et planche pourrie par-dessus le marché. La façon dont il a parlé à sa sœur m'a donné envie de vomir.

— Je me demande qui je vais brancher sur Rico, dit Purvis soucieux. Burns s'occupera de Kile, Ainsworth se mettra aux troussees de Baird, à moins que la police ne le harponne avant. Mais pour Rico je n'ai personne.

— Il y a une nommée Zoé Norton, au club... dit Dallas. Elle m'a à la bonne, je ne sais pas trop pourquoi. Je crois pouvoir l'engager à travailler avec nous. Pour surveiller Rico, elle serait mieux placée que n'importe qui. Un allié dans la place, c'est exactement ce qu'il nous faut à ce stade des opérations.

Purvis approuva :

— C'est vrai. Mais comment allez-vous la décider?

— Avec mon charme personnel et un sac d'or, dit Dallas en souriant. Ça vous coûtera trois ou quatre cents dollars, mais ce sera de l'argent bien placé.

Purvis regimba :

— Ça ne met pas votre charme à un taux très élevé,

dit-il d'un ton aigre. Je lui donnerai cent dollars en tout et pour tout. Vous vous imaginez que j'ai de l'argent à jeter par les fenêtres?

— Elle ne marchera pas à ce prix-là, répondit Dallas, pas à moins de trois cents. Mais que je ne vous oblige surtout pas à jeter votre argent par les fenêtres — comme si c'était chose possible!

Purvis médita, l'air maussade. Il se rendit finalement compte qu'il en aurait pour son argent et que ce n'était pas le moment de couper les cheveux en quatre :

— Bon, parlez-lui. Tâchez de l'avoir meilleur marché, mais je ne dépasserai pas trois cents.

Dallas répondit qu'il verrait.

— Mettons les choses au point, poursuivit Purvis. Il nous faut être extrêmement prudents. Notre travail consiste à retrouver les bijoux. Nous ne sommes pas appointés par la police, n'oubliez pas. Ce que nous trouverons, nous le garderons pour nous. Si l'un de vous retrouve Baird, qu'il n'aille surtout pas le donner aux flics. Nous le recherchons pour qu'il nous mette sur la trace des bijoux et il ne le fera certainement pas s'il est en taule.

— Est-ce que ça ne risque pas de nous faire accuser de complicité? demanda suavement Dallas.

— Nous risquons de ramasser quatre cent mille dollars dans le coup. J'en répartirai un pour cent entre les gars de l'équipe, ce qui vous fera un sac par tête. Est-ce suffisant pour vous faire oublier ces histoires de complicité?

— Mille dollars, ce n'est pas le Pérou, répondit Dallas qui en croyait à peine ses oreilles, mais ne perdait pas le nord. Je m'appuie le plus gros boulot, donnez-moi deux mille et mille aux autres.

— Non, ce ne serait pas correct à l'égard des autres. Mais voilà ce que je vais faire: je remettrai un chèque de cinq mille dollars au premier d'entre vous qui viendra me dire où se trouvent les bijoux.

— Ayez le geste, et faites-nous confiance, pour une fois. Donnez-nous-les en espèces!

CHAPITRE X

Le hurlement encore lointain d'une sirène de police s'infiltra dans le cerveau de Baird. Elle s'amplifia et lui emplit le crâne de sa clameur stridente, alarmante.

Il souleva avec effort ses paupières et scruta l'obscurité. Faible et glacé, il éprouvait au côté droit une sensation de raideur douloureuse.

Il tourna la tête. Par une fenêtre ouverte, sur sa gauche, il apercevait le ciel noir de la nuit piqueté d'étoiles blanches. Le faible reflet des réverbères projetait sur la façade de l'immeuble l'image démesurément agrandie de la croisée.

En bas, une voiture s'arrêta brutalement dans un crissement de pneus. La sirène mourut avec une longue plainte désolée. On entendit s'ouvrir et claquer des portières; un bruit de pas précipités emplit la rue.

Baird soudain perçut une présence : quelqu'un était là, contre le mur, et regardait précautionneusement au-dehors : une femme.

La pièce était trop sombre pour qu'il pût la distinguer nettement : elle paraissait petite et ses cheveux dénoués tombaient sur ses épaules. Immobile, elle tenait ses mains appuyées contre sa poitrine.

D'autres sirènes de police gémirent au loin. Soudain, tout près de là, une voiture démarra et s'éloigna dans un tintamarre de changements de vitesses. Un chien se mit à aboyer furieusement.

Baird leva la tête. Sa main alla chercher sous son bras son étui à revolver, mais il n'était plus là. Il se sentait étourdi et faible, mais sous l'aiguillon du danger, il fit l'effort de se mettre sur son séant.

La femme à la fenêtre l'entendit et jeta un coup d'œil rapide dans sa direction :

— Ne bougez pas, dit-elle dans un murmure effrayé. Ils sont en bas; il y en a des centaines.

Baird posa un pied à terre. Le lit sur lequel il était étendu craqua sous son poids. Il se souleva sur un coude. Une douleur affreuse le parcourut, s'accompagnant d'une sueur froide. Il voulut lutter mais ses forces le trahirent et il retomba sur l'oreiller, écumant de rage impuissante.

Il se jugea très mal en point. Rien de comparable avec sa dernière blessure. Cette fois-ci, il était cuit. Il devait avoir saigné comme un porc. Sa force herculéenne, sur laquelle il avait toujours compté pour se tirer du pétrin, l'avait abandonné : il n'aurait pas été capable d'arracher les ailes d'une mouche.

D'autres voitures s'immobilisèrent avec force grincements de pneus; les sirènes se turent, des portières s'ouvrirent et claquèrent. Un bruit de voix monta de la rue.

— Qu'est-ce qui se passe? demanda-t-il.

Sa voix était si faible qu'il ne la reconnut pas. Pour un peu, il l'eût prise pour la voix d'un autre.

— Ils fouillent les maisons, dit-elle sans bouger de la fenêtre. Ils se séparent en groupes de cinq et chaque groupe prend un immeuble.

Baird grogna dans l'obscurité :

— Où est mon pétard? Où l'avez-vous mis?

— Sur le lit, à côté de vous, répondit-elle sans le regarder, comme si le spectacle qu'elle voyait de la fenêtre exerçait sur elle une fascination irrésistible.

Il tâta fébrilement le dessus de lit chiffonné. Ses doigts encerclèrent la crosse du Colt. Il réussit à le soulever, mais haleta sous l'effort.

— Vous feriez mieux de vous tirer, dit-il. Allez les prévenir que je suis ici, si vous voulez. Ils ne m'auront pas vivant.

Cette fois-ci, elle tourna la tête, bien que l'obscurité l'empêchât de le voir.

— Ils ne viendront peut-être pas ici, dit-elle. Et, s'ils viennent, je peux toujours leur dire que je ne vous ai pas vu. Ils n'entreront tout de même pas de force.

Il crut avoir mal entendu :

— Pensez-vous! Ils entreront! Ils ne vous croiront pas sur parole. D'ailleurs, j'ai perdu du sang en chemin. Ils suivront la trace.

— Je l'ai nettoyé, dit-elle simplement. Ça n'a pas été long. Il eut encore une fois le sentiment de rêver. Son regard inquisiteur la chercha dans l'obscurité.

— Vous l'avez nettoyé? (Sa voix trahissait son étonnement méfiant.) Pourquoi? Qu'est-ce que vous voulez? Vous ne savez donc pas que vous aurez des ennuis, s'ils s'en aperçoivent?

— Je le sais, dit-elle. Vous m'avez fait pitié.

Il se mordit la lèvre. Personne encore ne lui avait jamais dit ça. Il lui faisait pitié! Cela ne lui plaisait pas. Sa pitié! Elle pouvait se la mettre quelque part!

— Il faut vous tirer, dit-il, furieux. Ça va barder, tout à l'heure.

Elle se retourna vers la fenêtre.

— Ils ne viendront peut-être pas, reprit-elle.

Prudemment, Baird porta la main à son côté blessé. Il voulait savoir s'il saignait encore. Ses doigts rencontrèrent l'épaisseur d'un pansement, maintenu solidement par une bande à son côté. Il pensa qu'elle avait dû lui ôter sa veste et sa chemise. Surpris, il passa la main sur le pansement.

— C'est vous qui avez arrêté l'hémorragie? demanda-t-il.

— Oui. Ne parlez pas, on pourrait vous entendre. Les cloisons sont minces.

— C'est une sale blessure? fit-il dans un murmure. Je me sens drôlement amoché.

— Elle n'est pas belle, mais le sang ne coule plus. Ne bougez pas, que cela n'aille pas recommencer!

— Qu'est-ce qu'ils font maintenant? demanda-t-il après un long silence.

Il régnait dans la rue un calme surprenant.

— Ils sont à l'affût, dit-elle, en regardant attentivement au-dehors. L'un d'eux a levé la tête par ici et guette. Ils attendent quelque chose. Certains ont des mitrailleuses.

Baird ricana sauvagement. Il se rappela Chuck Fowler assiégé dans une maison. Lui, il se trouvait dans la foule des badauds venus là au spectacle. Il avait assisté au canardage de Chuck par la police. Ils avaient arrosé la façade de l'immeuble avec leurs mitraillettes. Le jet de plomb avait défoncé les vitres, déchiqueté les châssis des fenêtres, arraché

le revêtement de plâtre. Un vrai feu d'artifice. Puis ils avaient lancé leurs bombes lacrymogènes et avaient pénétré à l'intérieur, en continuant de tirer comme des forcenés; esquinçant la maison, défonçant la porte d'entrée, tirant à la mitraille dans l'escalier. Chuck était mort longtemps avant l'assaut final.

— Il vaut mieux vous en aller, dit Baird. Je sais ce qui va arriver : ils vont réduire votre chambre en dentelle.

— Où voulez-vous que j'aille? commença-t-elle.

Puis elle s'interrompit. Il la vit se raidir et presser ses mains contre sa poitrine.

— Quoi donc? demanda-t-il, sachant déjà ce qui se passait.

— Je crois qu'ils viennent, cette fois-ci, répondit-elle, le souffle coupé.

Il réunit une fois de plus toutes ses forces et, s'appuyant sur un coude, il réussit cette fois à poser les deux pieds à terre.

— Aidez-moi, dit-il haletant. Je ne m'en tirerai pas, si je reste sur le lit.

— Il faut y rester, dit-elle en se retournant. Vous allez rouvrir votre blessure.

— Aidez-moi à me lever, dit-il en grimaçant des dents. Nom de Dieu! Vous voulez que je vous tire dessus?

Elle vint près de lui.

— Ils vont vous entendre. Parlez moins fort! lui dit-elle.

Il s'accrocha à son épaule et sentit combien elle était frêle. La peau collait aux os. Il se mit debout et s'appuya lourdement sur elle. Il la sentit vaciller sous son poids. Il pensa que ce n'était qu'un petit bout de femme : à peine lui venait-elle plus haut que l'épaule.

— Mettez-moi contre le mur, près de la porte, dit-il en haletant. Et puis, barrez-vous!

On frappait des coups violents à la porte de la rue. Une voix brailla :

— Allons! Ouvrez!

Baird sentit un petit filet de sueur couler de sa tempe. Cinq minutes : pas plus. Mais debout et d'aplomb sur ses pieds, il ne partirait pas seul.

Elle l'aïda à traverser la pièce et l'amena près du mur. Le Colt pesait lourd dans sa main : il ne parvenait pas à le redresser. Il s'adossa à la cloison. La douleur qu'il ressentait au côté faisait siffler sa respiration entre ses dents serrées.

— Barrez-vous! dit-il en la repoussant faiblement. Dites-leur que je suis là. Ils ne vous feront rien, si vous leur dites que je suis là. Barrez-vous donc!

Elle alla à la porte, fit jouer la clef dans la serrure et l'ouvrit. Un trait de lumière venu du couloir pénétra dans la pièce et il la vit distinctement pour la première fois.

Il n'eut d'elle qu'une vision rapide. Il vit le long visage sensible, les grands yeux noirs et la bouche dure et amère d'une fille plutôt jolie que belle : elle devait avoir vingt-trois ou vingt-quatre ans et son visage déjà marqué exprimait la force d'un caractère trempé par une vie de peines, de pauvreté et de malheur.

Elle portait une robe de jersey blanc qui moulait son corps maigre, mais admirablement proportionné. Elle était sans bas et ses pieds nus, fins et longs, étaient glissés dans de vieilles mules.

Il la vit sortir sur le palier, en laissant la porte ouverte. Par l'entrebâillement, il pouvait voir sans être vu.

Un grand brouhaha montait du rez-de-chaussée. Plusieurs voix d'hommes et la voix d'une femme qui criait comme une folle. On frappa de nouveau à la porte de la rue. Puis quelqu'un cria, d'une voix dure et puissante :

— Ça va! Ça va! Taisez-vous! Rentrez dans vos chambres et restez-y. Dites donc! Vous n'avez pas vu un grand type en complet marron, dans le coin? Il n'est pas d'ici et il est blessé. Allez! Ouvrez! C'est un tueur!

Baird aurait donné tout l'or du monde pour pouvoir retourner s'étendre sur le lit. Sa douleur au côté le torturait et ses jambes commençaient à se dérober sous lui. Il parvint à se ressaisir, et plaqua ses épaules contre le mur, en grimaçant de souffrance.

Il vit la fille se pencher au-dessus de la rampe et crier d'une voix aiguë :

— Toni! Toni! Qu'est-ce qui se passe?

Baird se raidit. Qu'est-ce qu'elle manigançait? Pourquoi ne descendait-elle pas? Les flics ne se soucieraient pas d'elle s'ils commençaient à tirer.

— On a perdu un assassin, répondit une voix d'homme. Les flics croient qu'il se planque dans la maison. Tu l'as caché sous ton lit, Anita?

Il se mit à rire bruyamment, satisfait de la plaisanterie.

— Tu penses! dit la fille en riant. Je l'ai là. Tu veux venir le voir, Toni?

— C'est toi que je vais venir voir, ma poulette.

— Avec les flics sur tes talons?

— C'est pas un flic qui m'empêchera de faire l'amour avec une fille, dit l'homme en rigolant. Même s'il a un flingue!

— Tu parles! rétorqua la fille, en faisant claquer ses doigts. Pour les discours, tu te poses là, hein, Toni?

— Tu crois ça? Eh ben, en fait de discours, je monte.

— T'as pas intérêt! railla la fille. Ils vont te payer un tour dans le panier à salade.

Baird entendit dans l'escalier des pas rapides et lourds. Il vit déboucher brusquement sur le palier un gros costaud à moitié chauve. Il avait le visage luisant de sueur, un collier de barbe noire, et portait un maillot de corps, tout taché, et un pantalon noir.

Il se rua en riant sur la fille qui l'évita. Il la pourchassa sur le palier. Elle était agile, mais comme elle n'avait pas suffisamment d'espace pour manœuvrer, il finit par l'acculer dans un coin.

— Non, Toni. Je rigolais, dit-elle en essayant de le repousser. (Mais il la serrait dur, et lui immobilisait les bras avec un rire de singe espiègle, tandis qu'elle se débattait contre lui.) Pas maintenant. Un autre soir. Arrête, ils vont monter!

— C'est toujours un autre soir, dit l'homme avec un ricanelement excité. Je me fous bien d'eux. Ah! je suis bon pour les discours! Tu vas voir si c'est des discours!

Il la prit par la taille et sous les genoux et la souleva.

— Lâche-moi, Toni! fit-elle sans élever la voix.

Elle se débattit, mais pas au point de lui faire lâcher prise.

— Rien ne m'arrêtera ce coup-ci, pas même un flic armé, dit-il, avec un changement de, ton qui fit se raidir Baird.

— Non. Arrête, imbécile!

Il traversa le palier avec son fardeau, ouvrit la porte d'un coup de pied, s'avança en trébuchant dans l'obscurité de la chambre, referma la porte d'un autre coup de pied et alla s'affaler sur le lit.

Invisible contre le mur, Baird leva son revolver. Immobile, les nerfs tendus, il écoutait la lutte qui se poursuivait sur le matelas.

Il entendit la fille haleter :

— Salaud! T'es fou?

— Pas même un flic avec un pétard, dit l'homme essoufflé par la lutte. C'est toi qui l'as cherché, poulette. Eh ben! tu l'auras.

Baird fit un mouvement vers le lit, puis se plaqua au mur, en entendant un roulement de pas dans l'escalier.

Sur le palier, une voix cria :

— Ouvrez!

La porte s'ouvrit violemment, se rabattant sur Baird et l'immobilisant contre le mur. Le faisceau blanc d'une torche électrique traversa la pièce, éclairant le lit.

L'homme sur le lit tourna la tête et regarda vers la source de lumière. Sa figure ronde, couverte de sueur, avait une expression sauvage, animale :

— Y a plus moyen d'être chez soi nulle part, dans ce bon Dieu de bled! cria-t-il avec violence. Foutez-moi le camp d'ici!

Les deux agents, dont l'un tenait sur la hanche une mitraillette et l'autre une carabine automatique, demeurèrent bouche bée devant le spectacle qui s'offrait à leurs yeux.

— Fallait prévenir! dit l'un d'eux, en riant. Si j'avais été averti, j'aurai frappé, mon vieux.

— Foutez le camp! rugit Toni avec fureur. Laissez-nous tranquilles!

Les deux policiers se retirèrent à reculons, en riant, refermèrent la porte sur eux et Baird les entendit redescendre l'escalier.

— Tu vois, dit Toni. Pas même deux salauds de flics avec deux saloperies de flingues!

— Lâche-moi, haleta la fille. Va-t'en!

— Et comment donc! dit Toni. Je m'en irai dans un petit moment.

Baird se tenait immobile, la sueur coulant sur son visage, l'oreille attentive à la lutte qui se déroulait dans l'obscurité. Il entendit la fille reprendre son souffle. Il sentit glisser le canon du revolver dans sa main et fit un pas en avant, mais, privé du support du mur, il s'affala sur les mains et les genoux.

Tandis qu'il essayait de se relever, il entendit Toni pousser un cri de douleur.

— Salope! cria-t-il. Tu m'as crevé les yeux!

— Va-t'en, dit la fille à voix basse. Lâche-moi!

Le lit craqua, des pas résonnèrent sur le plancher.

— Tu me paieras ça! dit Toni, d'un ton grinçant.

Il ouvrit la porte.

A la lumière du couloir, Baird vit le sang couler sur la figure de Toni. Quatre coups de griffes, manquant les yeux de peu, y avaient tracé de profonds sillons rouges.

La fille se pelotonna sur le lit, la poitrine dénudée. Un peu du sang de Toni tachait son épaule. Ses yeux étincelaient.

— Fous le camp et n'y reviens pas! lança-t-elle à Toni, en s'efforçant de ne pas élever la voix.

Toni, la tête dans ses mains, répondit par un grognement et sortit en claquant la porte.

— Vous n'avez pas de mal? demanda Baird d'une voix rauque, en se traînant vers elle.

Il l'entendit descendre du lit, du côté opposé.

— Non, ça va, répondit-elle brièvement. Est-ce que vous recommencez à saigner?

— Je ne crois pas. (Baird se hissa sur le lit et s'y étendit tout de son long, en respirant à grand-peine.) Vous n'aviez pas besoin de faire ça pour moi.

La fille ne répondit rien. Il l'entendit tâtonner dans le noir et, au bout d'un moment, la lumière s'alluma.

Elle boutonnait un vieux manteau qu'elle venait d'enfiler et considérait Baird avec curiosité. Ils échangèrent un long regard.

— Je vais jeter un coup d'œil sur votre blessure, dit-elle en s'approchant de lui. Vous souffrez?

— Un peu, dit-il, sans la quitter des yeux. Mais je ne crois pas que ça saigne.

Elle se pencha sur lui. Ils examinèrent ensemble le pansement. Il était intact.

— Non, ça va bien, dit-elle.

Comme elle allait se redresser, il lui prit le poignet. Elle resta penchée sur lui à le regarder.

— Savez-vous à quoi vous vous exposez? demanda-t-il. On peut vous mettre en taule, pour ce que vous faites là.

Elle se dégagea. Son visage se durcit :

— Je n'aime pas les flics. Ils ne risquent plus de vous attraper, maintenant.

— J'ai l'impression que je vous dois une fière chandelle, reprit Baird, mal à l'aise. Sans vous, je serais mort, à l'heure qu'il est!

Avec un sourire empreint de cynisme, elle répondit en s'éloignant :

— Qui sait si ça n'aurait pas mieux valu pour vous? De toute façon, vous ne me devez rien.

En essayant du revers de la main la sueur qui perlait à son visage, il demanda :

— Comment vous appelez-vous?

— Anita Jackson, répondit-elle. Essayez donc de dormir.

— Moi, je m'appelle Verne Baird. Ces crétins croient que j'ai buté un policier.

Elle le regarda, mais ne dit rien.

— Il faut dormir, dit-elle après un long silence.

— Vous êtes unique, dit-il en fermant les yeux. Qu'est-ce que les flics vous ont fait, pour que vous leur en vouliez à ce point-là?

— Ça ne vous regarde pas, répliqua-t-elle sèchement.

— C'est vrai. Donnez-moi une heure, après quoi je me taille. (Il porta la main à son côté et fit la grimace.) Je vous dois une fière chandelle.

— Vous resterez ici jusqu'à ce que vous soyez remis, dit-elle en s'asseyant dans la fauteuil. Vous n'iriez pas loin avec une blessure pareille.

— Et vous, alors? demanda-t-il en ouvrant les yeux et en

la considérant avec stupeur. Plus je reste ici, plus vous risquez gros. Et si le type revient?

Elle secoua la tête.

— Il ne reviendra pas. Je connais Toni. Il ne reviendra pas. Je suis dehors toute la journée. Il n'y a que la nuit. Je ne crains rien.

— Je vais vous donner le lit, fit Baird, un peu surpris de penser davantage à elle qu'à lui-même. Je m'étendrai par terre.

— Oh, ça va! dit-elle avec humeur. Dormez et ne parlez pas tout le temps. (Elle tira une chaise à elle, y posa ses pieds.) Je suis très bien comme ça.

— Comme vous voudrez! dit-il en haussant les épaules. J'irai mieux demain.

Elle allongea le bras et éteignit la lumière.

— Dormez! dit-elle.

Baird, couché dans le noir, regardait le ciel nocturne par la fenêtre ouverte. En bas, la police continuait ses recherches. Les bruits de voix, le piétinement et les coups sur les portes lui parvenaient plus faiblement, au fur et à mesure qu'ils s'éloignaient vers le bas de la rue.

Il éprouvait tout au fond de lui-même une émotion bizarre en pensant à la fille. Elle l'avait sauvé. Pourquoi? Comme dans un roman. Il lui était redevable de quelque chose et cette constatation le mettait mal à l'aise. La reconnaissance lui était un sentiment tout nouveau. Il se sentait gêné. Jusque-là personne n'avait jamais rien fait pour lui. Il tenta de chasser de son esprit la sensation d'avoir contracté une dette, mais il n'y parvint pas. Il savait que tôt ou tard il lui faudrait s'acquitter. Il tâta dans sa poche-revolver les cinq cents dollars que lui avait donnés Rico. Il se dit qu'il pourrait toujours lui refiler une partie de cet argent. A la voir, elle en avait grand besoin. Oui, c'est ce qu'il ferait. Mais dans son for intérieur il se rendait compte qu'aucune somme n'éteindrait jamais sa dette envers elle. Il revoyait en pensée la lutte sur le lit. Il n'imaginait pas d'autre femme susceptible de faire une chose pareille. Non, ce n'est pas avec de l'argent qu'il pourrait s'acquitter.

Au rythme rapide et léger de sa respiration, il comprit

qu'elle dormait. Elle avait du cran, pensa-t-il, du cran et du sang-froid.

Il finit par s'endormir à son tour. Il rêva que la jeune fille du drugstore, avec du sang sur sa blouse blanche, venait s'asseoir au pied de son lit et le regardait. A sa vue, il n'éprouvait aucune frayeur.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Rico posa son stylo et s'abandonna contre le dossier de son fauteuil, en poussant un petit grognement. Son visage brun et grêlé accusait nettement sa déception. Cinq cent vingt dollars de bénéfices, le mois dernier. Six mois plus tôt, il eût été enchanté, mais maintenant il estimait cela insuffisant. « Un mois de travail pour cinq cent vingt malheureux dollars », se dit-il en repoussant son siège. Il se leva et se mit à marcher de long en large. « Tout à fait insuffisant! » se dit-il, le regard assombri. Il avait déjà un découvert à la banque. Son train de vie avait augmenté progressivement et dépassait de beaucoup ses moyens. Il venait de quitter un appartement de trois pièces pour en prendre un de six qui lui coûtait quatre fois plus cher. Son goût pour les costumes sur mesure et les chemises de soie lui avait valu une note de tailleur qu'il ne pourrait régler qu'au prix de multiples sacrifices. Il s'était acheté une Buick Roadmaster qu'il allait falloir payer. Quant aux plaisirs érotiques qu'il tirait de quelques-unes de ses entraîneuses — toutes triées sur le volet — ils grevaient lourdement son budget, l'amour désintéressé étant souvent plus onéreux que l'amour tarifé.

Depuis l'assassinat de Bruce, il avait cessé son trafic de bijoux volés. Il savait que Olin le tenait à l'œil. Tant que les choses

ne se seraient pas un peu tassées, il serait imprudent de tenter le sort. Le revenu supplémentaire qu'il tirait de son activité de recéleur lui faisait nettement défaut.

Il ouvrit sa cave à liqueurs et se confectionna un whisky-soda. Trois semaines s'étaient écoulées depuis que Kile était venu lui proposer cette mystérieuse affaire qui devait faire tomber quinze mille dollars dans sa poche. Depuis trois semaines Rico était à la recherche de Baird, mais Baird semblait avoir disparu de la surface du globe. Personne ne l'avait vu. Rico avait eu beau mettre tous ses espoirs en chasse, aucun n'avait rapporté le moindre renseignement.

Kile était sur le point de perdre patience. Il était venu la nuit précédente et avait carrément dit à Rico que s'il n'avait pas retrouvé Baird dans les trois jours, l'affaire était à l'eau.

Quinze mille dollars! Rico absorba une gorgée de whisky et considéra ses pieds d'un œil sombre. Où diable pouvait bien se trouver Baird? Pourquoi ne lui avait-il pas donné signe de vie, comme promis? Était-ce Baird que l'on avait pourchassé et blessé sur les toits, le soir de l'assassinat du flic et de la fille du drugstore? **A** quand remontait cette histoire? Rico feuilleta les pages de son calendrier. Vingt-trois jours. D'après les journaux, le tueur avait été touché. Baird pouvait s'être terré quelque part pour y mourir.

A cette pensée, Rico sentit la sueur perler à son front. Si Baird avait lâché la rampe, les quinze mille dollars de Kile étaient fichus.

Il finit son whisky, retourna à la cave à liqueurs s'en verser un autre. Puis il alluma un cigare et se rassit à son bureau. Il ne pouvait rien faire de plus. Toute la petite racaille de la ville cherchait Baird. Rico avait offert une récompense à qui le mettrait sur ses traces, mais personne ne s'était encore présenté pour la réclamer.

Quand il eut fini son second whisky, il décida d'aller faire un tour au restaurant. Minuit approchait: il était temps de se montrer. Près d'un vase contenant un bouquet d'œillettes rouges, il fit son choix, en cueillit un qu'il passa dans sa boutonnière et se regarda dans la glace. Malgré sa calvitie, sa peau grêlée et ses yeux congestionnés, Rico se

trouvait très bien. Il arrangea sa pochette de soie, tira sur ses manchettes et se tourna vers la porte.

Il demeura coi, pouvant à peine en croire ses yeux, puis avec une exclamation de surprise, il se précipita en avant, la main tendue :

— Baird! Nom de Dieu! Je pensais justement à toi. D'où sors-tu donc?

Baird ferma la porte et s'avança vers Rio. Il lui serra la main sans enthousiasme, le toisa et se laissa tomber dans le fauteuil de cuir rouge.

— Donne-moi à boire, dit-il sans ambages. J'en ai besoin.

Rico lui lança un coup d'œil anxieux. Baird semblait avoir maigri depuis la dernière fois, il avait les traits tirés. Des cernes sous ses yeux indiquaient qu'il avait mal dormi; il paraissait hargneux.

— Je t'ai cherché dans tous les coins, dit Rico, en faisant éclabousser le whisky, dans sa hâte. Où étais-tu passé?

— Je m'étais mis au vert.

— Olin te cherche encore, dit Rico, se rappelant avec un battement de cœur angoissé que Baird était recherché par la police. Tu n'aurais peut-être pas dû venir ici.

Baird eut un mouvement d'impatience :

— T'emballe pas. J'ai vu Olin.

Rico se raidit :

— Tu veux dire que tu lui as parlé? Quand ça?

— Alors, ce verre, ça vient? grogna Baird. Je viens de passer tout l'après-midi au commissariat central.

Rico posa le whisky sur le bureau à portée de la main de Baird et s'assit :

— Qu'est-ce qui s'est passé?

Baird engloutit la moitié du whisky, reposa le verre et reprit lentement son souffle. Il allongea le bras, prit une cigarette dans la boîte de Rico, l'alluma, étira ses grandes jambes :

— Je me suis fabriqué un alibi à toute épreuve. Olin n'a pas pu le démolir et j'ai été relâché.

— Alors ils n'ont rien contre toi? s'empressa de demander Rico.

— Ils n'ont jamais rien eu contre moi, répondit Baird avec un ricanement narquois. Personne ne m'a vu. Ils ont

essayé de me coller sur le dos l'assassinat de Bruce, mais ils n'avaient pas de preuves. Dès que j'ai pu recommencer à circuler, je suis monté à New York pour arranger les choses. J'ai un tas de copains là-bas. Il y en a six qui ont témoigné que je me trouvais avec eux le soir où Jane Bruce s'est fait sonner. Je suis allé avec mon homme d'affaires porter leurs déclarations à Olin. Il ne pouvait plus rien faire.

Rico poussa un profond soupir de soulagement.

— Ça alors! fit-il en se frottant les mains, c'est formidable! Tu vas pouvoir te remettre au boulot?

— Naturellement, fit Baird avec indifférence. Tu as fourgué le bracelet?

Rico fit un signe de tête affirmatif :

— Je n'en ai pas tiré grand-chose, mais j'ai eu la veine de trouver un acquéreur.

— Pas de salades! fit Baird avec rudesse. Pour de la bonne camelote, il y a toujours acquéreur.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé? Le bruit a couru que tu t'étais fait trouer la peau.

— C'est vrai, fit Baird en levant les yeux sur Rico de l'autre côté du bureau. J'ai dû rester allongé pendant plusieurs semaines. J'ai failli y passer.

— Comment leur as-tu échappé? demanda Rico, les yeux ronds.

— Je me suis planqué chez une môme, répondit Baird en se passant la main sur les yeux. Elle m'a soigné. (Il reporta son regard sur le bureau, en fronçant les sourcils.) Une foutue histoire qui m'est arrivée là!

— Qui était-ce? demanda Rico. Tu parles d'un pot! Elle était mignonne?

Le regard que lui lança Baird était dur et menaçant :

— Qu'est-ce que ça peut te foutre? En tout cas, il y a plus de ressort dans son petit doigt que dans toute ta saloperie de carcasse. Alors, ne reviens pas là-dessus!

Rico eut un sourire douxereux :

— Bien sûr, bien sûr, je disais ça comme ça.

— Je commence à me trouver à court d'argent, dit Baird. T'as quelque chose pour moi?

— Oui, fit Rico en se penchant en avant. Quelque chose de

fameux. Tu arrives au poil. Dans trois jours, c'était à l'eau. Une grosse affaire : là-dedans, il y a dix mille dollars pour toi.

Baird dressa l'oreille :

— Dix mille dollars! T'es saoul?

Rico se frotta les mains, très excité :

— Le type qui est derrière le coup, c'est Preston Kile, le financier. Il offre dix mille dollars au type qui fera un boulot pour lui. Je lui ai dit qu'il n'y avait qu'à toi qu'on pouvait se fier.

— Qu'est-ce que c'est que ce boulot? demanda Baird avec méfiance.

— Je ne sais pas. Il veut te voir d'abord. Il est assez cachottier. Il veut te parler avant de donner des détails, mais tu n'as pas à t'en faire. Kile est une huile. Il a une prestance qui t'en foutra plein la vue, et faut que tu voies la fille. Elle jouait aux Folies. Avec Kile, tout a de l'envergure. Le jour où je me suis mis en cheville avec lui, j'ai pas perdu mon temps.

Baird ne parut nullement impressionné :

— C'est sûr, ces dix mille dollars?

— Absolument. Si tu réussis, c'est dix. Si tu rates ton coup, il t'en paiera cinq. Rien de mesquin, avec Kile. Tu verras quand tu le connaîtras!

Baird allait répondre lorsqu'il vit la porte s'ouvrir et une fille rousse entrer. Elle portait une robe du soir jaune citron décolletée jusqu'au nombril et ses yeux verts examinèrent Baird avec attention.

Rico l'interpella :

— Qu'est-ce que tu veux, Zoé? Je suis occupé.

— Ce type, Dallas, m'a demandé de lui monnayer un chèque, répondit Zoé en s'avançant jusqu'au bureau. (Elle déposa le papier sur le buvard de Rico.) Y en a pour trente dollars, pas plus. Il veut me payer le champagne.

Rico prit le chèque en fronçant les sourcils, l'examina, ouvrit un tiroir et l'y laissa tomber. Il sortit une petite caisse et compta des billets de cinq dollars sur le buvard.

— Il est en passe de devenir un habitué, dit-il. Qu'est-ce qu'il vient faire ici?

Zoé posa une fesse élégante sur le bureau et balança sa jambe, tout en laissant son regard errer sur Baird.

— Je crois qu'il a des vues sur moi, dit-elle en souriant et en clignant de l'œil à Baird qui lui opposa un visage de marbre. Il dépense assez de fric dans la boîte pour que vous n'avez pas à vous en faire.

— Je n'ai pas dit que je m'en faisais, fit Rico en poussant les billets vers elle. La prochaine fois que tu viendras ici, Zoé, fais-moi le plaisir de frapper.

Zoé ouvrit de grands yeux :

— Oh! mais bien sûr! J'ai oublié. Vous ne voulez pas me présenter à votre petit ami?

Baird eut un mouvement d'impatience.

— Barre-toi, Zoé, dit Rico, avec un geste de la main. J'ai à faire.

Elle descendit du bureau, avec un haussement d'épaules indifférent :

— J'en ferai pas une maladie. Je perds pas grand-chose, dit-elle en faisant une petite grimace à Baird.

Elle gagna la porte en jouant ostensiblement des hanches et sortit de la pièce.

— Qu'est-ce que c'est que ça? demanda Baird, une fois la porte refermée.

— Rien d'anormal, une de mes entraîneuses: Zoé Norton, répondit Rico. Veux-tu que je prenne rendez-vous pour toi avec Kile? Ce soir, ça t'irait?

Baird acquiesça.

Rico décrocha le téléphone, composa un numéro et attendit.

— Passez-moi M. Kile, s'il vous plaît, dit-il quand on eut décroché à l'autre bout du fil.

Il écouta, fronça les sourcils, puis reprit :

— Il faut absolument que je le joigne. Savez-vous où il est? (Il griffonna un numéro et raccrocha.) Il est chez sa petite amie, dit-il à Baird en ricanant. J'espère que je ne vais pas les déranger dans leurs occupations.

Baird continua de le regarder sans sourciller et Rico, mal à l'aise sous ce regard impassible, s'empressa de composer le nouveau numéro.

— Ici, Rico, dit-il, lorsque Eve Gillis eut décroché. Pourrais-je parler à M. Kile?

— Ne quittez pas, dit-elle.

Et il l'entendit appeler Kile.

Kile, survenant, demanda agressivement :

— Qu'est-ce que ça signifie? Qui vous a dit de m'appeler ici?

— Le type que nous cherchions a reparu, dit précipitamment Rico. Je l'ai près de moi en ce moment.

— Vous l'avez? (La voix de Kile avait perdu de sa sécheresse.) Pouvez-vous l'amener ici, tout de suite, Rico?

— Sûrement. Je lui ai dit que vous vouliez le voir.

— Ecoutez-moi bien. Je ne suis pas certain qu'il fasse l'affaire. Je ne peux rien décider avant de l'avoir vu. Prévenez-le qu'il se dérange peut-être pour rien. Je ne veux le recevoir que si c'est bien d'accord entre nous.

Rico rit très haut et fit un clin d'œil à Baird qui ne broncha pas.

— Vous l'engagerez séance tenante, croyez-moi, monsieur Kile. Mais je vais le lui dire.

— Venez tout de suite, dit Kile. Appartement 200. Roxburgh House. Vous savez où c'est?

— Oui, oui, monsieur Kile, je sais.

Kile grogna et raccrocha.

— Il veut te voir immédiatement. Il est chez Miss Gillis, Roxburgh Avenue. Je ferais peut-être bien de t'accompagner.

Baird se leva, termina son whisky, écrasa sa cigarette et dit :

— Comme tu veux.

Rico prit son chapeau mou noir dans un petit meuble suspendu au mur, le mit sur sa tête et l'inclina élégamment sur l'œil droit.

— Allons-y, dit-il. Vas-y mou avec Kile. Il aime la déférence.

Baird ricana :

— Pour dix mille dollars, il y aura droit.

Il ouvrit la porte et sortit dans le couloir qui menait aux cuisines et à l'entrée de service.

Aucun d'eux ne s'aperçut que Zoé les surveillait par l'entrebâillement d'une porte à l'autre bout du couloir. Quand ils eurent disparu, elle fit signe à Dallas, qui, décrochant le téléphone sur la coiffeuse, composa le numéro de Harmon Purvis.

CHAPITRE II

Kile était assis dans le salon d'Eve : une pièce qu'il aimait pour son atmosphère féminine et qui, jusqu'à présent, avait toujours eu un effet calmant sur ses nerfs. Les grandes fenêtres surplombaient le fleuve ; de sa place, il voyait les lumières des bateaux et, sur l'autre rive, les phares des voitures roulant vers la ville.

La nuit était chaude, oppressante, et les fenêtres grandes ouvertes. Kile transpirait un peu. Il tenait un verre à whisky à la main ; un cigare se consumait dans le cendrier profond posé sur le bras de son fauteuil.

Eve était assise sur le large rebord de la fenêtre, lui tournant à moitié le dos, contemplant le fleuve. Elle semblait pâle et sa robe du soir écarlate ne convenait pas à son air préoccupé.

Ils n'avaient pas échangé un mot depuis que Kile lui avait annoncé que Baird allait venir. Ils étaient tous deux absorbés par leurs pensées. Kile avait le désagréable pressentiment que Baird allait être l'homme de cette affaire fantastique. Dans ce cas-là, Kile devrait poursuivre l'exécution du plan. Une fois le premier enthousiasme tombé, il s'était mis à se demander si quelqu'un de sensé aurait accordé une seconde de crédit à un projet de ce genre, et perdu du temps à en examiner les possibilités. Il fallait reconnaître que, sur ce point, il n'avait pas fait grand'chose. Eve s'était consacrée à ce travail. Comment s'y prenait-elle pour obtenir ses renseignements ? Elle était extraordinaire. Elle connaissait assurément beaucoup de gens, mais il n'arrivait pas à comprendre comment elle avait pu réunir toutes les indications et les précisions qu'elle lui avait apportées.

Ce projet ne pouvait pas réussir, il en avait de plus en plus la certitude. Mais Eve ne voulait pas s'avouer battue.

— Qu'avons-nous à perdre ? avait-elle demandé patiemment. Si cet homme dit que cela ne marchera pas, nous abandonnerons l'idée, mais s'il a le cran d'aller jusqu'au bout et qu'il réussisse, c'est un demi-million qui tombe dans ta poche.

C'était l'unique argument qui maintenait Kile dans la course. Un demi-million. Mais si Baird refusait d'exécuter le plan, Kile se sentirait délivré d'un rude poids. Bien sûr, ce n'était pas de bon cœur qu'il laisserait une somme pareille lui glisser entre les doigts, mais il était terrifié à l'idée des dangers et des risques auxquels il se trouverait exposé, si Baird acceptait.

— Ce type n'acceptera pas, lâcha-t-il brusquement. J'ai réfléchi à ton plan, Eve. Ça... ça ne marchera pas. Ça ne peut pas marcher.

Elle tourna la tête vers lui et le regarda. Elle paraissait fatiguée et mal à son aise. Elle non plus ne croyait pas à la réussite du plan. A son avis, jamais Adam n'avait conçu une idée plus folle ni plus dangereuse, mais il avait dit que cela marcherait et une fois sa décision prise, rien ni personne ne pouvait plus l'arrêter. Si elle abandonnait à présent, ou encourageait Kile à abandonner, elle savait d'instinct qu'elle ne reverrait jamais son frère. La voix de la raison lui disait qu'il ne pouvait rien lui arriver de mieux, mais au fond d'elle-même elle ne pouvait se faire d'illusion : sans Adam, la vie n'aurait plus de sens pour elle.

— Laissons-le juge, dit-elle. Je commence à croire que tu ne tiens pas à cet argent, Preston?

Kile but une gorgée de whisky.

— Le danger m'effraie, murmura-t-il. Naturellement, la somme m'intéresse, mais...

— Je ne vois pas quel risque tu cours. C'est ce personnage, Baird, qui endossera tous les risques.

— Penses-tu, dit Kile en s'échauffant. Il n'est pas fou à ce point-là.

— Dix mille dollars, c'est quelque chose, dit Eve d'un ton détaché. (Elle répétait les phrases qu'Adam lui avait mises dans l'oreille.) Il n'y a qu'à le lui demander.

La sonnerie de la porte d'entrée retentit.

Kile sursauta si violemment qu'un peu du contenu du verre gicla sur son pantalon. Sacrant à voix basse, il essuya avec son mouchoir la tache d'humidité, tout en se levant.

Le boy philippin qui servait de domestique à Eve entra et annonça :

— M. Rico est là.

Eve put voir sur son visage que Rico ne lui plaisait guère.

— Faites-le entrer, dit Kile, en s'efforçant de raffermir sa voix.

Il s'approcha de la cheminée, resta debout, tourné vers la porte, l'air sombre. Son cœur battait douloureusement.

Eve ne bougea pas. Elle avait peur. Elle aussi sentait qu'une fois le projet exposé à Baird, il n'y aurait plus de recul possible.

Rico entra, suivi par Baird qui n'avait même pas enlevé son chapeau. Baird jeta un coup d'œil rapide et méfiant autour de la pièce. Son regard s'arrêta une seconde sur Eve puis se fixa sur Kile.

Kile, à son tour, l'examina. Il vit tout de suite que ce colosse, avec son costume marron fripé et son chapeau rejeté sur la nuque, était dangereux et, sous le regard glacial de Baird, un frisson lui parcourut l'échine.

— ... Présente Baird, dit Rico en s'avançant. (Il eut un sourire obséquieux et il s'inclina légèrement devant Kile.) Je lui ai dit que vous vouliez le voir et que vous auriez peut-être quelque chose pour lui.

Kile fit un petit signe de tête à l'adresse de Baird qui continua de le fixer de son regard froid et inamical. Kile ne lui en imposait pas du tout. Un enfant de salaud, un richard trop bien nourri, mou comme une chique et traqueur. Le genre de type à qui on ne peut se fier qu'en gardant les yeux dessus.

— Asseyez-vous, dit Kile, en désignant deux sièges.

Il se rendait compte qu'il n'avait pas fait grande impression et cela l'irritait.

— Du whisky, Philip, dit-il au boy philippin, et puis laissez-nous.

Le boy posa sur la table un plateau avec du whisky, de l'eau de Seltz et de la glace.

— Je vais servir, dit Rico. Baird?

Baird fit non de la tête. Il extirpa de sa poche un paquet de cigarettes froissé, en pêcha une, la colla sur sa lèvre inférieure et s'assit dans un fauteuil. Il jeta un coup d'œil sur Eve qui regardait toujours par la fenêtre et lui tournait le dos. Il

laisa son regard errer le long de son corps, s'arrêta un instant au dessin parfait des chevilles, fit craquer une allumette avec l'ongle de son pouce et alluma sa cigarette.

Quand le boy philippin eut quitté la pièce, Kile dit :

— La proposition que j'ai à vous faire intéresse Miss Gillis. (Le regard pesant de Baird pour Eve ne lui avait pas échappé.) Eve, voulez-vous venir ici avec nous?

Elle se retourna et regarda Baird. Ce qu'elle vit dans ses yeux la fit frémir. Elle quitta le rebord de la fenêtre et vint près de Kile où elle resta debout.

Rico s'inclina profondément :

— Voilà quelques jours qu'on ne vous voit pas au Club, Miss Gillis. J'espère que vous n'allez pas nous délaïsser.

— Parlons affaires, interrompit Baird d'un ton froid et mesuré. J'ai un rendez-vous dans une demi-heure.

Kile le regarda attentivement. La douceur de la voix l'avait surpris. Il s'assit, tira sur son cigare et dit :

— Je tiens à vous préciser qu'il n'y a encore rien de définitif. Je tâte le terrain, pour ainsi dire. Il est probable que rien n'en sortira.

Rico, qui versait le whisky dans les verres, s'insurgea :

— Mais, monsieur Kile...

— La ferme! gronda Baird. (Il se pencha en avant pour regarder Kile dans les yeux.) Rico m'a dit qu'il y avait dix mille dollars pour le type qui vous ferait un certain boulot. Qu'est-ce que c'est que ce boulot?

Kile rougit et ses yeux congestionnés s'humectèrent. On put croire un instant qu'il allait exploser de colère, mais le regard froid posé sur lui l'avertit qu'un éclat ne le mènerait nulle part :

— Il y a un détenu dans une prison. Je veux l'en faire sortir.

Il sentit plus qu'il ne vit Rico se raidir, mais Baird ne manifesta aucune surprise.

— Alors, dit-il. La suite?

Kile passa la langue sur ses lèvres sèches.

— Je paierai dix mille dollars à celui qui me fera sortir cet homme de prison et qui me l'amènera, poursuivit-il. Voilà ma proposition. Ce ne sera pas facile, et je ne veux pas savoir comment vous vous y prendrez. Quand vous

m'aurez amené le bonhomme, je paierai les dix mille dollars cash.

Baird secoua la cendre de sa cigarette sur le tapis. Il ne laissa rien voir de sa surprise, mais il était soufflé. C'était quelque chose à quoi il ne s'attendait pas et son esprit retors cherchait où était le piège.

— Ça fait beaucoup de fric, dit-il en observant Kile. Vous pourriez faire faire le boulot pour bien moins que ça. Qu'est-ce que vous avez en tête?

Kile tamponna avec son mouchoir ses tempes ruisselantes de sueur.

— Il est probable, dit-il d'une voix mal assurée, que cet homme ne voudra pas s'évader, et cela double la difficulté. Sans compter que la prison est extrêmement bien gardée et le terrain pas commode. De toute façon, qu'il résiste ou non, il ne doit lui être fait aucun mal.

Rico écoutait, abasourdi. Il s'était attendu à ce que Kile proposât un gros cambriolage de bijoux. Cette histoire de type à tirer de prison ne lui disait rien qui vaille.

— En somme, il s'agirait d'un enlèvement dans une prison? dit Baird.

— Appelez ça comme vous voudrez, dit Kile d'un ton maussade. Il résistera peut-être, mais quoi qu'il arrive, répéta-t-il, il ne doit lui être fait aucun mal.

Baird souffla sa fumée au plafond.

— Pourquoi avez-vous besoin de ce type-là?

— C'est mon affaire, dit Kile d'un ton sec. Votre travail consiste à vous emparer de lui, et non à me demander mes raisons.

Baird tourna les yeux vers Eve. Elle le fixait intensément. Elle était pâle et sa poitrine palpait sous l'étoffe écarlate de sa robe.

Voyant l'apparente hésitation de Baird, Kile poursuivit :

— Ce n'est pas facile. En réalité, c'est peut-être même impossible. Mais si vous m'amenez cet homme, cela vous vaudra dix mille dollars. Si j'ai la preuve que vous avez fait une tentative sérieuse, mais que vous avez échoué, je vous en paierai la moitié.

— Où se trouve-t-il? demanda Baird.

— A la prison d'Etat de Bellmore. Elle est à trois milles des chutes de la Rivière Rouge, dans les marais.

— Comment s'appelle-t-il?

— Je vous le dirai quand vous aurez accepté de faire le travail et quand j'aurai la certitude que votre plan est réalisable, répondit Kile. Je peux vous fournir des cartes, la photographie de l'homme et son numéro matricule. En ce moment, il est occupé avec d'autres détenus à des travaux de dragage dans le bassin de la Rivière Rouge, à un mille de la prison. Les détenus arrivent au bassin en camion à huit heures du matin et repartent à six heures. Ils travaillent sous la surveillance de quatre gardiens...

— Cinq, rectifia Eve avec vivacité.

Kile fronça les sourcils.

— Quatre ou cinq, fit-il. Il y a aussi des chiens.

Baird s'enfonça davantage dans son fauteuil, le visage vide d'expression; il regardait machinalement ses souliers fatigués.

— Il faudra que je jette un coup d'œil sur le terrain, dit-il. Mais j'ai l'impression que ça pourrait se faire.

Il vit Eve sursauter et fermer nerveusement les mains. Kile se hâta de poser son verre et s'avança sur son siège.

— N'oubliez pas qu'il peut résister, dit-il d'une voix hésitante.

Baird leva sur lui un regard pénétrant.

— Et alors? Vous voulez que le travail soit fait ou non?

— Si ce n'était pas mon intention, je ne vous offrirais pas dix mille dollars, répondit sèchement Kile en s'empourprant. Mais il est juste que vous sachiez devant quoi vous allez vous trouver.

Baird se leva.

— Vous frappez pas pour moi, dit-il. Je ferai ça mieux que n'importe qui. Dans huit jours exactement, je vous dirai si j'accepte ou non. Il me faut cent dollars pour mes frais et j'en ai besoin tout de suite.

Rico s'interposa doucement lorsqu'il vit que Kile hésitait.

— Puisque je connais Baird mieux que vous, monsieur Kile, je pourrais m'occuper de ses frais, et s'il fait l'affaire, je m'arrangerai directement avec vous.

Kile acquiesça.

— Bon, dit-il. Entendu comme ça. Si vous n'êtes pas pressé, Rico, vous pourriez rester encore un moment. Je vois que notre ami est impatient de s'en aller.

Baird eut un sourire railleur :

— Si je fais le boulot, dit-il en regardant Kile, il me faudra la preuve que l'argent est là pour me payer.

— Ça va, dit Rico vivement. M. Kile et moi avons déjà travaillé ensemble. Tu n'as pas à t'inquiéter pour ça.

— N'empêche que je m'inquiéterai tant que je n'aurai pas été payé, dit Baird.

Il salua Kile d'un signe de tête, puis, portant le regard sur Eve, il lui adressa un petit sourire insolent. Elle lui tourna le dos pour revenir à la fenêtre.

— A la semaine prochaine, dit-il encore à Kile.

Puis, traversant la pièce, il ouvrit la porte et sortit.

Il y eut un long silence, pendant lequel Kile alla remettre de la glace dans son verre, tandis que Rico, gêné, s'absorbait dans la contemplation de ses pieds.

— Votre ami est un singulier personnage, finit par dire Kile en revenant s'asseoir dans son fauteuil. Je ne peux pas dire que ses façons me plaisent.

Rico eut un rire contraint.

— Baird est un dur, dit-il sur un ton d'excuse. Mais il ne recule pas devant la besogne. Si le travail est réalisable, il le fera. (Il s'agitait gauchement en observant Kile.) Quel est exactement mon rôle là-dedans, monsieur Kile? Vous m'aviez dit, si vous vous rappelez...

— Dès que Baird aura accepté, je me retire, répondit Kile. J'ai l'intention de tout remettre entre vos mains. Je ne veux pas savoir comment vous vous y prendrez pour sortir cet homme de prison, ni rien d'autre. Je ne veux même pas être consulté. Vous et Baird, vous mènerez toute l'affaire indépendamment de moi. Si vous estimez avoir besoin d'une aide supplémentaire, débrouillez-vous pour l'avoir et pour la payer. Faites le travail, amenez-moi cet homme : il y aura quinze mille dollars pour vous et dix mille pour Baird. Vous voyez maintenant le rôle que vous avez à jouer?

Rico hocha la tête. Il voyait aussi comment il risquait

quinze à vingt ans de détention. Cette proposition ne lui plaisait guère, mais l'argent l'attirait comme un aimant.

— A présent, dit-il, tout dépend de Baird. S'il accepte le travail, je pense que vous serez d'accord pour qu'il s'y mette?

Kile jeta un regard à Eve qui fit un signe de tête affirmatif.

— Oui, dit Kile, mais je pense qu'il n'est pas nécessaire que je le revoie. Franchement, il ne me plaît pas. Moins j'aurai affaire avec lui, mieux ça vaudra. Si, après avoir examiné le terrain, il croit pouvoir aboutir, qu'il vous remette son plan : vous me le communiquerez. Si je juge que ce plan a des chances de réussir, je vous dirai de foncer, mais jusqu'à ce que vous m'ayez amené l'homme, je ne veux rien savoir de ce que vous faites. Vous m'avez bien compris?

Rico acquiesça.

— Avant de rien tenter, monsieur Kile, je pense qu'il demandera une avance, disons trois, quatre mille dollars, dit Rico avec un sourire d'excuse. Y a-t-il moyen d'arranger ça?

— Oui, fit Kile impatienté. Le mieux serait que je vous donne cinq mille, vous garderez ce que vous voudrez pour vous et vous donnerez le reste à Baird : Si le coup réussit, je vous paierai la différence.

Rico se détendit.

— C'est parfait, monsieur Kile. Entre temps, je financerai Baird et noterai les dépenses.

Kile se leva :

— Alors, à la semaine prochaine, à la même heure?

— Entendu, dit Rico en s'inclinant.

Lorsqu'il fut parti, Kile alla rejoindre Eve. Il demeura debout près d'elle, la main posée sur l'appui de la fenêtre. Après un long silence pendant lequel tous deux regardèrent les lumières du trafic fluvial, Kile demanda :

— Eh bien! j'espère que tu es contente?

Eve ne répondit pas. Il l'observait du coin de l'œil et la vit frissonner légèrement.

Kile éprouvait au creux de l'estomac une sensation d'écœurement et la douleur de son cœur harcelait ses nerfs déjà éprouvés. Il se sentait entraîné dans une situation de cauchemar, comme un nageur pris dans un tourbillon.

Il aspira au calme de sa maison, où il pourrait se reposer et tenter d'oublier que dans une semaine ce projet insensé risquait de se matérialiser.

— Je vais rentrer chez moi, Eve, dit-il. Je me sens fatigué. Nous ne pouvons plus rien faire jusqu'à ce que ce type ait donné sa réponse. Penses-tu qu'il acceptera?

Sans tourner la tête, elle répondit d'une voix calme et neutre :

— Oui, il acceptera. Un homme comme celui-là ferait n'importe quoi.

CHAPITRE III

Pendant la semaine qu'il avait passée à New York, Baird avait beaucoup pensé à Anita Jackson. Jusqu'alors, il ne s'était jamais intéressé à aucune fille. Les femmes n'étaient pour lui qu'une ennuyeuse nécessité dont il usait pour sa commodité, les oubliant aussitôt que ses rares désirs étaient apaisés.

Mais celle-là n'était pas comme les autres. Il avait passé treize jours dans sa chambre, vivant en contact étroit avec elle, la regardant faire la cuisine, se vêtir et se dévêtir, partir à son travail à sept heures et demie du matin et revenir tard le soir. Il l'avait vue réparer et repasser ses robes de quatre sous. Cloué au lit, il l'avait vue se laver la tête, se brosser les dents, savonner ses bas dans la cuvette, témoin de tous les menus travaux auxquels se livrent dans des centaines de chambres meublées des centaines de filles comme Anita Jackson et dont les hommes sont généralement écartés.

Cette intimité avait fait naître en lui un intérêt qu'il n'avait jamais éprouvé pour aucune autre femme. Il y avait en elle quelque chose qu'il ne pouvait comprendre et qui la lui rendait intouchable.

Elle lui avait sauvé la vie en laissant ce gros métèque italien la violer à moitié sur le lit et cela le dépassait. Elle lui avait refait son pansement matin et soir et il ne devait

qu'à ses soins et à son dévouement d'avoir pu se lever au bout de dix jours. Elle n'avait pas voulu dire pourquoi elle lui avait donné asile; devant son insistance, elle s'était mise en colère et avait répondu :

— Oh! n'en parlez plus. Si je le fais, c'est que ça me plaît. Je ne veux pas de votre reconnaissance, ni de vos remerciements. Et qu'il ne soit plus question de ça entre nous!

Cela tracassait Baird. Il ne pouvait pas comprendre qu'on fasse ce qu'elle avait fait pour un étranger. Quand il s'était senti suffisamment d'aplomb pour pouvoir songer à partir, il avait posé trois cents dollars sur la table en disant :

— J'ai l'impression que je vous dois quelque chose. Prenez ça : il m'en reste assez. Je n'oublierai pas ce que vous avez fait pour moi. Allez, prenez. Vous l'avez bien gagné.

Il n'était pas habitué à s'exprimer et ce discours l'avait embarrassé. Dans son for intérieur, il se disait qu'il fallait être fou pour lui donner une somme pareille, mais quelque chose le poussait à être généreux : un sentiment tout nouveau en lui.

Son refus lui avait fait l'effet d'une gifle. Elle avait refusé sans histoires, comme si l'argent n'avait aucune valeur à ses yeux. Alors son tempérament brutal avait balayé toutes ses bonnes intentions.

— Ne le prenez pas, alors! avait-il dit agressivement en remettant l'argent dans sa poche. Vous êtes emmerdante. Je ne vais pas me mettre à genoux pour vous le faire accepter. Si vous êtes poire à ce point-là, vous n'avez que ce que vous méritez. Et moi, il faut que je sois gâteux pour vous offrir quoi que ce soit.

Elle continuait de préparer le dîner pendant qu'il parlait et il avait l'impression exaspérante qu'elle ne l'écoutait même pas. Il en éprouvait une telle rage qu'il l'avait attrapée, lui avait fait faire demi-tour et l'avait attirée à lui.

— Vous entendez ce que je vous dis? avait-il demandé en plongeant son regard dans le sien. Trois cents dollars. (Il l'avait secouée.) C'est une fortune pour vous, pauvre gourde! Qu'est-ce qui vous prend?

— Bas les pattes! avait-elle répondu, avec une rage égale à la sienne. Je ne veux pas de votre argent. Croyez-vous

que la bonté s'achète comme un article d'épicerie? Je vous ai aidé parce que vous me faisiez de la peine et comme j'aurais aidé n'importe qui dans votre situation : seul contre tous. Lâchez-moi!

Ils étaient restés les yeux dans les yeux l'espace d'un instant, puis il l'avait lâchée et était allé s'asseoir sur le lit. Jamais aucune des filles qu'il avait fréquentées n'avait osé le regarder comme elle venait de le faire. Il n'avait pas réussi à lui faire peur comme il en avait eu l'intention. Elle l'avait traité comme n'importe quel soupirant, nullement comme un tueur, et il avait ressenti un plaisir étrange à découvrir qu'elle n'avait pas peur de lui.

Aussi loin que sa mémoire pouvait remonter, les gens l'avaient toujours craint. Il faisait peur à sa mère elle-même, dans ses accès de rage soudaine. Son frère et sa sœur paraissaient savoir d'instinct qu'il était dangereux, car ils ne le taquinaient pas comme ils se taquinaient entre eux, et ne se sentaient pas à l'aise quand ils jouaient avec lui. A l'école, les enfants se méfiaient de lui et en grandissant, il avait toujours surpris comme une lueur d'effroi dans le regard des gens qu'il rencontrait. Rico lui-même le craignait, malgré son amabilité obséquieuse. Il avait fait peur à Kile et à cette blonde à figure de poupée. On aurait dit que tous sentaient ce brutal instinct meurtrier qui l'habitait.

La conscience de la peur qu'il suscitait l'avait enfermé dans une solitude sombre et aride, le rendant insensible, habitué à ne compter que sur lui-même, soupçonneux et méfiant. Pour lui, rencontrer quelqu'un qui ne le craignait pas, c'était voir briller une lueur dans les ténèbres.

Le lendemain matin, après qu'Anita fut allée comme de coutume à son travail, il décida de partir. Chaque jour qu'il passait dans cette chambre augmentait le risque qu'il lui faisait courir. Si elle ne voulait pas prendre son argent, le moins qu'il pouvait faire pour elle, c'était de quitter les lieux. Il s'en alla à la tombée de la nuit, peu de temps avant l'heure à laquelle elle rentrait d'ordinaire. Il passa par la tabatière et les toits, suivant la voie par laquelle il était venu.

Il était parti sans l'avertir, sans même laisser un mot.

Pendant la semaine qu'il avait passée à New York pour se

forger un alibi, il avait pensé continuellement à elle. Après tant d'heures vécues ensemble, il ne savait rien d'elle. Elle lui avait dit qu'elle travaillait comme serveuse dans un restaurant, mais il ignorait où. Il avait voulu en savoir davantage à son sujet, mais il ne savait que poser des questions directes et elle y avait coupé court en déclarant d'un ton sec qu'elle ne tenait pas à parler d'elle-même.

A New York, il s'était aperçu qu'elle lui manquait. Il était descendu dans un hôtel de troisième ordre et tous les soirs, en se déshabillant, il repensait à ces treize jours pendant lesquels il l'avait vue aller et venir dans sa chambre, ne parlant pas, mais lui tenant compagnie par sa présence et faisant reculer le mur de solitude qui l'encerclait. Il pensait à sa réponse : « Croyez-vous que la bonté s'achète comme un article d'épicerie ? » La bonté ! Ce vocable lui était étranger, et pourtant son esprit y revenait sans cesse. A vrai dire, il lui devait toujours quelque chose. Il était résolu à s'acquitter de sa dette. Il fallait qu'il la revoie. Il savait qu'elle était d'une pauvreté désespérante et pour quelque raison inexplicable semblait n'avoir pas d'amis. Dans son genre, elle était aussi seule que lui. Elle n'allait pas au cinéma, ni au bal et, bien que jolie, n'employait pas ses nuits comme les autres. Les hommes ne paraissaient tenir aucune place dans son existence. Quand il lui avait demandé pourquoi elle ne sortait pas et n'allait pas s'amuser, elle lui avait répondu avec fierté :

— Je m'amuse. Je n'ai pas besoin de sortir pour cela. En tout cas, je n'aime pas avoir des hommes autour de moi. Il n'y a qu'une chose qui les intéresse et avec moi ils perdent leurs temps.

Il renonçait à la comprendre. Elle était trop compliquée. D'ailleurs, ce n'était pas dans sa nature de poser des questions ou de s'intéresser à autrui. Il perdait pied avec elle et s'en voulait de l'intérêt qu'il lui portait.

Mais il lui fallait la revoir. Bien qu'il fût plus de onze heures lorsqu'il quitta l'appartement d'Eve Gillis, il ne lui vint pas à l'idée qu'il était trop tard pour rendre visite à Anita. Elle rentrait de son travail à dix heures et demie et se couchait aussitôt. Il savait qu'elle dormait probable-

ment déjà, mais peut importait. Il avait décidé de la voir ce soir-là, un point, c'est tout.

En retournant en ville, il pensait à Kile et à sa proposition. Dix mille dollars pour sortir un type de prison. Avec dix mille dollars, il vivrait largement pendant des mois. Mais qu'est-ce que cela cachait? Si cet homme devait lui rapporter dix mille dollars à lui, qu'est-ce qu'il devait bien pouvoir rapporter à Kile?

Ce travail dangereux, difficile, bien payé, qui comportait pour Baird un changement de décor, l'intéressait. Il était d'humeur à s'attaquer à une tâche impossible qui servirait de dérivatif à la colère rentrée et sans but qui couvait en lui depuis quinze jours.

Il avait entendu parler de la ferme-prison d'Etat de Bellmore, la plus redoutable de toutes. Abe Golheim y avait séjourné et lui avait décrit l'endroit. Autour de la maison d'arrêt, une ceinture de marécages de trente milles de long et de dix milles de large avait fait échouer toutes les tentatives d'évasion. Les prisonniers avaient été rattrapés par les chiens ou s'étaient noyés. La macabre nouvelle s'était répandue, suivant laquelle plusieurs d'entre eux auraient été dévorés vivants par les alligators.

Ce serait un boulot terrible que de sortir un type de ce marais, pensait Baird, en se dirigeant rapidement vers le garage où il avait sa voiture, et, si le type résistait, ce serait impossible.

Mais les difficultés n'avaient jamais rebuté Baird. Jamais il n'envisageait l'échec. Il essaierait et s'il ne réussissait pas, eh bien! tant pis. Si cela marchait, les dix mille dollars étaient toujours bons à empocher.

Mais il lui faudrait s'assurer que l'argent était bien là. Il ne faisait pas confiance à Kile. Il savait instinctivement que Kile n'était pas l'âme de l'affaire. Quelqu'un l'utilisait comme homme de paille. Baird avait la certitude que Kile ne désirait pas voir le coup réussir. Avant même de conclure les derniers arrangements, les nerfs de Kile trahissaient sa peur. Un personnage plus important que Kile poussait ce dernier dans l'affaire soit par des menaces, soit par une promesse d'argent.

Pourquoi la blonde à figure de poupée s'en mêlait-elle? Quel rôle avait-elle à jouer? Elle avait aussi eu peur quand il avait dit que l'affaire n'était pas irréalisable, elle avait sursauté comme sous l'effet d'un coup de poing. Avant de s'engager, il ferait bien de se renseigner sur ces deux-là et tâcher de savoir qui tirait les ficelles et pourquoi on faisait enlever ce type dans une prison.

Il arriverait peut-être à piquer plus de dix mille dollars, s'il ouvrait les yeux et les oreilles. Cette affaire lui paraissait pleine de ressources.

Arrivé au garage, il monta dans sa Ford délabrée et prit la direction de la maison meublée dont Anita occupait une chambre.

Il parqua sa voiture cent mètres plus loin que l'entrée de la maison, revint à pied et s'arrêta pour regarder la fenêtre d'en haut. Elle n'était pas éclairée et il fit la grimace, certain maintenant qu'elle dormait.

Il y avait encore des gens dans la rue ou assis à leur fenêtre et il sentit leurs regards se poser sur lui. Sur le perron de l'hôtel meublé, deux fumeurs étaient assis. Leur curiosité s'éveilla, en le voyant gravir les marches de l'entrée. Dans l'un d'eux, Baird reconnut Toni et lui jeta un regard dur et chargé de menaces.

Toni s'effaça rapidement sur le côté pour laisser le passage à Baird. Baird vit une lueur d'effroi dans le regard de Toni; il eut envie de l'attraper par sa sale tignasse noire et de lui fracasser la tête contre le mur.

Mais il poursuivit sa route dans le couloir mal éclairé et chargé d'odeurs et s'engagea dans l'escalier, sentant encore peser sur lui le regard de Toni et de son compagnon.

Il monta les cinq étages et parvint au palier d'Anita. Il s'arrêta devant la porte, prêta l'oreille. Puis revint à la rampe de l'escalier et se pencha au-dessus de la cage, pour s'assurer que personne ne montait ni ne l'observait. Il ne vit rien et revint frapper doucement à la porte.

— Qui est là?

Le son de sa voix le fit tressaillir, à sa grande surprise.

— Baird, répondit-il, la bouche collée à la porte. Je veux vous voir.

Il s'appuya au chambranle et attendit. Il entendit le déclic de l'interrupteur électrique et un bruit de pieds nus sur le parquet, enfin la porte s'ouvrit.

Elle apparut dans l'encadrement de la porte, posant sur lui un regard tranquille et inquisiteur. Elle avait enfilé son vieux manteau d'où dépassait la chemise de nuit blanche dans laquelle il l'avait vue si souvent.

— Qu'est-ce que vous voulez? dit-elle d'un ton sec. Je dormais.

Il éprouva une vive déception en constatant qu'elle n'était pas enchantée de le voir, mais il n'allait pas se laisser renvoyer.

— Je pensais bien que vous dormiriez, dit-il. Je viens d'arriver de New York. Je voulais savoir comment ça allait.

Il s'avança, l'obligeant à reculer de quelques pas.

— Je ne veux pas de vous ici, dit-elle en s'écartant de lui. Pas à cette heure.

— D'accord, dit-il en passant entre elle et le mur pour aller jusqu'au fauteuil branlant. Vous n'avez pas peur de moi, non?

— Pourquoi aurais-je peur? Je ne veux pas que vous veniez ici à des heures pareilles, c'est tout.

Il s'assit et la regarda bien en face. Non, elle n'avait pas peur de lui : c'était écrit sur son visage.

— Recouchez-vous, dit-il, je n'en ai pas pour longtemps.

— Non. (Elle s'assit sur le bord du lit et se passa les mains dans les cheveux. Elle paraissait fatiguée et pâle et il remarqua que ses lèvres étaient grises, sans le camouflage du rouge à lèvres.) Je suis morte de fatigue. Allez-vous-en! Je ne veux pas que vous restiez ici.

Il sentit monter en lui une bouffée d'irritation, mais il se contint.

— Je n'aurais pas dû partir comme ça, sans vous dire au revoir, dit-il d'un ton gêné. Je n'ai pas cessé de penser à vous. J'ai encore cet argent et je voudrais vous le prêter.

Elle resta longtemps immobile à le regarder. Elle voyait sa gêne, son embarras, et éprouvait de la compassion à son égard. Soudain, elle sourit. Ce sourire l'embellissait et Baird se prit à sourire gauchement en retour. Il ne pouvait se

rappeler quand on lui avait souri pour la dernière fois. Il eut l'impression qu'on venait de lui faire un présent coûteux et inattendu.

— Pourquoi voulez-vous me le prêter? demanda-t-elle.

— Parce que vous êtes tellement gourde que vous ne le prendriez pas si je vous en faisais cadeau, répondit-il en se penchant en avant. Je vous dois énormément et ça me fait mal au ventre de penser que vous manquez de fric, quand je pourrais vous dépanner.

— Merci, dit-elle, j'apprécie votre geste, mais je ne peux pas accepter votre argent. Admettons que je sois une gourde, mais je n'y peux rien, c'est comme ça. Je doute que vous puissiez me comprendre, mais je tiens à ne compter que sur moi-même. Je ne vous vois pas en train d'emprunter de l'argent, si vous étiez dans la dèche. Eh bien! moi aussi, j'ai ma petite fierté.

Il l'examina attentivement.

— Mais si un type me doit quelque chose, je demande mon dû, dit-il. Et je vous dois gros.

— N'y pensez plus! Vous avez eu de la chance de tomber ici. J'en aurais fait autant pour un autre. Je me mets toujours du côté de celui qui est seul contre tous. C'est dans ma nature.

Il n'aimait pas ça. Il espérait qu'elle lui était venue en aide pour lui-même et non en vertu d'une toquade idiote qui la poussait à soutenir un individu contre tous. Il changea d'expression et son regard se fit hostile.

— Je ne vais pas vous supplier à genoux de prendre ce fric, dit-il durement. Si vous voyez les choses de cette façon...

— Je suis navrée, dit-elle très vite. Je ne voulais pas vous vexer. Je suis très sensible à...

— Assez! dit-il avec dégoût et il se leva.

Cette soirée, qui promettait d'être plaisante et inaccoutumée, se mettait à tourner à l'aigre. Il la considéra un instant, puis laissa échapper :

— Je ne suis rien pour vous, n'est-ce pas?

Il put lire la réponse à sa question dans l'expression de surprise qui se peignit sur le visage de la jeune femme.

L'idée qu'il pouvait être quelque chose pour elle ne lui avait jamais effleuré l'esprit.

— Mais... commença-t-elle, sans poursuivre.

— Laissez tomber! fit-il. Je ramollis. L'ennui, c'est que d'habitude je n'ai pas affaire à des filles comme vous. Les femmes que je fréquente m'arracheraient l'or de mes dents, si je les laissais faire. Vous n'êtes pas comme ça. Je commençais à en pincer pour vous. C'est la première fois que je rencontre une femme à qui je ne fais pas peur. Même ma vieille avait peur de moi quand j'étais gosse.

— Ce n'était pas pour elle qu'elle avait peur, dit Anita en le regardant droit dans les yeux, c'était pour vous.

Baird fronça les sourcils. Il n'avait jamais vu les choses sous cet angle-là.

— Vous avez peut-être raison, dit-il avec gêne. Elle se faisait de la bile pour tout.

Elle resserra son manteau autour d'elle et mit ses pieds nus sur la natte usée.

Baird, qui l'observait, sentit une bouffée de désir monter en lui. Il aurait beaucoup donné pour qu'elle lui fit un signe d'encouragement, mais non. Elle ne semblait pas se rendre compte qu'il pouvait se jeter sur elle, la prendre dans ses bras et qu'elle n'aurait pas la force de se défendre contre lui. Il éprouva un profond dégoût de lui-même d'avoir osé y penser.

— Je vais m'en aller, dit-il d'une voix étouffée. Vous ne voulez pas changer d'avis pour le fric?

Elle leva les yeux et vit aussitôt ce qui se passait en lui. Elle ne manifesta aucune crainte. Elle se leva et posa la main sur son bras.

— Je ne peux pas le prendre. Merci de me l'avoir offert. Je suis désolée de n'être pas comme vos autres amies, si c'est ce que vous auriez voulu.

Il eut un sourire ambigu et l'attira à lui :

— Vous êtes très bien comme ça.

Elle mit les mains sur sa poitrine et ce geste le retint de l'embrasser. Elle ne le repoussa pas, mais la pression des mains était ferme et semblait lui demander de ne pas le faire.

Il la lâcha et s'écarta.

— Je crois que je deviens gâteaux, dit-il. Bon, adieu. Je ne crois pas que nous nous reverrons, mais si jamais vous étiez en difficulté, vous me trouveriez au 223 de la Cent-vingt-cinquième Rue. A cinq minutes à pied d'ici. Au dernier étage. Si vous avez des ennuis et besoin d'aide, venez me voir. (Il ouvrit la porte et se retourna avec un regard dur.) Je vous dois beaucoup. N'oubliez pas l'adresse. On ne sait jamais. Vous pourriez avoir besoin de moi un de ces jours.

Il descendit rapidement l'escalier, sans lui laisser le temps de répondre; Toni et son compagnon étaient toujours assis sur les marches. Ils s'empressèrent de se pousser sitôt que Baird parut dans le couloir. Il dégringola le perron en courant et suivit rapidement le trottoir jusqu'à sa voiture.

Jack Burns, qui lisait un journal, paresseusement adossé à un lampadaire, regarda la voiture s'éloigner. Puis il se dirigea vers le drugstore le plus proche. Il eut Harmon Purvis au téléphone après une minute d'attente.

— Ici Burns, dit-il brièvement, en repoussant son chapeau en arrière. Baird est sorti de Roxburgh House à onze heures cinq, sans Rico. Baird est venu voir une femme qui occupe une chambre au dernier étage d'une maison meublée de la Vingt-cinquième Rue. Il est resté là un quart d'heure. J'ai l'impression qu'il s'était planqué chez elle, quand les flics le pourchassaient.

— Qui est cette fille? demanda Purvis.

— Elle s'appelle Anita Jackson. J'ai essayé de faire jaser un des locataires de la maison. Il a dit que sa moralité ne valait pas plus que ce qu'il fallait... maintenant, allez savoir ce qu'il a voulu dire... Elle travaille dans un restaurant de Western Street. Faut-il que je m'en occupe?

— Pas encore, répondit Purvis. Ne lâchez pas Baird. S'il la revoit, on pourra toujours s'occuper d'elle. Ne perdez pas Baird de vue. J'ai idée que les choses vont démarrer dans un jour ou deux.

— Ouais, fit Burns en bâillant. Peut-être avant. Je vais surveiller sa porte. Dites à Ainsworth de ne pas trop se faire attendre. Je voudrais bien pouvoir dormir cette nuit.

— Vous aurez toute la journée de demain pour dormir, dit Purvis imperturbable. Il y a plus important à penser.

— Surtout que je ne vous tienne pas trop longtemps hors du lit, fit Burns, sarcastique.

Et il raccrocha.

CHAPITRE IV

Adams Gillis s'approcha de la fenêtre et regarda dans la rue. La fille qui était dans son lit commençait à l'ennuyer prodigieusement. Il n'aurait pas dû la ramener chez lui. Les apparences étaient trompeuses : ce n'était qu'une sale petite grue, à peine propre. Sa voix horrible lui portait sur les nerfs et son parfum était tout bonnement irrespirable.

Il suivit des yeux un taxi qui remontait la rue, tout en se demandant comment il allait pouvoir se débarrasser d'elle sans déclencher une scène. Elle n'avait qu'un mérite, celui de ne pas lui avoir demandé d'argent, mais il était clair, à la façon dont elle prenait ses aises, qu'elle avait l'intention de rester là toute la nuit.

Le taxi vint se ranger devant l'immeuble et une femme en sortit. Eve!

Gillis jura entre ses dents. Pourquoi venait-elle le relancer ici? Il se tourna vivement.

— Enfile tes frusques en vitesse et tire-toi, dit-il. Voilà ma garce de sœur qui radine. Allez, ouste! Tu m'entends, oui? Elle sera là dans une minute.

— Qu'est-ce que ça peut faire? répondit la fille d'un ton boudeur. Tu n'as qu'à ne pas ouvrir. Laisse-la sonner!

Gillis s'approcha, la saisit par le bras et la tira hors du lit.

— Lâche-moi, s'pèce de grande brute! fit-elle. Pour qui tu me prends?...

Il l'interrompit d'une méchante claque sur les fesses. Elle poussa un cri.

— Fais ce que je te dis, reprit-il, en lui donnant une poussée qui l'envoya trébucher à l'autre bout de la pièce. Habille-toi et fiche-moi le camp.

L'éclat venimeux de ses yeux fit peur à la fille qui ramassa rapidement sa robe et s'escrima à l'enfiler.

— Saligaud! gémit-elle. Où veux-tu que j'aile à une heure pareille?

— Je m'en balance. Ferme ta gueule ou je te dérouille! reprit Gillis. (Il ramassa ses bas, ses dessous, son chapeau et les lui lança.) Grouille-toi. Sors d'ici. Tu finiras de t'habiller dans un taxi. (Il ouvrit la porte.) Tiens, prends ça et barre-toi! (Il lui poussa dans la main un billet d'un dollar et l'expédia dans le couloir.) Allez! C'est pas le moment de traîner!

Comme elle se mettait à l'injurier, il lui donna une nouvelle claque qui l'envoya trébucher en haut de l'escalier. Elle dégringola les marches, comme un chat échaudé.

Gillis referma la porte à clef.

La chambre empestait le parfum bon marché. Il ouvrit une seconde fenêtre et se mit à brasser l'air avec un journal jusqu'à ce que le lit défait attirât son regard. Il jeta le journal et courut remonter les draps et retaper les oreillers.

Il vidait un cendrier plein de mégots tachés de rouge à lèvres lorsqu'on frappa à la porte.

Il se regarda rapidement dans la glace. Son pyjama était d'une propreté douteuse et la plupart des boutons de la veste manquaient. Il avait des marques de rouge à lèvres sur la poitrine et dans le cou. Il bondit dans la salle de bains, les essuya fébrilement et enfila une robe de chambre délavée, avant de revenir dans la pièce. On frappa de nouveau. Il tourna la clef et ouvrit.

— Eve! dit-il en la regardant. Qu'est-ce que tu viens faire ici?

— Il fallait que je te voie, répondit-elle. Je peux entrer?

— Maintenant que tu es là... dit-il sans enthousiasme. Ce n'est pas une heure pour venir chez les gens. Je dormais. (Il s'écarta pour la laisser passer.) Je m'excuse pour l'odeur. J'ai renversé une bouteille de parfum. Je l'avais achetée pour toi. Ça empeste...

Eve parcourut du regard la grande pièce sordide. Elle n'y était venue qu'une fois. Cette chambre la faisait grincer des dents. Aussi sale que poussiéreuse. Sur la cheminée, deux statuette de femmes nues encadraient une rangée de trophées

sportifs en argent terni. Au-dessus, un aviron était dangereusement suspendu à deux pitons et deux raquettes détendues couronnaient l'ensemble. De chaque côté de cet étalage pendaient des gants de boxe qui n'avaient pas été essayés depuis le jour où ils avaient été accrochés là.

Eve savait que son frère avait manifesté une aversion profonde pour tous les sports, pendant son très bref temps de collègue. Il avait été renvoyé au bout de six mois pour « conduite infâmante », sans qu'elle ait jamais pu savoir ce qui s'était passé. Elle n'arrivait pas à comprendre où il avait pu dénicher tout cet attirail sportif et elle n'avait pas envie de le lui demander.

— Eh bien! qu'est-ce qu'il y a? demanda-t-il avec humeur. Tu ne peux pas t'asseoir? Tu as besoin de fourrer ton nez partout?

Comme elle s'asseyait, elle aperçut quelque chose par terre, à moitié dissimulé sous le lit, et elle détourna les yeux avec une soudaine envie de vomir.

— Oh! je sais ce que tu penses, dit-il en s'asseyant sur le rebord de la fenêtre et en la regardant. Tu t'imagines qu'il y avait une femme ici. Eh bien! tu te trompes complètement. Je dormais comme une masse, quand tu as frappé.

— Tu peux recevoir qui tu veux: ça ne me regarde pas, dit-elle d'une voix calme. Mais tu n'as pas besoin de mentir. Elle a perdu un bas dans l'escalier. Tu ferais mieux de le lui rendre. Elle n'a pas l'air d'une fille qui peut se permettre ça.

Gillis pâlit et la stupéfaction se peignit sur ses traits.

— Je ne comprends rien à tes radotages. Je ne suis pas l'unique locataire de ce merdier. Pas plus tard qu'hier, j'ai trouvé une culotte de femme dans la cabine téléphonique.

Il eut un petit rire gêné et observa sa sœur avec inquiétude.

— Elle paraît très jeune, poursuivit Eve, comme s'il n'avait rien dit. C'est une gosse. Je t'en prie, Adam, prends garde à ce que tu fais!

— Oh! la ferme! dit-il furieux. J'en ai marre! Je te dis qu'il n'y avait personne ici. Alors boucle-la!

Il y eut un long silence. Eve demeura immobile, les mains

croisées sur ses genoux, les yeux fermés. Cette chambre sordide, la certitude que cette sale petite môme — elle n'avait certainement pas plus de seize ans, — sortait d'ici, la fausse atmosphère estudiantine de la chambre et le parfum bon marché l'éceuraient.

— Eh bien! reprit Adam impatienté. Je suppose que tu n'es pas venue pour admirer le décor. Qu'est-ce qui se passe?

Sans ouvrir les yeux, elle dit :

— Rico est venu voir Preston avec Baird, ce soir. Ils viennent de partir.

— Baird! (Adam abandonna la fenêtre et s'approcha d'elle.) Tu l'as vu?

Elle fit « oui » de la tête.

— Et il accepte de faire le boulot?

— Je crois que oui. Il veut d'abord jeter un coup d'œil sur les lieux.

— Comment ça s'est passé? Raconte-moi tout! Répète-moi exactement ce qui s'est dit.

Il s'assit sur le lit pour écouter le compte rendu détaillé de l'entrevue. Lorsqu'elle eut terminé, il alluma une cigarette et lui sourit, son beau visage maigre s'animant soudain.

— C'est formidable! Il marchera, ça ne fait pas un pli. Je connais mon homme. Il a du cœur au ventre. Eve, quelle a été ton impression?

Elle frissonna légèrement :

— Il m'a fait peur. Il est dangereux. Il a quelque chose d'une bête sauvage, d'un tigre.

— C'est un tueur, fit Gillis, d'un ton admiratif. L'un des rares tueurs authentiques qui subsistent encore. Il n'y en a jamais eu beaucoup : Dillinger, Nelson, les Barker — on peut les compter sur les doigts. Baird est le dernier de la série : c'est exactement l'homme qu'il nous faut.

— Adam, cette histoire me tracasse, dit-elle en se penchant en avant. C'est trop dangereux. Même si tu réussis à tirer Hater de prison, comment peux-tu imaginer qu'il te dira où il a caché les bijoux?

Les traits du jeune homme perdirent leur animation et son visage reprit son expression fuyante.

— Il nous le dira, fit-il sèchement. Il nous sera reconnaissant de l'avoir sorti de taule, pas vrai? Quand je lui aurai expliqué que le rajah veut traiter avec lui, il ne sera que trop content de nous faire connaître sa cachette. Sans nous, il ne peut rien faire.

— C'est faux! répliqua Eve. Tu me prends pour une idiote. Tu ne veux pas aider ce type à s'échapper, tu veux l'enlever. Tu me l'as dit toi-même. Tu as prévu qu'il résisterait. Bien sûr qu'il résistera. Dans deux ans, il sera libéré. S'il s'évade maintenant et qu'il soit repris, il finira ses jours au bagne. Il a déjà attendu quinze ans; deux ans de plus, qu'est-ce que c'est pour un type comme ça! Comment peux-tu faire une chose pareille, Adam? Pourquoi n'attends-tu pas qu'il soit libéré?

Gillis écrasa sa cigarette dans le cendrier qui se trouvait sur la table de nuit poussiéreuse. Son regard était dur.

— Tu ne crois tout de même pas que je vais attendre deux ans, dit-il avec une douceur hypocrite. J'ai appris par hasard que le rajah roulerait les compagnies d'assurances, s'il en avait la possibilité, parce qu'un petit aide de camp s'est saoulé et a ouvert sa gueule quand nous nous trouvions tous les deux au bazar. Si je dois attendre que Hater soit libéré, un autre peut avoir la même idée que moi et me souffler l'affaire. Pour ramasser ce fric-là, il faut faire vite. Un demi-million de dollars. Qu'est-ce qu'on ne va pas pouvoir se payer!

— Comme tu y vas! dit-elle en le regardant. Il faudra bien que tu donnes quelque chose à Hater; la moitié, peut-être.

Gillis se mit à rire. Il vit le piège et l'évita avec son habileté coutumière.

— D'accord, dit-il en souriant, un quart. Nous ne ferons pas la petite bouche devant deux cent cinquante mille dollars.

Mais Eve ne se laissa pas démonter :

— Tu n'as pas l'intention de lui donner quoi que ce soit. Et Kile, qu'est-ce qu'il aura?

— Il faudra probablement lui refiler un peu de fric, pour le faire tenir tranquille, répondit Gillis. C'est fou ce que tu peux être curieuse! En tout cas, tâche de découvrir

quelque chose qui nous permettrait d'avoir barre sur lui, au cas où il deviendrait gênant.

— Nous courons à la catastrophe, reprit Eve, en se tordant les mains d'anxiété. J'ai peur. Kile croit ramasser tout le paquet. Et maintenant, il faut compter avec Baird. Et si cet homme découvre pourquoi on lui a fait enlever Hater? Croistu qu'un homme comme Baird te laissera filer avec l'argent, alors qu'il se charge du travail dangereux?

Gillis alluma une cigarette et d'une chiquenaude envoya l'allumette par la fenêtre.

— Je verrai ça, le moment venu. Mais ça ne serait pas plus mal que tu te serves un peu de tes yeux et de tes oreilles. Kile doit avoir quelques petits secrets qu'il ne tient pas à voir divulguer. Concentre-toi donc là-dessus, ma cocotte. Si nous découvrons quelque chose à son sujet, nous en ferions ce que nous voudrions, le jour où il s'aviserait de faire le méchant.

— Ne compte pas sur moi, dit Eve sans élever la voix. C'est du chantage.

— Quel besoin as-tu de coller des étiquettes sur tout? C'est du chantage; et après?

Elle se leva et lui prit le bras :

— Je t'en supplie, mon chéri, ne va pas plus loin dans cette affaire. Elle ne réussira pas. Bien sûr, Baird tirera Hater de prison. Il réussirait n'importe quoi. Mais quand Hater sera en liberté, c'est alors que tes ennuis commenceront.

Il lui tapota la main.

— Allons, je vais aller me coucher, maintenant, dit-il en bâillant avec affectation. Je suis mort de fatigue. Va dormir aussi, Eve, et si tu veux mon avis : occupe-toi de tes affaires et laisse-moi les miennes.

Elle le regarda, désespérée.

— Bien, mon chéri, dit-elle tristement. Je vais me coucher.

— Tu n'aurais pas dix dollars sur toi, par hasard? dit-il en la poussant vers la porte. J'ai une dette à régler.

Elle ouvrit son sac, en sortit deux billets de dix dollars.

— Voilà, dit-elle, sans le regarder.

— Dix me suffisent, fit-il en prenant l'un des billets. Qu'on n'aille pas dire que je vis à tes crochets.

Comme il ouvrait la porte, elle se tourna vers lui :

— Je t'en supplie, Adam, pense à ce que je t'ai dit. Tu ne vois donc pas à quel point c'est dangereux?

— On ne va pas remettre ça, dit-il d'une voix âpre. Tu finirais par me fatiguer.

— Je suis désolée, mon chéri, mais pense-y avant qu'il soit trop tard. Tu ne pourras rien me reprocher s'il arrive quelque chose d'horrible. Je ne peux pas te mettre en garde indéfiniment.

— Ecoute, mignonne, fais-moi graver ça sur une plaque et je l'accrocherai au-dessus de mon lit. Dors bien et fais de beaux rêves.

Il la poussa délicatement dans le couloir et referma la porte.

CHAPITRE V

Jack Burns attendait dans sa voiture, une cigarette aux lèvres. Son visage gras exprimait le mécontentement le plus total. De temps à autre, il retroussait sa manche et passait son bras par la portière, pour voir l'heure à la lumière du réverbère. Il allait être une heure et quart et toujours pas trace d'Ainsworth.

Il bâilla et maudit Ainsworth; tout son répertoire d'injures y passa. Quand il fut à court de vocabulaire, il se sentit un peu soulagé.

Si seulement ce fumier de Baird pouvait se coucher, il risquerait le coup de rentrer chez lui, mais tant qu'il verrait de la lumière à la fenêtre, il savait bien qu'il ne pouvait pas se permettre de débrayer. Il alluma une autre cigarette et poussa un grognement.

Quelle vie de chien, pensa-t-il, pour un type qui aime dormir. Ce vieux bouc de Purvis entendait le revoir sur la brèche le lendemain matin à onze heures. A ce compte-là, il n'aurait que huit heures de sommeil et il lui en fallait dix pour se sentir dans son assiette.

De temps à autre, il voyait l'ombre de Baird se découper

sur le store. Sûrement, il devait fricoter quelque chose, pour aller et venir de cette façon-là. Ce n'est pas ainsi que se comporte un homme qui se prépare à se coucher.

Burns se pencha une fois de plus par la portière pour regarder l'heure : une heure vingt-cinq ! Il bâilla de nouveau à se décrocher la mâchoire.

Un policeman déambulait le long du trottoir d'en face en s'envoyant de petits coups de bâton sur la jambe. Il regarda Burns, assis à son volant, s'arrêta, puis traversa la chaussée et vint se planter à côté de la voiture.

— Vous attendez quelqu'un ? fit-il en examinant Burns d'un air soupçonneux.

— J'attends la fin du monde, répondit Burns, pince sans rire. Tu n'es pas au courant ? Toi, moi et tous les pouilleux, nous disparaissions dans une demi-heure. La preuve ? C'est mon marc de café qui me l'a appris et il ne se trompe jamais.

Le policier posa le pied sur le marchepied. La situation promettait.

— Tu es saoul ? demanda-t-il avec espoir.

— Ecoute, répondit Burns, j'ai à faire. Va courir après les cambrioleurs, fais n'importe quoi, mais ne viens pas me casser les pieds.

L'agent inclina la tête sur le côté, en louchant sur Burns.

— Tu veux te faire embarquer ? Il y a une semaine que je n'ai arrêté personne : il serait temps que je m'y remette. Qu'est-ce que tu dirais de venir faire un tour au commissariat ?

— On jouera un autre soir aux gendarmes et aux voleurs. Aujourd'hui, j'ai du boulot. Sois chic, barre-toi ! Si tu as bouffé du lion tu peux toujours embarquer une putain.

— Tu feras l'affaire, dit le policeman, devenant soudain agressif. Le sergent ne peut pas blairer les rigolos. Tu vas faire connaissance avec la cellule 6 : elle est humide et pleine de cafards. Allez, roule, viens faire un tour.

Avec un air de profonde lassitude, Burns tira de sa poche une carte qu'il poussa sous le nez de l'agent.

— Jette un coup d'œil là-dessus, si tu sais lire, prétentieux. Mon patron et le lieutenant Olin sont comme ça. (Et il leva deux doigts boudinés étroitement serrés l'un contre

l'autre.) Mêle-toi de mes affaires, et tu perdras ton insigne en moins de deux.

Le flic lut la carte et cracha dans le ruisseau.

— Un privé, dit-il amèrement. J'aurais dû m'en douter. C'est bon. Laisse tomber. Ce salaud de Purvis n'arrête pas d'empoisonner les malheureux travailleurs que nous sommes.

— Vous n'êtes pas les seuls, soupira Burns. Ma dernière nuit de sommeil remonte à la semaine dernière et encore c'était accidentel.

— Je n'arrive pas à comprendre que des fumiers comme vous, qui passent leur temps à regarder par les trous de serrure, puissent encore dormir, dit vertueusement l'agent. Si je faisais votre boulot, ma conscience m'empêcherait de fermer l'œil.

Burns remarqua que la lumière venait de s'éteindre dans la chambre de Baird.

— Ferme ton clapet, dit-il poliment. Le pigeon que je surveille va se pagnoter.

Le policeman leva les yeux vers la fenêtre éteinte :

— C'est ce type-là, Baird, qui t'intéresse?

— Qu'est-ce que tu sais sur lui?

— J'ai des ordres. T'occupe pas de ce que je sais.

— Sans blague? murmura Burns. Ce salaud part en villégiature.

— Il a tout l'air d'avoir la courante, dit l'agent.

Baird avait une valise à la main. Il jeta un rapide coup d'œil sur le flic et la voiture arrêtée, puis s'éloigna rapidement vers le bas de la rue.

Burns s'extirpa de la voiture.

— Ecoute, mon vieux, c'est important. Un de mes copains va s'amener d'une minute à l'autre pour me relayer. Veux-tu lui dire que Baird a mis les bouts avec une valise et que je lui ai emboîté le pas.

— Je n'y vois pas d'inconvénient, dit l'agent. A condition que tu me dédommages de mon temps.

— Et on dit que la police n'est pas corrompue dans ce patelin-ci, fit Burns amèrement. (Il sortit un billet de cinq dollars.) Ne bouge pas d'ici jusqu'à ce qu'il arrive. Tu ne

peux pas le louter. Il marche comme un canard et porte une cravate peinte.

— Je lui ferai la commission, dit l'agent en empochant le billet. Enchanté d'avoir fait ta connaissance.

Burns répondit par un grognement et partit à la poursuite de la silhouette qui disparaissait rapidement au loin. Il eut du mal à se rapprocher de Baird. Celui-ci avançait à grandes enjambées et Burns dut une ou deux fois courir pour ne pas le perdre.

L'oreille attentive de Baird perçut les pas de Burns derrière lui, mais il ne se retourna pas. Il poursuivit sa route, sans avoir encore la certitude d'être filé. « Serait-ce la police? » se demanda-t-il. Il tourna dans une rue transversale, en jurant tout bas. Il avait calculé son temps : le train partait à deux heures, il lui fallait arriver jusqu'à la gare et prendre son billet. Mais il devait s'assurer de n'être suivi par personne.

Il profita d'une zone obscure pour jeter un coup d'œil derrière lui. Un gros bonhomme court sur pattes avançait rapidement à sa suite, en prenant soin de rester dans l'ombre. Il n'avait pas l'allure d'un bourre et Baird en fut intrigué.

Il continua d'avancer jusqu'à une petite ruelle qui coupait en direction de la gare. Il lui restait dix minutes avant le départ du train. Une fois engagé dans l'obscurité du passage, il s'arrêta, posa sa valise et attendit.

Mais Burns avait trop d'expérience pour se laisser prendre à pareil piège. N'entendant plus le pas de Baird, il se dit que l'autre l'avait repéré et l'attendait dans la ruelle. Il continua donc tranquillement son chemin dans la rue, traversant l'entrée du passage sans s'y engager afin que Baird le voie, avançant ainsi jusqu'à ce que le bruit de ses pas se fût perdu au loin. Puis il revint sur la pointe des pieds à l'entrée du passage et s'immobilisa à l'angle, sans se montrer, l'oreille tendue.

Bien qu'il se fût déplacé sans bruit, Baird l'avait entendu. Baird pensa que ce gros porc ne s'aventurerait pas dans la ruelle avant d'être sûr qu'il n'y était plus.

Le temps passait. Baird ne pouvait plus se permettre

d'attendre, il ne fallait pas non plus qu'un type qui s'intéressait à lui sût qu'il allait prendre un train.

Plongeant la main dans son manteau, il sortit son Colt. Sans bruit il revint sur ses pas dans la ruelle, longeant le mur comme un fantôme.

Burns, l'oreille tendue, avait la certitude que Baird était encore dans le passage. Il décida de ne pas se montrer et d'attendre le départ de l'autre. Il n'entendit pas Baird se glisser le long du mur et ne comprit le danger que lorsqu'une main, sortant de l'ombre du passage, l'agrippa par son pardessus.

Il poussa un hurlement en se sentant tiré en avant et lança ses poings au hasard. Alors, quelque chose de dur et de lourd s'abattit sur son crâne, sa vision du monde sombra dans les ténèbres.

Baird le tira dans la ruelle, le retourna sur le dos, fouilla ses poches. Il y trouva une carte qu'il examina à la lueur d'une allumette.

Agence détective internationale! Un privé le suivait! Il envoya un violent coup de pied à Burns et se redressa, le regard dur, les dents serrées.

Il n'avait pas le temps de se demander ce que cela signifiait. S'il ne se dépêchait pas, il manquerait son train. Il abandonna le corps de Burns dans la ruelle et courut vers la gare.

Harmon Purvis fut tiré d'un profond sommeil par une insistante sonnerie de téléphone. En décrochant, il jeta un coup d'œil à son réveil qui marquait trois heures et quart.

— Qui est là? demanda-t-il.

— Purvis, aboya la voix de Dallas. Baird nous a faussé compagnie. Burns est à l'hôpital avec une fracture du crâne. J'ai pensé que vous seriez content de ces bonnes nouvelles.

— Savez-vous ce qui s'est passé? demanda Purvis en se laissant retomber sur l'oreiller, les yeux au plafond, les sourcils froncés.

— La même Gillis est venue voir son frère. Elle est repartie vers onze heures et demie du soir. Je suis resté à surveiller

la fenêtre de Gillis, jusqu'à ce qu'il éteigne pour se coucher. Il était plus de deux heures quand je suis parti. Je suis tombé sur Ainsworth qui allait relayer Burns et je l'ai accompagné. Nous avons trouvé la bagnole de Burns près de chez Baird. Mais pas de Burns. Un flic nous a dit que Baird était sorti de chez lui avec une valise, cinq minutes avant que nous n'arrivions, et que Burns était à ses trousseaux. Nous avons suivi la direction qu'ils avaient prise : Baird devait apparemment aller à la gare. Nous avons trouvé Burns dans un passage, saignant comme un porc, le haut du crâne défoncé. Et pas trace de Baird.

Purvis fit claquer plusieurs fois sa langue.

— Burns est très amoché?

— Oui, mais le toubib dit qu'il s'en sortira.

— Vous êtes allés à la gare?

— C'est Ainsworth qui y est allé, pendant que je conduisais Burns à l'hôpital. Le type du guichet a dit à Ainsworth que Baird avait pris un billet direct pour Shreveport.

Purvis sursauta et s'assit dans son lit.

— Shreveport! Vous êtes sûr?

— Oui. Qu'est-ce que ça a d'extraordinaire?

— Sautez dans un taxi et rappliquez avec Ainsworth en vitesse, brailla Purvis. C'est important.

— Quoi? Il est plus de trois heures et je n'ai pas encore fermé l'œil...

— Vous ne pensez qu'à ça, vous autres, gronda Purvis. Ce n'est pas pour dormir que je vous paie. La prison de Bellmore est à vingt-quatre kilomètres de Shreveport et c'est là que Paul Hater purge sa peine. Ça ne vous dit rien?

Dallas émit un petit sifflement.

— J'arrive, dit-il.

Et il raccrocha brutalement.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Baird poussa la porte de derrière du Club Frou-Frou, jeta un coup d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer que personne ne le voyait et s'enfonça dans la pénombre du couloir. Il se dirigea silencieusement vers le bureau de Rico. Au moment d'atteindre la porte, il crut voir bouger quelque chose devant lui et leva vivement les yeux.

Zoé Norton se rejeta brusquement à l'intérieur de sa loge, mais pas assez vite pour échapper au regard de Baird. Pendant quelques secondes, il fixa pensivement la porte restée entrebâillée, puis s'avança doucement dans le couloir et poussa le battant du pied.

Zoé, assise à sa table de maquillage, se fardait. Elle avait l'air un peu troublé et sursauta en apercevant Baird.

— Qu'est-ce que vous voulez? demanda-t-elle sèchement, en pivotant sur son tabouret. Depuis quand est-ce qu'on entre ici sans frapper?

Baird s'appuya au chambranle, sans la quitter des yeux.

— Salut, poulette, dit-il. Je t'ai vue me guigner. Je peux faire quelque chose pour toi?

Elle se sentit défaillir, sous son regard.

— Je... je ne sais pas de quoi vous parlez, dit-elle d'un ton de défi. Comme si je m'intéressais à vous! Faites-moi le plaisir de décamper! Y a déjà pas beaucoup d'air dans cette piaule, je ne vois pas pourquoi il faudrait que je le partage avec vous.

Il l'étudiait attentivement; son regard alla au téléphone posé sur la table de maquillage et revint sur elle.

— Prends garde où tu mets les pieds, poulette, dit-il d'une voix égale. Je ne te le redirai pas deux fois.

Le regard dur et menaçant qui accompagnait cet avertissement lui coupa bras et jambes. Enfin, Baird sortit en refermant la porte derrière lui. Pensif, il suivit le couloir jusqu'au bureau de Rico et entra.

Rico, assis à son bureau, leva les yeux.

— Entre et ferme la porte à clef, dit-il en repoussant son fauteuil. J'ai des nouvelles pour toi.

Baird donna un tour de clef à la serrure et vint s'asseoir près du bureau.

— Ne gueule pas comme un âne, dit-il doucement. Il y a peut-être quelqu'un qui nous épie.

Rico parut surpris.

— Comment? Qui veux-tu qui nous épie?

— Laisse tomber, fit Baird impatienté. Ne crie pas, c'est tout. Quoi de neuf?

Intrigué, Rico haussa les épaules.

— Tu n'as rien à craindre ici, dit-il. Personne n'écoute aux portes.

— Quoi de neuf? répéta Baird.

— J'ai vu Kile. Je lui ai dit que tu avais examiné le terrain et que tu pensais réussir. On peut y aller. Il nous donne carte blanche. J'ai cinq mille dollars à partager entre nous deux. Pas mal, hein?

Baird alluma une cigarette et regarda droit devant lui.

— Qu'est-ce qui te fait croire qu'il y a quelque chose pour toi? demanda-t-il d'un ton détaché. Qui fait le boulot... toi, ou moi?

— Nous deux, répondit Rico avec un sourire conciliant. Enfin, si tu le prends comme ça, il y aura deux mille pour moi et trois pour toi.

— On t'a dit qui est le type? demanda Baird.

— Evidemment. J'ai tous les renseignements.

Et Rico ouvrit un des tiroirs de son bureau pour y prendre une grande enveloppe.

— Tu ne gardes pas ça sous clef? demanda vivement Baird.

Rico ouvrit de grands yeux.

— C'est bien là. Personne ne vient dans mon bureau quand je n'y suis pas. Quelle mouche te pique?

— Oh! rien, dit Baird en faisant tomber d'une légère secousse sa cendre de cigarette à terre. Alors, qui est-ce?

— Paul Hater. Voilà sa photo.

Rico jeta une photo anthropométrique sur le bureau.

— Il ne doit pas être difficile à repérer.

Baird se pencha avec curiosité sur la photo. Rico avait raison. Hater serait facile à identifier. Petit et mince, avec des sourcils épais et une calvitie presque totale accentuant l'arrondi de son front. Il avait les yeux noirs et creux, et la joue droite fendue par une cicatrice livide. Il rappela à Baird l'aumônier fanatique qu'il avait rencontré à la prison de son frère, l'unique fois qu'il était allé le voir.

— Il a l'air un peu braque, le copain, dit Baird en rendant la photo à Rico. On n'aura pas de mal à le reconnaître. Quand y va-t-on?

— Quand on voudra, dit Rico avec empressement. Le plus tôt sera le mieux.

Baird acquiesça.

— Et l'argent?

Rico tapota l'enveloppe :

— Il vient tout droit d'une mine d'or.

— Qu'est-ce que t'en sais?

Rico se mit à rire.

— Qu'est-ce qui te prend? Kile est une huile. Il est pourri de fric.

— Comment sais-tu qu'il est pourri de fric?

— Comment je le sais? (Rico ouvrit de grands yeux.) Où veux-tu en venir?

— Alors, tu te figures que c'est Kile qui organise l'affaire?

— Bien sûr que c'est lui.

— Si tu en es tellement sûr, dit Baird, dis-moi d'où tu tiens tes renseignements.

Rico perdit de son assurance.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda-t-il, penché en avant pour mieux regarder Baird. Tu as découvert quelque chose?

— J'ai découvert un tas de choses, répondit Baird. Il m'a suffi de voir Kile pour comprendre que c'était un toquard. J'ai mis un peu le nez dans ses affaires et ça ne sent pas bon! Il doit de l'argent de tous les côtés. Il n'a pas payé sa grande baraque du Roosevelt Boulevard, il s'en faut d'un cheveu qu'il fasse la culbute : dans six mois, y a plus personne.

Rico se raidit :

— Tu en es sûr?

Baird eut un mouvement d'impatience.

— Si tu ne t'en étais pas laissé foutre plein la vue, tu aurais pu te rancarder aussi bien que moi.

La sueur perla aux tempes de Rico. Il dit en tapotant l'enveloppe :

— Il y a tout de même là cinq mille dollars : il ne doit pas être fauché à ce point.

— Je te dis que ce n'est pas lui, le grand manitou.

Rico réfléchit un instant, puis haussant les épaules :

— Qu'est-ce que ça peut foutre, du moment qu'on a le fric?

— J'aime savoir à qui j'ai affaire. Tu ne t'es pas demandé pourquoi Kile voulait tirer Hater de prison?

— J'ai demandé à Kile. Il n'a pas voulu me le dire. Mais y a pas à se casser, dit-il en écartant les mains. Le boulot nous est payé et l'argent est bon à prendre.

— T'es encore plus con que t'en as l'air, fit Baird. Tu ne sais donc pas qui c'est, Hater?

Rico se tortilla sur son siège :

— Je ne vois pas ce qui te turlupine. Si mes souvenirs sont bons, Hater était un spécialiste de la bijouterie, il y a vingt ans. Il avait réussi un gros coup et un fourgue l'a fait coffrer.

— Un coup de quatre millions de dollars. Il a planqué les fondants, il y a quinze ans de ça, et on ne les a pas encore retrouvés.

— Quatre millions, dit Rico suffoqué. Et on n'a pas remis la main dessus?

— Alos, tu piges?

— Kile voudrait retrouver la camelote?

— Kile et quelqu'un d'autre. Pourquoi enlèveraient-ils Hater, autrement? Il n'a plus que deux ans à tirer. S'il s'évade, il passera son temps à se planquer jusqu'à ce qu'on le reprenne.

— Quatre millions de dollars, fit Rico en se levant pour arpenter la pièce. Nom de Dieu! C'est du pognon!

— Voilà la première chose sensée que je t'entends dire ce soir, fit aigrement Baird. Et ils me donnent dix sacs. De quoi se marrer, non?

Rico s'épongea le front, alla au bar miniature confectionner deux whiskies :

— J'en parlerai à Kile. Faudra bien qu'il abatte ses cartes.

— Commence par la fermer, dit Baird. C'est moi qui m'en occupe. Si nous jouons correctement, on peut ramasser tout le paquet.

Rico blêmit et s'agrippa au bord de son bureau :

— T'es cinglé! Qu'est-ce qu'on ferait de la camelote? Quatre millions de dollars? Y a pas un recéleur qui nous la prendrait.

Baird ôta son chapeau et passa ses doigts dans son épaisse tignasse blonde.

— Je me demande pourquoi je m'embarrasse d'un outil comme toi, fit-il excédé. Tu n'as rien dans le crâne. Tu me crois assez couillon pour m'imaginer que tu pourrais écouler la camelote? Non, il faut attendre que Kile s'en débarrasse. S'il ne savait pas à qui la refiler, il ne nous paierait pas pour enlever Hater. Nous, on s'amène au moment où il ramasse le fric et on le lui soulève. S'il s'est débrouillé convenablement, il doit récolter au moins un demi-million, et peut-être plus; c'est mieux que mes malheureux dix sacs. Tu vois maintenant ce qui me turlupine?

Rico passa sa langue sur ses lèvres sèches.

— Ça a l'air de coller, dit-il prudemment, mais comment saurons-nous le moment où il se fera payer?

— C'est à toi de le découvrir. Il faudra le surveiller jour et nuit après qu'on lui aura livré. En plus de ça, il nous faudra trouver qui c'est qui est le gros bonnet, là-dedans. Et puis il y a ce détective qui me suivait : il faut qu'on sache qui l'emploie et à quoi.

Rico sursauta :

— Un détective? Tu ne m'en as jamais parlé.

— Te frappe pas comme ça, dit Baird en lui lançant un coup d'œil moqueur. Le soir de mon départ pour la Rivière Rouge, j'ai repéré un gros type qui me filait, je l'ai surpris à l'improviste et je lui ai ramolli le crâne. C'était un employé de l'Agence détective internationale. Quelqu'un qui ne craint pas de foutre son fric en l'air me fait surveiller. Ça n'a peut-être rien à voir avec le kidnapping de Hater, et pourtant j'ai idée que si. Il faut savoir pourquoi on me file, et illico.

Rico but à longues gorgées. Il avait les nerfs à fleur de peau.

— C'est peut-être Kile, dit-il ingénument.

— J'en sais rien, mais je trouverai. Y a combien de temps que la rouquine travaille chez toi?

— Zoé? (La surprise se peignit sur les traits de Rico.) Qu'est-ce qu'elle vient faire là-dedans?

— Je voudrais bien le savoir. Chaque fois que je rapplique ici, elle est là à me surveiller. C'est peut-être une moucharde.

— Zoé, une moucharde? Tu me fais rigoler! dit Rico. Il y a trois ou quatre ans que je la connais. Elle est venue travailler au club dès l'ouverture. Avant ça, elle faisait du music-hall et c'était une copine. Elle est très bien. Elle s'intéresse peut-être à toi, elle a un faible pour les costauds: elle me l'a dit.

Baird montra du pouce la photo restée sur le bureau.

— Colle ça dans ton coffre et ferme-le à clef. J'ai idée qu'elle est mêlée à cette affaire. Ce sera facile à prouver: voilà comment tu vas procéder...

Quand Baird eut refermé la porte, Zoé poussa un soupir de soulagement. Elle resta assise une bonne minute à se regarder dans la glace. Elle constata qu'elle avait pâli sous son rouge et se força à rire.

— Ce type-là t'a flanqué une frousse du diable, dit-elle en s'adressant à son image dans le miroir. Fffff... Et il y a

de quoi! Ma petite Zoé, sois plus prudente à l'avenir. Suis mon conseil, appelle Ed. Il saura ce qu'il faut faire.

Elle gagna la porte et l'entrouvrit pour jeter un coup d'œil dans le couloir désert. Ayant la certitude que personne ne l'épiait, elle la referma et appela Dallas au téléphone. Pas de réponse. Elle raccrocha, se sentant un peu perdue, et s'assit pour réfléchir. Dix heures venaient de sonner. Ed allait sans doute s'amener. Il passait au club presque tous les soirs. Peut-être même était-il déjà en route?

Elle se remit à son maquillage et, tout en se peignant les lèvres avec un pinceau fin, elle se demanda ce que pouvait bien faire Baird dans le bureau de Rico. Elle avait promis à Ed de surveiller les allées et venues de Baird et de Rico et ne voulait pas le laisser tomber. Elle était un peu amoureuse de lui et de plus il la payait bien.

Elle retourna à la porte et l'ouvrit. Elle n'avait pas le cran de s'engager dans le couloir pour aller écouter à la porte de Rico. Baird l'avait terrorisée.

Laissant la porte entrouverte, elle revint à sa table terminer son maquillage. Elle ôta son peignoir et enfila sa robe du soir verte. Dans vingt minutes, elle irait dans la salle du restaurant. Elle était de service, cette nuit-là, jusqu'à trois heures du matin.

Entendant s'ouvrir une porte à l'autre bout du couloir, elle se dressa aussitôt et courut écouter.

Elle entendit Baird dire :

— Qu'est-ce que ça peut foutre? On en a pour une heure tout au plus. Tu n'es pas rivé à cette taule, non?

Rico grommela :

— Je ne devrais pas sortir, mais tant pis. Il n'y aura peut-être pas de pet pendant mon absence.

— Laisse tomber! Tu as bien enfermé l'enveloppe que Kile t'a donnée? demanda Baird.

— Elle est dans mon tiroir. Ça ne risque rien. Personne ne vient dans mon bureau quand je n'y suis pas. Ne traînons pas, viens! dit Rico d'un ton impatienté, en suivant le couloir, en direction de la porte du fond.

Elle risqua prudemment un œil et eut juste le temps de voir Rico disparaître dans la ruelle.

Elle demeura perplexe. Quelque chose de Kile. Justement ce dont Ed avait besoin.

Elle courut au téléphone, refit le numéro de Dallas et n'obtint encore une fois pas de réponse.

Où pouvait-il bien se trouver? se demanda-t-elle fiévreusement. Ils avaient dit qu'ils reviendraient dans une heure. Si Ed devait jeter un coup d'œil sur cette enveloppe, il fallait qu'elle passe à l'action, de sa propre initiative.

Elle revint sur le seuil de sa loge et regarda la porte du bureau de Rico. Elle lui parut horriblement loin. Allait-elle risquer le coup et s'emparer de l'enveloppe? Si elle y allait tout de suite, elle avait moins de chances de se faire pincer.

Elle s'avança dans le couloir, le cœur battant à tout rompre et les genoux tremblants. Arrivée devant la porte du bureau, elle s'arrêta pour ramasser tout son courage. Elle frappa doucement, tourna la poignée, poussa la porte. La pièce était plongée dans les ténèbres.

— Y a quelqu'un? demanda-t-elle d'une voix chevrotante.

Le silence la rassura. Elle se glissa dans la pièce obscure, referma la porte et chercha à tâtons l'interrupteur.

L'électricité s'alluma au-dessus du bureau de Rico. Elle s'approcha rapidement, ouvrit le tiroir du haut. La première chose qu'elle vit fut une grande enveloppe avec le nom de Rico griffonné dessus.

Comme elle tendait le bras pour s'en emparer, une ombre d'homme s'allongea en travers du bureau.

Le choc la paralysa une seconde, puis elle pivota sur elle-même.

Baird était planté derrière elle. A la porte, Rico, livide, la regardait, horrifié.

— Alors, poulette, fit Baird doucement. On espionne encore?

Le cri qu'elle allait pousser fut interrompu par le poing de Baird venu s'écraser sur l'angle de sa mâchoire. Elle se sentit sombrer dans un oubli noir et étouffant.

CHAPITRE II

Adam Gillis attendait sous l'enseigne lumineuse du cinéma Elite et guettait avec impatience les autos qui passaient. A quinze mètres de là, assis au volant de sa voiture garée dans l'ombre, Dallas l'observait.

De temps en temps, Gillis jetait un coup d'œil sur sa montre et Dallas comprit qu'il attendait quelqu'un. Il ne fut donc pas surpris de voir un petit coupé se détacher du flot de la circulation pour venir se ranger le long du trottoir à côté de Gillis.

Gillis ouvrit la portière et monta dans la voiture.

— Ce n'est pas trop tôt, fit-il avec humeur. Tu ne peux donc jamais être à l'heure? On dirait vraiment que tu crois que je n'ai rien d'autre à faire que de t'attendre au coin des rues!

Eve démarra et reprit sa place dans la file qui s'écoulait lentement.

— Je suis désolée, mon chéri, mais il vient seulement de partir. D'ailleurs, je ne suis en retard que de cinq minutes.

Dallas mit son moteur en marche et s'engagea sur la chaussée derrière eux. Il avait aperçu Eve au volant et se demanda où ils pouvaient bien aller.

— Rico est venu? demanda Gillis en allumant une cigarette.

— Oui. Baird est rentré hier soir. Il dit que ce sera difficile, mais pas impossible. D'après Rico, Baird tenterait le coup cette semaine.

— Rico a-t-il expliqué comment Baird allait s'y prendre?

— Preston ne veut pas le savoir. Il a remis à Rico les cinq mille dollars et la photo. Il est entendu que le reste de l'argent leur sera versé au rendez-vous de chasse, comme tu me l'as dit. C'est là que Baird conduira Hater.

— Parfait! Cette fois, ça y est! Tu verras que Baird réussira.

— Preston s'énerve, Adam. Il m'inquiète.

Gillis haussa les épaules avec indifférence.

— Tu n'as qu'à lui remonter le moral. Il n'y en a plus pour longtemps, maintenant. Dès qu'il aura touché l'argent du rajah, j'entre en scène et je mène le jeu.

— Mais, mon chéri, comment peux-tu être tellement sûr de la réussite? demanda Eve angoissée. Tu ne pourras pas enlever l'argent à Kile comme ça, il ne se laissera pas faire.

— Si, si, il se laissera faire, répondit Gillis avec vivacité. L'autre nuit, pendant qu'il était chez toi, je me suis introduit dans son palace et j'ai ouvert son coffre-fort. Sais-tu ce que j'y ai trouvé?

— Tu... tu as ouvert son coffre-fort? cria Eve horrifiée. Adam! Ce n'est pas possible!

— Ferme ça, dit-il avec impatience. Si tu t'étais remuée un peu plus, je n'aurais pas eu besoin de courir un tel risque. Je t'ai dit qu'il nous fallait avoir barre sur Kile. Eh bien! j'ai ce qu'il me faut. J'ai trouvé dans son coffre le bracelet de Jane Bruce. Ça peut lui coûter dix ans de taule.

Les mains d'Eve se crispèrent sur le volant :

— Mais comment sais-tu que c'est le bracelet de Jane Bruce?

— Mon petit lapin, dit Gillis en riant, Jane s'amusait avec moi chaque fois qu'elle voulait faire la folle, et tu peux me croire, ça lui arrivait fréquemment. J'ai vu ce bracelet plus de dix fois.

Eve sentit son cœur se soulever :

— Oh! Je ne savais pas que tu la connaissais.

— Je connais beaucoup plus de filles que tu ne l'imagines, répliqua Gillis. D'ailleurs, la mort de Jane m'a beaucoup affecté. Quand elle était en train, c'était une marrante!

— Mais ce bracelet a été volé, dit Eve, en se tournant vers son frère.

— Regarde la route, veux-tu? dit-il durement. Bien sûr qu'il a été volé. La police le recherche. Si Kile ne se tient pas tranquille, je donnerai un coup de téléphone anonyme pour informer la Sûreté qu'il garde ce bracelet dans son coffre.

— Tu ne ferais pas ça?

— Je ne le ferai qu'en cas de besoin.

— Comment a-t-il bien pu se le procurer?

— C'est la dernière chose qui m'intéresse. Il l'expliquera à la police, s'il en a envie, mais j'ai l'impression qu'il s'en gardera bien.

Eve conduisait en silence, l'esprit paralysé par la peur et l'inquiétude. Il n'était pas encore trop tard pour reculer. Il fallait mettre Adam en garde, une fois de plus.

— Baird inquiète Preston, dit-elle. Il craint, comme moi, qu'il ne découvre qui est Hater. Et si Hater lui parle des bijoux?

— Il y a beaucoup de chances pour que Baird découvre qui est Hater, répondit Gillis avec insouciance. Mais il ne pourra rien faire tant que l'argent n'aura pas été versé. Il le sait déjà très probablement et il se prépare à rouler Kile. J'ai tout prévu. Pour moi, il ne s'agit que de manœuvrer plus vite que Baird et je suis bien placé pour ça. (Il jeta un coup d'œil sur sa montre.) Conduis-moi au Frou-Frou, veux-tu? J'ai rendez-vous là-bas avec un type dans dix minutes.

— Oh! Adam, je voudrais tellement que tu renonces à cette entreprise, dit Eve avec fièvre. C'est trop dangereux. Tu ne sais pas où tu vas. Je retournerai aux Folies. Je peux gagner suffisamment pour nous deux.

— Tu vas la boucler, oui! Tu n'as donc rien dans le ventre? Cette affaire est la chance de ma vie et je n'ai pas l'intention de passer à côté.

Eve conduisit sans mot dire jusqu'au club et arrêta la voiture devant le porche illuminé. Dallas, qui roulait à vingt mètres derrière eux, accéléra pour les dépasser et pénétra dans le parc à voitures du club.

En revenant vers l'entrée, il vit repartir Eve dans son coupé. Il aperçut pendant une seconde son visage pâle et crispé et se dit que la conversation qu'elle venait d'avoir avec son frère n'avait pas dû être très réjouissante.

Il entra au club au moment précis où Gillis sortait du vestiaire. Gillis lui sourit et s'avança pour lui serrer la main.

— Il y a des semaines que je ne vous ai vu, dit-il d'un ton aimable. Qu'est-ce que vous devenez?

— Je me maintiens, sans plus, répondit Dallas. Je n'étais pas en ville ces derniers temps. Je reviens voir Zoé.

— Elle n'est pas passée par ici, monsieur, répondit Schmidt, l'air surpris. Si elle a quitté le club, elle ne peut être sortie que par la porte de derrière.

— Merci, fit Dallas.

Et il dégringola rapidement l'escalier qui menait à la loge de Zoé. Il était sérieusement inquiet, à présent. « Qu'est-ce qui peut bien lui être arrivé? » se demanda-t-il en pénétrant pour la seconde fois dans la loge. Il regarda un moment autour de lui, alla au placard, l'ouvrit, y trouva le chapeau et le manteau de Zoé accrochés à une patère. Les yeux braqués sur eux, il sentit son inquiétude tourner à l'angoisse.

Si elle était partie, pourquoi n'avait-elle pas pris son manteau? Il pleuvait légèrement, elle ne pouvait pas être sortie en robe du soir.

Il alla au téléphone, composa le numéro de l'appartement de Zoé. Personne ne répondit. Il reposa le récepteur.

Avait-elle fait un faux pas? Il lui avait bien recommandé de ne pas éveiller les soupçons. Il savait à quel point Baird pouvait être dangereux et il se reprocha d'avoir entraîné Zoé dans cette affaire.

Il décrocha de nouveau le récepteur et appela Purvis.

— Zoé a disparu, dit-il dès qu'il eut Purvis au bout du fil. Je ne sais si je m'inquiète à tort ou à raison, mais je voudrais essayer de la retrouver. Pourriez-vous envoyer Ainsworth pour surveiller Gillis?

— Vous croyez qu'il lui est arrivé quelque chose? demanda sèchement Purvis.

— Je n'en sais pas plus que vous. Est-ce que Mac Adam vous a dit ce que faisait Baird ce soir?

— Baird est au club en ce moment.

— Je ne l'ai pas vu. Vous en êtes sûr?

— Mac m'a téléphoné il y a vingt minutes pour me dire qu'il avait suivi Baird jusqu'au club, qu'il était posté devant l'entrée et ne l'avait pas vu ressortir.

— Il y a une sortie par-derrière. Cet imbécile ne le sait donc pas? dit Dallas avec colère. En tout cas, il peut surveiller Gillis de cette façon-là. Baird n'est pas au club, à moins qu'il ne soit dans le bureau de Rico. Il faut que j'aille voir.

— Je vais dire à Ainsworth d'aller vous rejoindre, au cas où vous auriez besoin de lui.

— Parfait. Je vous rappellerai tout à l'heure.

Dallas raccrocha et longea le couloir jusqu'au bureau de Rico. Il frappa violemment sans obtenir de réponse. Il tourna la poignée et ouvrit.

La pièce était plongée dans l'obscurité et Dallas allait repartir dépité, lorsqu'il s'arrêta pour renifler. Son odorat subtil avait perçu une faible odeur de musc. Il renifla encore. C'était bien du musc : le parfum de Zoé. Il chercha l'interrompteur à tâtons et alluma.

Le bureau était vide. Il regarda un moment autour de lui, sans rien apercevoir d'intéressant, mais il n'était pas satisfait. Il s'avança jusqu'à la table et se pencha pour renifler le buvard. Il s'en dégageait une plus forte odeur de musc, comme si Zoé l'avait touché.

Quelque chose attira son regard et il baissa les yeux : à demi dissimulé sous le bureau, il y avait un petit sac de dame. Il le reconnut au premier coup d'œil : c'était celui qu'il avait offert à Zoé une semaine plus tôt. Sa gorge se serra, tandis qu'il se baissait pour le ramasser.

CHAPITRE III

Rico, assis à côté de Baird, regardait droit devant lui à travers le pare-brise de la Buick que Baird conduisait au ralenti le long de la berge. Les phares de la voiture éclairaient par instants les fiaques d'huile, les ordures et les fruits écrasés qui jonchaient l'étroite chaussée, bordée d'un côté par le fleuve et de l'autre par une rangée de grands hangars sombres.

La pluie tambourinait sur le toit de la voiture et faisait gicler l'eau calme du fleuve. Pendant vingt minutes, ils avaient roulé à toute allure, mais maintenant qu'ils étaient parvenus au bord de l'eau, Baird conduisait presque au pas, comme s'il ne savait plus où aller.

Zoé était couchée sur la banquette arrière, les poignets et les chevilles liés avec de la corde et la bouche recouverte d'une bande de sparadrap. De temps en temps, Rico lui jetait un regard par-dessus son épaule. Elle avait les yeux fermés et ne bougeait pas. Rico craignait que Baird ne lui eût brisé la nuque, comme à Jane Bruce. Il se sentit à la fois écœuré et soulagé en l'entendant gémir sous son bâillon.

La vue du fleuve l'imprégna d'une sueur froide. La seule chose qu'il s'était juré d'éviter, c'était le crime, et il sentait qu'il allait être obligé de participer à l'assassinat de cette fille.

— Tu ne vas rien lui faire? demanda-t-il, les mots passant difficilement à travers ses lèvres crispées. Je... je ne marche pas pour un meurtre...

Baird lui jeta un coup d'œil, puis reporta son attention sur la route étroite :

— Tu as envie qu'elle te colle les flics sur le dos? demanda-t-il, sans élever la voix. C'est un enlèvement qui peut aller chercher vingt ans pour toi.

Rico ravalait sa salive. Il n'y avait pas pensé. La faible étincelle de courage qui lui avait arraché ces paroles s'éteignit tout à coup. Il ferma les yeux, le cœur battant, la gorge sèche.

La voiture cahota lentement un moment encore, mais Rico n'ouvrit pas les yeux. Quand elle se fut arrêtée, il entendit Baird ouvrir la portière; alors seulement il risqua un regard craintif à travers le pare-brise pour voir où il était.

Baird avait éteint les phares. Rico ne distinguait pas grand-chose à la faible lumière des feux de position. Ils devaient être dans un cul-de-sac. Il sentait l'odeur du fleuve, mais ne le voyait pas. Autour de lui se dressaient de hautes palissades en planches pourries, noires de goudron.

— Sors de là! dit Baird avec impatience.

Rico descendit de la voiture. Ses jambes se dérobaient sous lui. La pluie glaçait son visage fiévreux. Il leva les yeux : très haut, il put distinguer la bordure des toits contre le ciel gonflé de pluie. Deux ou trois mâts de charge pendaient, sans vie, des étages supérieurs. L'entrepôt semblait abandonné et désaffecté. Mais c'était le silence qui

démontait le plus Rico. Seuls, le léger tapotement de la pluie et le bruit lourd et inégal de son propre souffle parvenaient à ses oreilles attentives. Il avait l'impression suffocante d'être enterré vivant et lorsque Baird ouvrit d'un coup sec la porte arrière de la voiture, il sursauta violemment.

— Tiens ça, dit Baird, en se retournant et en lui collant une torche électrique dans la main. Qu'est-ce qui te prend? Ne tremble pas comme ça!

Il se pencha à l'intérieur du véhicule, tira Zoé et la hissa sur son épaule. Elle se débattit faiblement, mais il ne s'en soucia pas, la traitant avec l'indifférence d'un tueur d'abattoir préparant le bétail pour le merlin.

— Donne! dit-il à Rico en lui enlevant la torche des mains. Suis-moi!

— Où va-t-on? chuchota Rico, les yeux fixés sur l'édifice.

— Dans un coin que je connais, répondit Baird. Suis-moi et arrête tes jérémiades.

Rico s'engagea à sa suite sous une voûte prolongée par un long couloir sombre dont le sol inégal était jonché de débris de toute espèce. L'odeur épouvantable qui s'en dégageait barbouilla le cœur de Rico. Ils avançaient lentement et Rico entendait les rats s'enfuir devant eux. Des araignées géantes se réfugiaient dans l'ombre, lorsque Baird promenait le reflet de sa lampe sur le plafond.

Au bout du couloir, un escalier de pierre le mena dans un vaste grenier plein de caisses d'emballage, de tonneaux, de débris, et où régnait une odeur de mois.

Baird déposa Zoé sur le sol. En se relevant, il promena autour de lui le faisceau de sa torche.

— On sera tranquille, dit-il à mi-voix. Personne ne pourra l'entendre.

Rico ne dit mot. Il s'appuya contre une des caisses d'emballage couverts de moisissures et considéra Baird avec horreur.

Personne ne pourra l'entendre.

Son esprit se refusait à comprendre ce que la phrase impliquait. La douleur et la violence lui avaient toujours été insupportables.

— Qu'est-ce qui t'arrive? demanda durement Baird, en dirigeant le faisceau de sa lampe en plein sur le visage de Rico. Tu te dégonfles?

— Qu'est-ce que tu vas lui faire? murmura Rico en levant la main pour protéger de la lumière son visage ruissselant de sueur.

— Qu'est-ce que tu crois? répondit Baird. Elle peut nous raconter ce que nous voulons savoir. Quelqu'un l'a chargée de nous espionner : il faut qu'on sache qui c'est.

Il se pencha sur Zoé, décolla un coin du pansement qui lui recouvrait la bouche et l'arracha d'un coup sec.

— Salut, poulette, dit-il en s'agenouillant à côté d'elle. Je t'avais prévenue. Maintenant, tu vas te mettre à table. Pour qui est-ce que tu travailles?

Zoé le regarda avec terreur.

— Laissez-moi partir, fit-elle, haletante. Rico! Dites-lui de me laisser partir! Vous le regretterez, si vous ne me lâchez pas. Je vous ferai des ennuis...

Baird la gifla et les mots s'étranglèrent dans sa gorge. Elle se mit à hurler.

— Ferme-la, dit Baird doucement. Pour qui est-ce que tu travailles?

— Pour personne, sanglota Zoé. Laissez-moi partir!

La main de Baird se leva et ses doigts se refermèrent sur le menton de Zoé. Il lui redressa la tête et lui projeta la lumière dans les yeux.

— Tu ferais bien de causer tout de suite, poulette, dit-il. Je suis pressé. Tu ne voudrais pas que j'emploie la manière forte, non?

— Je vous dis que je ne sais pas de quoi vous parlez, haleta Zoé, en essayant de se libérer de la poigne de Baird.

— Parfait, dit Baird en la lâchant. Comme tu voudras.

Rico se sentit brusquement éccœuré.

— Je ne me sens pas bien, fit-il. Je... je ne peux pas voir ça, Baird, je vais t'attendre dans la voiture.

Baird se redressa.

— Va dans la voiture, pauvre lavette, mais ne te débîne pas!

— Je t'attendrai, répondit Rico d'une voix fiévreuse, en commençant à reculer vers la porte.

Baird l'attrapa par le col de son manteau et se mit à le secouer.

— Ne te débine surtout pas! Si tu veux ta part du gâteau, bon Dieu, il faudra que tu la gagnes!

D'une poussée, il envoya Rico trébucher dans l'obscurité.

— Ne m'abandonnez pas! hurla Zoé, en faisant des efforts pour s'asseoir. Rico! Ne me laissez pas avec lui! Rico! Revenez!

Rico descendit l'escalier en chancelant; la sueur ruisselait sur son visage. Les hurlements de Zoé s'arrêtèrent brusquement. Rico frissonna et se mit à avancer à tâtons dans la nuit d'encre du couloir. L'obscurité l'enveloppait, comme si on lui avait jeté une couverture sur la tête. Le cœur battant, il s'arrêta pour essayer de retrouver son chemin.

Il se rappela les araignées géantes, les rats, les déchets malodorants qui jonchaient le sol et il comprit qu'il ne pourrait jamais ressortir sans lumière. Il revint en tâtonnant jusqu'aux marches, s'assit et se prit la tête à deux mains.

Il eut l'impression de séjourner très longtemps dans cette obscurité puante. Il entendait les rats grignoter le bois des cloisons, quelque part dans le couloir, de grosses gouttes d'eau tomber du toit et la pluie tambouriner régulièrement sur les murs du hangar. Mais il ne prêtait aucune attention à tous ces bruits. Ses oreilles s'efforçaient de déceler le moindre signe d'activité qui pouvait provenir du vaste grenier, au-dessus de lui.

Au début, il n'entendit rien, puis il crut percevoir le bruit d'une respiration, jusqu'au moment où il se rendit compte que c'était l'écho des battements de son cœur qui faisaient cogner le sang dans ses artères.

Les minutes passaient. Il se demanda stupidement ce que Baird pouvait bien fabriquer. Peut-être, après tout, s'était-elle décidée à parler, à dire à Baird ce qu'il voulait savoir, et dans ce cas...

Un long hurlement à vous glacer le sang retentit soudain à travers l'immeuble. Il atteignit Rico comme une rafale de vent, le dépassa et se répercuta dans le couloir, semant la panique parmi les rats qui s'élançèrent affolés le long des murs.

Rico plaqua les mains sur ses oreilles lorsque le cri se

renouvèla, mais il ne put s'empêcher de l'entendre et il eut l'impression qu'il tournait sans fin à l'intérieur de son crâne, comme les rats grim pant et descendant le long des murs.

Les hurlements continuèrent pendant un bon moment.

Il entendit Zoé crier :

— Je vous en supplie, arrêtez! Non... oh non! Je ne sais rien...

Puis elle reprit ses hurlements suraigus qui mettaient les nerfs de Rico à vif et qui se transformèrent finalement en une plainte basse, non moins horrible à entendre.

La plainte se prolongea si longtemps que Rico crut qu'il allait devenir fou. Il essaya de se lever, mais ses jambes tremblantes refusèrent de le porter. Il resta assis, les mains sur les oreilles, les yeux fermés et le cœur battant. La sueur avait traversé ses vêtements et il se sentait aussi épuisé que s'il avait couru pendant des kilomètres sans s'arrêter.

Il se rendit compte brusquement que le gémissement avait cessé. Pendant un moment, seuls parvinrent à ses oreilles le frôlement des rats le long des murs et le bruit de la pluie sur les parois du hangar. Il resta assis dans le noir, sans bouger, les nerfs tendus dans l'attente d'une nouvelle série de hurlement.

Le claquement sourd d'un revolver rompit alors le silence. La violence du bruit jeta Rico à genoux. L'écho du coup de feu se répercuta à travers l'édifice vide, précipitant les rats au fond de leurs trous.

Rico resta à genoux, trop malade pour pouvoir faire un geste ou penser à quoi que ce soit. Il était encore là, dans la gadoue, lorsque Baird descendit l'escalier.

— Qu'est-ce que tu fous là? demanda Baird en le remettant sur ses pieds. Tu fais dans ton froc?

Rico s'efforça de se ressaisir.

— Elle est morte? demanda-t-il sans espoir.

— Et alors? répondit Baird. Je l'ai flanquée dans la rivière. Avec un peu de chance, ils ne la retrouveront pas avant des mois. Viens. Barrons-nous d'ici!

Poussant Rico devant lui, il longea le couloir et passa sous la voûte qui débouchait à l'endroit où il avait garé sa voiture.

— J'ai des nouvelles pour toi, dit-il en s'arrêtant pour allumer une cigarette. Dallas, ton nouveau client, appartient à l'Agence détective internationale. Il travaille pour les compagnies d'assurances qui veulent remettre la main sur les bijoux que Hater a planqués. Dallas nous surveille, Kile, toi et moi. Il y a des semaines que nous sommes filés nuit et jour. Et maintenant tiens-toi bien : celui qui mène toute l'affaire, c'est Gillis, le type qui passe son temps au club. Cette rouquine en qui tu avais tant confiance tenait Dallas au courant du moindre de tes mouvements.

Rico regardait Baird hébété. Il l'entendait à peine. Le bruit du coup de feu résonnait encore à ses oreilles.

— Dès qu'il aura mis la main sur les bijoux, poursuivait Baird, Kile doit les livrer au rajah en personne qui se propose de rouler les compagnies d'assurances. Jolie combine, hein?

Poussant un gémissement, Rico se détourna brusquement et vomit.

Avec un grognement de dégoût, Baird grimpa dans la voiture et mit le moteur en marche.

— Amène-toi, dit-il. Tirons-nous!

CHAPITRE IV

Dallas découvrit Mac Adam de l'autre côté de la rue, dans un bar d'où il pouvait surveiller l'entrée principale du Club Frou-Frou.

Mac Adam, un grand brun à face rougeaude qui emplissait ses vêtements à les faire craquer, tripotait son demi en regardant d'un air absent à travers la vitre.

Dallas lui envoya une bourrade dans les côtes qui fit gicler la bière de son verre. Mac Adam se retourna, furieux.

— Ah, c'est toi! dit-il sans enthousiasme. J'aurais dû m'en douter. J'ai vu Gillis entrer il y a un quart d'heure

et je me suis dit que tu allais te répandre dans le secteur, comme les mauvaises nouvelles.

— Où est Baird? demanda Dallas.

Mac Adam l'examina attentivement. L'expression de Dallas ne lui disait rien qui vaille.

— Qu'est-ce qui se passe? T'as avalé une guêpe?

— Dans deux minutes, ça va être ton tour, répondit Dallas. Où est Baird?

— Au club, bien sûr. Qu'est-ce que tu crois que je fous ici?

— Il n'est pas au club. Tu ne t'es pas encore aperçu qu'il y avait une autre sortie par derrière?

Mac Adam soupira.

— Alors, faudrait que je me coupe en deux? dit-il en agitant son verre sous le nez de Dallas. Je ne peux pas surveiller à la fois la porte de devant et celle de derrière, non?

— Si tu t'étais mis un peu plus loin sur la route, reprit Dallas hors de lui, tu aurais pu le voir sortir des deux côtés.

— C'est juste! fit Mac Adam dont le visage s'affaissa. Mais j'avais la gorge en tôle et fallait que je m'occupe d'abord de ça.

— Oui, eh bien! t'as paumé ton client et ta situation du même coup, moi, je te le dis! Rico n'est pas au club et Zoé a disparu. S'il lui arrive quelque chose, on te fout à la porte. Et tu n'y couperas pas, si ça ne dépend que de moi. Tire-toi et file Gillis quand il sortira. Je te le confie, pendant le temps que je cherche Baird.

Mac Adam termina rapidement son verre.

— Qu'est-ce qui peut être arrivé à Zoé? demanda-t-il l'air ennuyé.

— Tout. Va là-bas, avant que Gillis se défile.

Ils sortirent ensemble dans la rue.

— Si je ne retrouve pas Baird, tu passes à la caisse! reprit Dallas, vert de rage. Nous sommes responsables de cette fille : elle travaillait pour nous.

— Ça va! Ça va! Calme-toi! fit Mac Adam. Je me suis gouré, mais je ne pouvais pas deviner. Comment vas-tu retrouver Baird, avec l'avance qu'il a sur toi?

— Rico a une Buick Roadmaster. C'est un truc voyant. Elle n'est plus dans le parc, donc, ils l'ont prise pour emmener Zoé Dieu sait où. Je vais tâcher de les retrouver.

— A la tienne! dit Mac Adam. Tu te prépares une soirée mouvementée.

— Surveillance Gillis. Tes bonnes paroles, tu sais ce que tu peux en faire, répondit sèchement Dallas.

Et il s'éloigna en direction de sa voiture.

Le gardien s'avança au moment où Dallas allumait ses phares. Dallas lui glissa un demi-dollar.

— M. Rico a pris sa voiture il y a vingt minutes environ. Il faut absolument que je le joigne. Vous ne savez pas où il est allé?

— Il a pris à gauche, vers chez lui, répondit le gardien. Il doit être à son appartement, bien qu'il ne lui arrive jamais de rentrer d'aussi bonne heure.

Dallas hocha la tête. Cela lui paraissait bien improbable.

— M. Baird était avec lui?

— Oui.

— Personne d'autre?

Le gardien fit un signe de dénégation.

— Ils étaient seuls. C'est M. Baird qui a pris le volant.

Dallas mit son moteur en marche.

— Je vais voir chez lui, dit-il.

Il démarra, sortit du parc, tourna à gauche et, aussi vite que la circulation le lui permettrait, gagna le premier croisement. En continuant tout droit, il arrivait chez Rico, mais il ne pouvait croire que Rico avait emmené Zoé chez lui : il le savait trop prudent pour cela.

Dallas stoppa le long du trottoir, à quelques mètres d'un signal rouge. Il descendit et s'approcha d'un vendeur de journaux qui faisait le gros dos sous la pluie.

— Dis donc, Joe, tu n'as pas vu passer une grosse Buick avec des pare-chocs jaunes?

— La bagnole à Rico? J'ai pas remarqué, dit le type en secouant la tête. Mais demande au flic du coin, il l'aura peut-être vue. Il y a une heure qu'il aère ses cors aux pieds dans le secteur.

— Merci, dit Dallas en se dirigeant vers l'agent qui

semblait avoir pris racine dans le trottoir et le regardait s'approcher d'un œil morne.

Dallas lui tendit sa carte.

— Vous n'avez pas vu passer la Buick de Rico, il y a un quart d'heure?

L'agent examina la carte, hocha la tête et la rendit à Dallas. L'agence était bien vue, car Purvis versait chaque année des fonds importants à la caisse de la police.

— Si, dit-il. Je l'ai vue passer, cette petite frappe.

— Quelle route il a prise?

— Il a tourné à droite, vers la rivière.

Dallas sentit un petit frisson lui parcourir l'échine. Il aurait pu deviner qu'ils iraient par là.

— Merci, dit-il.

Il regagna en courant sa voiture, suivit West Street à vive allure, tourna à gauche au premier carrefour et accéléra encore sur le chemin des docks, large et désert. Après avoir franchi rapidement quelques kilomètres, il arriva au bord du fleuve, stoppa et descendit. Il perdit dix minutes à trouver quelqu'un susceptible d'avoir vu passer la voiture de Rico. Finalement, une professionnelle aux cheveux roux le renseigna bénévolement.

— Je l'ai vue, dit-elle en faisant de l'œil à Dallas sous le bord de sa capeline. Elle allait vers le vieux môle. C'était Rico, hein? Il m'a semblé le reconnaître. T'en fais donc pas pour lui, mon loup. Viens t'amuser chez moi.

— Un autre soir, répondit Dallas qui l'avait à peine entendue. Il faut que je retrouve mon type.

— Les goûts et les couleurs, ça se discute pas, dit la fille en haussant de maigres épaules. (La pluie dégouлина de son parapluie sur ses pieds chaussés de sandales.) Moi, il pourrait ne plus rester un seul homme sur terre que j'irais encore pas chercher Rico.

Dallas remonta dans sa voiture et s'engagea sur la route étroite, en bordure du fleuve. Il était certains maintenant que Baird et Rico avaient amené Zoé ici pour la tuer. Ils n'avaient pas d'autre raison de venir au bord de l'eau. Il se jugeait responsable de la disparition de Zoé et il conduisait à toute allure, se refusant à admettre ce qui tombait sous

le sens, à savoir que s'ils devaient la tuer, c'était maintenant chose faite.

Il se perdit dans les ruelles étroites qui encadraient les hangars délabrés. Exaspéré de se voir obligé de ralentir, il stoppa et descendit. Sous la pluie, il projeta le faisceau de sa torche électrique sur les bâtisses qui l'entouraient, se demandant, en jurant tout bas, de quel côté aller, lorsqu'il entendit le claquement sourd d'un revolver de gros calibre.

Le coup de feu lui parut tout proche. Pour autant qu'il pouvait en juger, il devait provenir d'un hangar, un peu plus haut dans la ruelle.

Il se mit à courir, sachant qu'il était trop tard pour sauver Zoé, et sa main se referma sur la crosse de son P. 38 de police. Arrivé à l'extrémité de la ruelle, il s'arrêta pour écouter, mais n'entendit rien... « C'est pourtant de là que venait le bruit de la détonation », pensa-t-il en regardant la rangée des entrepôts. Toutes les portes étaient hermétiquement closes et il se dit qu'il devait y avoir une entrée de l'autre côté. Il s'élança dans une ruelle transversale jusqu'au premier croisement où il pensait trouver l'accès aux hangars devant lesquels il était passé tout à l'heure. Il entendit démarrer une automobile. Il courut comme un fou jusqu'au croisement suivant et arriva juste à temps pour voir une grosse voiture s'éloigner rapidement. Les feux de position éclairaient des pare-chocs jaunes.

Elle roulait trop vite pour qu'il pût espérer la rattraper. Il s'arrêta, brandit le .38 et tira. Un bruit de vitre brisée lui apprit qu'il avait visé juste. La voiture accéléra et, sans lui laisser le temps de tirer à nouveau, vira au premier tournant et disparut.

Il s'immobilisa, se demandant que faire. Il n'avait aucune chance de retrouver le corps de Zoé; ils l'avaient sûrement fichue à l'eau, mais, s'il faisait vite, on pourrait la repêcher avant que le courant ne l'ait emportée.

Il revint en courant à sa voiture, s'y engouffra et suivit le quai à toute vitesse. Il n'y avait aucune trace de la Buick et le temps qu'il avait mis à rejoindre sa voiture et à retrouver le môle avait donné à Rico trop d'avance pour qu'il pût espérer le rejoindre.

Dallas s'arrêta devant un café ouvert toute la nuit au coin de West Street et d'Union Street. La salle enfumée sentait l'oignon frit et le café fort. Assis autour d'une grande table, une douzaine de dockers jouaient aux dominos en buvant de la bière. La rouquine qui avait reconnu au passage la voiture de Rico était perchée sur un haut tabouret du bar et montrait ses cuisses, dans l'espoir de raccrocher un client. Mais les dockers ne se souciaient pas d'elle. En voyant entrer Dallas, elle lui adressa un petit sourire en coin, mais il fila comme un zèbre pour s'enfermer dans la cabine téléphonique au fond de la salle.

Il attrapa Olin au moment où ce dernier se disposait à rentrer chez lui.

— Je vous refile Baird sur un plateau, dit-il précipitamment. Ecoutez : il y a tout à parier qu'il vient de descendre une entraîneuse de chez Rico. Rico est dans le coup aussi. Ils l'ont balancée dans la flotte. J'ai vu partir leur voiture et j'ai tiré sur eux. J'ai dû briser une glace. Si vous en mettez un coup, on pourra repêcher le corps avant que le courant ne l'emporte.

— Si vous me lancez sur une fausse piste, je vous traîne devant les tribunaux.

— Ce n'est pas une fausse alerte, George, reprit Dallas, et la gravité de son intonation convainquit Olin. Prenez quelques types avec vous et rappliquez en vitesse au coin de West Street et d'Union Street.

— Restez où vous êtes, répondit Olin. J'arrive.

Dallas raccrocha et revint vers le bar où il commanda un double scotch.

— Tu l'as trouvé? demanda la rouquine en tirant sur sa jupe, de façon à montrer le haut de ses cuisses.

Le patron se pencha par-dessus le bar :

— Hé là! Va faire tes étalages dehors, si tu ne veux pas que je te sorte à coups de botte dans le cul!

Dallas intervint :

— Doucement! C'est une copine à moi. Servez-lui un scotch.

La rouquine ricana au nez du patron et se secoua pour se montrer à son avantage.

— Tirons-nous de cette boîte, dit-elle à Dallas. Je suis bien logée : ça te plaira.

— Bois ton scotch et boucle-la, répondit Dallas.

Il termina son verre, donna une petite tape amicale sur l'épaule de la fille et sortit sous la pluie.

Quatre minutes plus tard, il entendit la première sirène. En un rien de temps West Street fut envahie par le tintamarre des voitures noires et blanches de la police. Olin, en tête, se pencha à la portière et fit signe à Dallas de monter près de lui.

— Vous avez déclenché un drôle de cirque, dit-il. J'espère pour vous que ça nous mènera quelque part. Où va-t-on?

— A Pinder's End! dit Dallas au chauffeur, en s'asseyant.

Et tandis que la voiture s'élançait dans West Street, il raconta à Olin une version écourtée de l'histoire :

— J'ai tiré sur la voiture de Rico et j'ai brisé une glace, dit-il en terminant. Zoé a dû découvrir quelque chose sur ces deux salauds et ils lui ont cloué le bec.

— Découvrir quoi? aboya Olin.

— Je ne sais pas. Ça a peut-être quelque chose à voir avec l'assassinat de Bruce.

Olin ronchonna :

— Vous ne savez même pas si elle était avec eux dans la voiture.

— Où serait-elle, alors?

— Ailleurs. Vous êtes sûr d'avoir entendu tirer?

— Absolument sûr!

— Si Daird pouvait avoir supprimé Rico, dit Olin plein d'espoir, j'y ferais une bombe à tout casser.

— C'était Zoé, dit Dallas. J'en suis certain.

— Pourquoi iraient-ils descendre une entraîneuse? demanda Olin. Un peu de bon sens! (Il jeta à Dallas un coup d'œil soupçonneux.) Ou alors vous me cachez quelque chose?

La voiture s'immobilisa brusquement.

— Ne soyez donc pas si méfiant! dit Dallas. Vous voyez bien que j'étaie toute ma vie devant vous, pour que vous puissiez y prendre ce qui vous intéresse.

— Nous y voilà, annonça le chauffeur.

Dallas et Olin descendirent. Les trois autres voitures de police se vidèrent. Les policiers s'attroupèrent sous la pluie, attendant les ordres d'Olin.

— Où avez-vous entendu le coup de feu? demanda ce dernier.

— Ici, très exactement. Il m'a semblé provenir de ces baraques-là, répondit Dallas en désignant les grands hangars sombres.

— Allons-y, les gars, dit Olin. Au travail! Fouillez-moi tout ça et si vous trouvez quelque chose, sifflez un bon coup!

Les hommes, par équipes de deux, se mirent à explorer systématiquement les hangars.

— Je vais voir au bord de l'eau, dit Dallas. Vous venez?

— Laissez cela à la police fluviale, répondit sèchement Olin. Je les ai avertis avant de partir.

— C'est là qu'on la retrouvera, dit Dallas. J'y vais.

Olin haussa les épaules et suivit Dallas jusqu'au bout de la ruelle, puis dans ce qui se révéla être une impasse.

— Vous n'arriverez pas à la rivière par là, grogna-t-il.

Dallas éclaira le sol, avec sa lampe électrique.

— Il est venu une voiture par ici. Regardez les traces de pneus et les taches d'huile. Où est-ce que ça peut bien mener?

Il éclaira l'entrée d'une voûte basse et sombre :

— Allons voir!

Olin le suivit sous la voûte et dans la puanteur du couloir. Dans la boue et les détritiques qui jonchaient le sol, des pas avaient laissé leurs empreintes.

— Quelqu'un est venu ici, dit Dallas. Et il n'y a pas longtemps.

Il gravit quelques marches de l'escalier de pierre auquel aboutissait le couloir, puis s'arrêta brusquement pour renifler.

— L'odeur de la poudre! s'écria-t-il. Vous ne sentez pas?

— J'ai un nez aussi, grommela Olin en sortant son revolver. Ne m'encombrez pas. A moi de jouer.

Il monta l'escalier en courant, avec Dallas sur les talons, et déboucha dans une sorte de grenier. L'odeur de la poudre flottait dans l'air épais. Parmi d'autres odeurs, Dallas crut distinguer un parfum de musc.

— Regardez ça! s'écria Olin en dirigeant vers le sol le faisceau de sa torche électrique.

Une large tache brune s'étalait sur le plancher sale, tout près d'une petite pile d'allumettes à demi consumées.

— C'est du sang.

Dallas repéra une porte dans le mur et alla l'ouvrir. Son regard plongea dans les eaux sombres de la rivière, quelque dix mètres plus bas.

— Il l'a tuée et l'a balancée par là, dit-il, les dents serrées.

Olin vint le rejoindre.

— Probable! dit-il. Voilà la police fluviale. Le mieux est de les mettre au travail ici. (Il alluma et éteignit sa torche à plusieurs reprises. Au loin, une lumière répondit.) Ils seront là dans deux minutes. Restez ici pour les guider. Je vais rassembler mon monde.

Dallas s'assit sur le plancher et continua à faire des signaux avec sa torche. Il entendait les coups de sifflet d'Olin, de l'autre côté de la bâtisse. La lumière de la vedette de la police se rapprocha et quand Olin revint, la vedette se balançait au-dessous de l'endroit où Olin était assis.

— Il y a un cadavre ici! cria Olin. Il a été jeté de là où nous sommes. Tâchez de le trouver. Il ne doit pas être bien loin.

Un puissant projecteur s'alluma sur la vedette, éclairant une grande surface d'eau. Dallas eut la nausée, à la pensée que Zoé se trouvait quelque part dans cette tombe huileuse et noire.

Il resta longtemps assis à fumer, tandis que la police fluviale jetait ses crocs et peignait systématiquement le fleuve.

Ils mirent plus d'une heure à retrouver Zoé. Lorsqu'ils la repêchèrent, il y avait un bon moment qu'Olin et Dallas les avaient rejoints sur la vedette.

— La voilà, dit un type de la police, au moment où les crocs remontaient à la surface.

Lui et un autre dégagèrent doucement des crochets le corps à moitié nu de Zoé.

— C'est la femme que vous cherchez? demanda le sergent en regardant Olin.

Olin se tourna vers Dallas.

— C'est elle?

— C'est bien elle! répondit Dallas d'une voix rauque.

Zoé avait été tuée d'une balle dans la tête qui lui avait arraché une partie du crâne. Elle ne ressemblait pas à la Zoé qu'il avait fréquentée. Il demeura immobile, les yeux braqués sur elle, envahi peu à peu par une sensation de froid et d'écoeurement.

— On dirait que quelqu'un l'a brûlée! fit Olin à voix basse. Regardez dans quel état elle est!

Le sergent jeta une couverture sur le corps brisé et torturé de Zoé. Son visage sanguin de bon vivant tournait au vert.

— Eh bien! qu'est-ce qu'on attend? dit Dallas, d'une voix grinçante. Allons embarquer ces deux salauds.

CHAPITRE V

Baird avait aperçu un éclair dans le rétroviseur, et au même instant, il y eut un bruit de verre brisé. Des éclats de vitres volèrent à l'intérieur de la voiture comme des shrapnells.

Rico poussa un cri et dégringola de la banquette. Automatiquement, le pied de Baird s'écrasa sur l'accélérateur et la grosse Buick bondit en avant. Il vira court et lança la voiture sur la route étroite et mal pavée.

Un éclat de verre lui avait entaillé le cou et il sentait le sang couler dans son col. Il jura à mi-voix.

— Qu'est-ce qui se passe? bredouilla Rico, toujours recroquevillé sur le plancher de la voiture. Qui a tiré?

— Comment veux-tu que je le sache? aboya Baird.

Mais il ne fut pas long à comprendre: quelqu'un s'était trouvé dans les parages quand il avait descendu cette sale moucharde. Une bagnole comme celle de Rico était facile à identifier. Si le type appelait les flics et s'ils repêchaient le corps avant que le courant ne l'ait emporté, Rico se ferait

épingler. Baird savait parfaitement que Rico serait incapable de fermer sa gueule. N'importe quel flic un peu vache pourrait le faire chanter comme un canari, et il essaierait de lui coller toute l'histoire sur le dos.

Il envoya un violent coup de pied dans les tibias de Rico.
— Soulève-toi, dit-il furieusement. Regarde ce qu'il y a comme dégâts.

Rico se rassit sur la banquette et regarda le trou qui béait dans la glace arrière. Il constata avec soulagement qu'aucune voiture ne les suivait, et se tassa à côté de Baird en geignant.

— Ah, la ferme! aboya Baird. J'ai dû être suivi par un de ces privés. C'est le moment de carburer du plafonnard, Rico. Il va falloir qu'on passe à l'action en vitesse, si on veut s'en sortir. Ce type a vu la bagnole. On ne peut pas faire réparer la vitre avant que les flics nous dégringolent sur le dos. S'ils ne trouvent pas le corps, on pourra leur monter un bateau, mais s'ils le trouvent, on est cuits.

Rico devint vert.

— C'est toi qui m'as entraîné là-dedans, gémit-il. Je t'avais dit que je ne marchais pas dans un meurtre! Salaud! Laisse-moi descendre! Je ne veux pas qu'on me prenne avec toi!

Le bras de Baird se détendit. Le dos de sa main vint s'écraser sur le nez et la bouche de Rico, qui resta à demi assommé.

— Ta gueule, eh! geignard. On est tous les deux dans le coup. Essaie seulement de te tailler et je te fais la peau.

Rico se décomposa. Il se renversa en arrière et cacha son visage dans ses mains.

— On pourrait peut-être dire que la voiture a été volée, reprit Baird. Si on arrive à se fabriquer un alibi...

— Ce privé nous a vus, interrompit Rico. (La peur lui avait calmé les nerfs, et son cerveau retors commençait à fonctionner.) Tu m'as bien coincé, cette fois, salaud! Aucun moyen d'en sortir. Olin n'attend qu'un truc comme ça pour me tomber dessus.

— T'emballe pas, dit Baird froidement. Ils ne la trouve-

ront peut-être pas. On va commencer par retourner au club pour savoir ce qui s'est passé. On ne pourra rien faire tant qu'on ne saura pas qui a causé.

— Ecoute, dit Rico en se raidissant. Des sirènes de police!

Baird écrasa le frein, jeta la voiture en travers de la route dans un crissement de pneus torturés et la lança dans une petite rue latérale. Il stoppa, descendit sur le trottoir et attendit, la main sur le revolver.

Craintivement, Rico risqua un œil à travers la glace arrière brisée, en direction de l'artère principale. La clameur des sirènes s'amplifia. Ils virent passer en trombe dans la direction d'Union Street trois voitures de police noires et blanches.

— Ce salaud n'a pas mis longtemps à les alerter! grogna Baird en remontant dans la Buick. Reste à savoir s'ils la trouveront.

Conduisant à toute allure par des petites rues peu fréquentées, Baird arriva au club en moins de cinq minutes. Il alla se garer dans le parc à voitures.

— Secoue-toi! Sors de là! dit-il en s'épongeant le front. On n'a peut-être plus beaucoup de temps devant nous.

Le gardien s'avança vers eux.

— Personne ne m'a demandé, Tim? dit Rico.

— M. Dallas vous cherchait. J'ai dit que vous étiez rentré chez vous. Il est allé faire un saut jusqu'à votre appartement.

— As-tu une autre bagnole, Rico? demanda Baird d'une voix tranchante. On aura peut-être à ressortir.

Rico dit d'une voix étranglée :

— Il y a la Packard.

— Amenez-la à la porte de derrière, dit Baird au gardien. On sera peut-être obligés de partir très vite.

— Bien, monsieur.

Baird empoigna Rico par le bras et l'entraîna vers la petite entrée.

— On peut se fier à ce type-là?

— Oui, répondit Rico: Tim est régulier. Il m'est tout dévoué.

— Quelle veine! dit Baird d'un ton sarcastique. C'est Dallas qui nous a tiré dessus. Il a dû venir ici voir la rouquine, constater qu'elle manquait à l'appel et nous suivre à la trace jusqu'au bord de l'eau. Faut que je sois cinglé pour avoir pris ta sacrée bagnole. Un aveugle la reconnaîtrait.

Rico entra dans son bureau, alluma l'électricité et s'approcha du bar miniature. D'une main tremblante, il emplît deux verres de whisky, en tendit un à Baird et avala l'autre d'un trait. Il s'en versa un second et se laissa tomber dans un fauteuil.

— C'est toi qui m'as mis dans le bain, dit-il. Faut que tu m'en sortes!

— Ce sera facile s'ils ne la retrouvent pas, sinon... (Baird haussa les épaules.) Tu ne pourrais pas te rancarder sur ce qui se passe là-bas?

Rico avala son second whisky, décrocha le téléphone et composa un numéro. Après un moment d'attente, il dit :

— C'est toi, Sam? Ici, Rico. Ecoute, je voudrais que tu files en vitesse à Pinder's End. Les flics sont dans le coin. Tâche de savoir ce qu'ils font et rappelle-moi. Il y aura cinquante dollars pour toi, si tu fais vite.

Il raccrocha et se tourna vers Baird.

— Sam va aller voir. Il me rappellera.

— Où sont les cinq sacs? demanda Baird. Prends-les et ramasse tout ce que tu pourras trouver comme fric dans la baraque. Magne-toi. Va peut-être falloir mettre les bouts en vitesse!

Rico passa sa langue sur ses lèvres sèches.

— T'es fou? Je ne peux pas m'en aller comme ça! Ma vie est ici! Qu'est-ce que tu crois?

— Ramasse le fric! dit Baird d'une voix péremptoire. Tu peux rester ici si ça te chante, mais s'ils la repêchent, moi, je me taille.

Rico ferma les yeux. Il se vit coincé par Olin. Il se représenta la salle de la Sûreté avec sa lumière aveuglante et d'énormes flics s'approchant de lui avec leurs matraques. Il bondit de son fauteuil, le visage en sueur.

— Où veux-tu que j'aille? dit-il en saisissant Baird par le revers de son manteau. Et le club? Nom de Dieu, qu'est-ce que je vais faire?

Baird se dégagea brutalement.

— Viens avec moi aux travaux de la Rivière Rouge. T'as peut-être oublié qu'il y a un million et demi à piquer là-bas, et ce n'est pas là qu'Olin viendra nous chercher. Qu'est-ce que t'as à foutre de ton club miteux, puisque tu vas toucher la grosse galette?

Rico ravala sa salive et resta bouche bée.

— Encore une de tes idées pharamineuses, gémit-il. Qu'est-ce qui me dit que je ne vais pas me retrouver encore plus mal embarqué que maintenant?

— Ça serait difficile! fit Baird, brutalement. Cavale! Rafle tout le fric que tu peux trouver et fais vite!

Rico sortit d'un pas mal assuré et Baird l'entendit appeler Luigi. Il haussa les épaules, s'assit et se servit un autre whisky. Le seul regret qu'il éprouvait à quitter la ville était de ne plus revoir Anita. Il avait découvert l'endroit où elle travaillait et, presque chaque soir, il allait garer sa voiture à proximité du restaurant pour la voir sortir à l'heure de la fermeture. Parfois, il la suivait de loin jusque chez elle et restait en bas pendant une demi-heure à regarder la lumière à sa fenêtre, à la voir aller et venir dans la chambre avant de se mettre au lit. Il prenait garde de ne pas se montrer et n'avait jamais essayé de l'accoster. Il se disait qu'il devenait gâteux et perdait son temps. Mais il éprouvait à l'apercevoir de loin un attrait irrésistible.

Au bout de dix minutes, Rico revint avec une valise qu'il posa sur le bureau.

— Luigi s'occupera du club pendant mon absence, dit-il. J'ai là-dedans deux mille dollars, en plus des cinq sacs de Kile. Mais je ne partirai que si c'est nécessaire...

La sonnerie du téléphone l'interrompit brusquement. Il décrocha, tandis que Baird se renversait dans son fauteuil, sans le quitter des yeux.

— Oui, Sam. Ici, Rico. Qu'est-ce qui se passe là-bas? (Tandis qu'il écoutait, Baird vit ses traits se décomposer.) Ah! oui?... Bon... Merci, Sam. Passe au club, tu verras Luigi, il te règlera. (Il raccrocha et se tourna vers Baird qui s'était déjà dressé sur ses pieds et prenait la valise.) Ils l'ont retrouvée. Sam l'a vu repêcher, il y a trois minutes.

— Alors grouille, dit Baird. Tirons-nous vite. En route pour la Rivière Rouge!

Rico s'arracha les cheveux :

— Abandonner tout ça! Je suis ruiné...

Baird s'était déjà engagé dans le couloir. Rico saisit chapeau et manteau et se rua derrière lui.

La Packard bleu foncé les attendait devant l'entrée de service.

— Vous trouverez un autre jeu de numéros dans le coffre, dit le gardien, en s'avançant. J'ai fait le plein d'essence, et il y a une Thompson sous le plancher arrière. C'est tout ce que je peux faire pour vous?

— Planquez la Buick! dit Baird.

— C'est fait. Je l'ai laissée dans un terrain vague, à un kilomètre d'ici.

— Bravo! fit Baird avec admiration. Si on vous interroge, vous ne nous avez pas vus.

— Naturellement.

Rico monta dans la Packard.

— Bonne chance, monsieur Rico, dit le gardien. Comptez sur moi pour les envoyer aux fraises.

— Merci, Tim. Je reviendrai peut-être, répondit Rico d'une voix éteinte.

Baird embraya, sortit du parc et prit la route.

Mac Adam, qui attendait dans sa voiture que Gillis voulût bien se montrer, aperçut Rico au passage de la Packard. Il lui sembla reconnaître Baird au volant. Il n'hésita pas, sachant d'instinct qu'il était plus important de suivre Baird et Rico que d'attendre Gillis.

Il démarra et prit la route à son tour.

CHAPITRE VI

Tassé sur la banquette, Rico regardait d'un air angoissé les deux flaves de lumière des phares qui défilèrent sous la Packard. Il était persuadé maintenant qu'il ne reverrait plus

jamais le Club Frou-Frou et l'avenir s'ouvrait sous ses pieds, comme un gouffre sombre et menaçant. Si Baird ne réussissait pas, il faudrait tout recommencer à zéro. Baird n'avait rien à perdre, mais pour lui, c'était différent : il s'était fait une situation, il était devenu quelqu'un. Il laissait derrière lui une affaire florissante, un appartement meublé à neuf, des placards bourrés de costumes et une Buick. Il fallait qu'il eût perdu la tête pour se mettre dans un pétrin pareil.

Baird dit :

— Encore vingt-cinq kilomètres jusqu'à la frontière de l'Etat. On va prendre l'avion de Lincoln Falls à Shreveport. Si ça colle, on sera demain soir aux travaux de la Rivière Rouge.

Rico ne répondit rien. Il enfonça les mains dans les poches de son pardessus et se tassa davantage encore sur son siège. La pluie fouettait le pare-brise et tambourinait sur le toit de la voiture. Il y avait peu de circulation sur la route et Baird conduisait vite.

— Ça va être coton de tirer Hater du marais, poursuivit Baird, mais on doit pouvoir y arriver. J'ai un bateau. Dès qu'on aura passé la frontière, tu appelleras Kile au téléphone, pour le mettre au courant.

— Et si on échoue... grogna Rico.

— Il faut qu'on réussisse!

— Même si Kile nous paie quand on lui refile Hater, comment fera-t-on pour le reste du pognon? Si on ne peut pas se montrer en ville, comment saura-t-on le jour où Kile touchera le fric?

— Pourquoi t'imagines-tu qu'on ne peut pas retourner en ville? Olin ne me fait pas peur.

— Il nous tendra une souricière, dit Rico en se redressant pour regarder Baird avec insistance.

— Si tu veux le pognon, faut aller le chercher; il n'y a pas d'autre moyen. C'est un risque à courir. A partir du moment où Kile aura Hater, nous ne pouvons pas nous permettre de le perdre de vue, même une seconde.

Rico grommela :

— Pourquoi est-ce que j'ai été m'embringuer là-dedans! C'est ma ruine!

— Tu peux laisser tomber quand tu veux, fit Baird. Si tu ne veux pas ta part, dis-le : j'en profiterai.

Rico se replongea dans un mutisme maussade, regardant fixement le large ruban noir de la route s'engouffrer sous les roues de la Packard.

De temps à autre, Baird jetait un coup d'œil dans le rétroviseur. Les deux phares qu'il apercevait au loin l'intriguaient. Il y avait une voiture qui se maintenait à une centaine de mètres de distance derrière lui, depuis qu'il s'était engagé sur la grand-route. Il ne pensait pas être suivi, mais il ne pouvait se permettre de courir aucun risque. Ce n'étaient pas les flics. Ils n'auraient pas traîné ainsi derrière lui, ils l'auraient dépassé et forcé à stopper. Qui cela pouvait-il être? Un détective de l'Agence internationale? C'était bien possible. Et ses lèvres se serrèrent.

— Il y a une voiture derrière nous qui ne me dit rien de bon, fit-il, en poussant Rico du coude. Surveillance-la, je vais essayer de la semer.

Suffoqué par l'émoi, Rico se retourna, fixant les deux points lumineux qui s'accrochaient à l'arrière de la voiture.

Baird appuya progressivement sur l'accélérateur, pour augmenter imperceptiblement sa vitesse, passant ainsi de cent à cent vingt à l'heure.

— Il est encore là, dit Rico.

Baird ne voulait pas conduire à tombeau ouvert avec la pluie. La route était glissante et il ne voulait pas risquer un tête-à-queue à ce stade des opérations.

— Bon, dit-il. On va s'arrêter pour voir ce qu'il fait. Il ralentit graduellement.

— Il ralentit aussi, dit Rico, sérieusement inquiet.

Baird arrêta la Packard dans l'herbe sur le côté de la route.

Ils regardèrent se rapprocher les phares de l'autre voiture. Le conducteur parut hésiter, puis accéléra et les dépassa. Baird eut le temps d'apercevoir un gros type, au volant d'une Lincoln.

Il alluma une cigarette.

— Laissons-le prendre de l'avance, dit-il. Peut-être qu'il ne nous suivait pas, mais vaut mieux être prudent.

— On n'est pas encore de l'autre côté de la frontière, dit Rico, dans ses petits souliers. On ferait mieux de continuer.

Baird grogna. En effet, il fallait y penser. Il remit le moteur en marche et reprit la route, en s'efforçant de ne pas dépasser le soixante à l'heure.

Aucune trace des feux arrière de l'autre voiture. Un kilomètre plus loin, Baird remarqua une bifurcation, et dit :
— Il a peut-être tourné par là. Je vais me remettre à rouler.

Et il accéléra, lancé sur la grand-route.

— Jette un coup d'œil derrière, dit-il à Rico. Pour le cas où il jouerait à cache-cache.

Rico ne vit aucune lumière et resta tordu sur son siège, scrutant l'obscurité à travers la glace arrière. Après quelques kilomètres, il dit brusquement :

— Une voiture derrière.

— La même?

— Je ne sais pas. Elle est à quatre cents mètres.

Tout en jurant à voix basse, Baird écrasa l'accélérateur. La Packard bondit sur la route. Il la maintint à cent vingt, mais ne réussit pas à semer l'autre voiture. Encore quelques kilomètres et ils arrivèrent à la limite de l'Etat. Devant eux, s'étalait la petite ville de Brentwood, à cinquante kilomètres encore de Lincoln Falls.

Brentwood était plongée dans l'obscurité, lorsque Baird s'engagea dans la rue principale. Deux heures du matin venaient de sonner. A l'autre bout du pays, il vit les lumières d'un café solitaire ouvert toute la nuit.

— Ils ont peut-être le téléphone ici, dit-il en ralentissant. Appelle Kile. Dis-lui qu'on pourrait bien avoir Hater d'ici trois jours. Qu'il apporte l'argent au rendez-vous.

Il stoppa à quelques mètres du café, laissant la voiture dans l'ombre.

Lorsque Rico descendit de la Packard, ils regardèrent derrière eux dans la rue principale, sans voir de trace de la voiture qui les suivait.

— Il peut avoir éteint ses phares et s'amener à pied, dit Baird en glissant la main à l'intérieur de son manteau, pour saisir la crosse de son Colt. Occupe-toi de Kile. Parle-lui de Dallas. Qu'il s'assure qu'il n'est pas filé, quand il viendra chercher Hater. Moi je vais m'occuper du type. Fonce.

Baird regarda Rico entrer dans le café, puis s'écarta sans bruit de la Packard pour se dissimuler sous une porte cochère sombre, d'où il pouvait voir la rue.

Il attendit quelques minutes, puis son ouïe exercée lui apprit que quelqu'un approchait. Il regarda dans la direction d'où venait le bruit, mais ne vit rien. De l'obscurité lui parvint le doux crissement du cuir sur le sol rugueux, puis il distingua une forme sombre près de la Packard.

« Ce privé connaît son affaire », pensa-t-il à regret. Il avait réussi à se glisser à moins de trente mètres de Baird, sans se faire repérer.

Baird ne fit pas un mouvement. La silhouette noire s'approcha de la Packard, vérifia qu'il n'y avait personne à l'intérieur et s'avança silencieusement dans le halo de lumière provenant du café. Baird reconnut le gros type qui les avait suivis avec sa Lincoln.

Mac Adam se tenait sur ses gardes. Il se rappelait ce qui était arrivé à Burns, mais il lui fallait savoir ce que Baird et Rico étaient venus faire dans le coin. Il était conscient du risque qu'il courait. C'était peut-être un piège qu'on lui tendait, mais peut-être aussi croyaient-ils l'avoir semé. Il s'approcha de la vitre du café, pour jeter un coup d'œil à l'intérieur. A part un vieux bonhomme qui traînait derrière le comptoir, il ne vit tout d'abord personne, puis il aperçut Rico dans la cabine téléphonique. Pas trace de Baird. Comprenant qu'il avait pu rester quelque part dans l'obscurité, il jeta un rapide coup d'œil par-dessus son épaule. Baird était derrière lui et braquait son Colt.

— Les bras en l'air, dit-il doucement. Pas de faux mouvement, sinon je tire.

Mac Adam leva les mains.

— Qu'est-ce qui vous prend? J'allais entrer ici...

— Ta gueule, dit Baird. On ne me la fait pas. Tu nous a suivis tout le long du voyage.

— Vous êtes fou! dit Mac Adam. Voyons...

— Va à ma voiture et grouille! dit Baird en faisant un pas en avant.

Mac Adam recula vers la Packard.

Rico sortit en hâte du café, et s'arrêta pile en voyant Mac Adam, sentant ses jambes se dérober sous lui.

— Arrive! Arrive! dit Baird, d'un ton mordant. Fouille-le. Il doit être armé.

Rico promena ses mains sur les vêtements de Mac Adam, comme s'il manipulait un serpent. Il tira de l'étui qui se trouvait sous le bras du détective un .38 de police spécial.

— Prends-lui son portefeuille! dit encore Baird.

Rico prit le portefeuille, l'ouvrit et trouva le coupe-file de Mac Adam et sa licence.

— Un privé, dit-il amèrement.

— Oui, fit Baird. Parfait, mon pote, fais ce qu'on te dit et on ne te fera pas de mal. C'est ici que nous nous disons adieu. Où est ta voiture?

— Au bout de la rue, dit Mac Adam.

— Allons y jeter un coup d'œil, dit Baird. Viens.

Mac Adam, la démarche raide, suivit la rue obscure avec Baird sur ses talons. Rico resta près de la Packard. En arrivant à la Lincoln, Baird dit :

— Lève le capot et passe-moi le bras du delco. Tu n'iras pas plus loin ce soir.

Mac Adam se pencha pour ouvrir le capot.

Baird leva le bras et abattit la crosse du revolver sur le crâne de Mac Adam qui tomba à genoux. Il frappa une seconde fois, écarta le corps inerte à coups de pied, souleva le capot et enleva le bras du delco.

Laissant le capot ouvert et Mac Adam à demi enfoui sous sa voiture, il courut remonter dans la Packard.

— Il a son compte, dit-il en s'installant au volant. Il lui faudra une bonne semaine pour revenir à lui. Tu as eu Kile?

Rico hocha la tête pitoyablement. Cette brutalité lui faisait horreur, mais il avait trop peur de Baird pour oser protester.

— Il a dit qu'il serait au pavillon après-demain, avec l'argent.

— Qu'il n'essaie pas de nous couillonner : il pourrait bien se retrouver avec du plomb dans le ventre, dit Baird en mettant le moteur en marche. Tu lui as dit de faire attention de n'être pas suivi?

— Oui. Ça l'a ennuyé.

— Il y a de quoi! grogna Baird en reprenant la route. Au bout d'un moment il reprit :

— Nous n'allons pas à la fête. Pour décrocher la timbale, il va falloir en mettre un coup.

Rico, qui n'avait aucune idée de ce qui l'attendait, se tassa sur son siège, sans répondre.

CHAPITRE VII

Dallas traînait la patte en gravissant le sentier bordé de roses qui conduisait à la demeure de Purvis. Avant qu'il ait appuyé sur la sonnette, la porte s'ouvrit comme par enchantement et Purvis lui fit signe d'entrer.

— Je pensais bien que vous viendriez, dit ce dernier, en le précédant dans son bureau. Avez-vous retrouvé la fille?

Dallas se laissa tomber dans un fauteuil bas.

— Si vous n'avez rien à boire dans la baraque, donnez-moi du café, bon Dieu, dit-il. Je ne tiens plus debout.

Purvis lui jeta un coup d'œil perçant et s'approcha d'un percolateur électrique. Il emplit deux tasses de café et revint avec dans la pièce. Il donna une tasse à Dallas, hésita, puis se dirigea vers un placard d'où il tira une bouteille de cognac.

— Vous croyez que ça vous fera du bien? demanda-t-il à contrecœur.

— Sûrement, dit Dallas, qui arrosa généreusement son café.

Il mit la bouteille à terre près de son fauteuil, hors d'atteinte de Purvis, but un peu de café, soupira, et versa dans sa tasse une seconde rasade.

— Avez-vous retrouvé la fille? répéta Purvis en s'asseyant.

— Baird et Rico l'ont enlevée, répondit Dallas, d'une voix sans timbre. Ils l'ont emmenée dans un entrepôt de Pinder's End et l'ont brûlée avec des allumettes. Puis ils lui ont logé une balle dans la tête et l'ont jetée dans le

fleuve. J'ai mis Olin sur le coup et la police fluviale vient de la repêcher, il y a trois quarts d'heure.

Purvis aspira profondément. Sa figure pâle et mince se contracta.

— Quelle saloperie! C'est sûrement Baird.

— Oui. Les flics n'ont pas pu mettre la main sur cette ordure : il n'a pas laissé d'indices derrière lui, mais je les ai vus, lui et Rico, sur place, une minute après le coup de feu.

— Son témoignage contre le vôtre...

— Non. J'ai tiré sur la voiture. J'ai brisé la glace arrière. Olin a retrouvé l'auto à un kilomètre du club. Si Olin les pique, il les fera parler.

— Il croit pouvoir les épingler?

— Ce serait du tout cuit, s'il connaissait le mobile, fit Dallas, en regardant Purvis dans les yeux.

— Et quel est le mobile?

— Zoé a dû faire une fausse manœuvre. Ils l'ont peut-être surprise à écouter aux portes. Ils connaissent la combine à présent, ça ne fait aucun doute : il suffit de voir les brûlures qu'ils lui ont faites.

Purvis se frotta le nez.

— On la payait bien, dit-il avec gêne. Mais elle ne méritait pas ça.

— Vous vous en lavez les mains, dit Dallas en s'échauffant. Il ne lui serait rien arrivé, si nous avions mis Olin au courant de nos faits et gestes. Il aurait réussi à mettre Baird en cabane.

— Cette blague! Olin n'a rien pu relever contre Baird. Je sais que vous en avez gros sur le cœur à cause de cette fille, mais rien ne vous autorise à parler comme ça. Si vous teniez tellement à elle, il ne fallait pas la mettre sur la brèche.

— Voilà que c'est ma faute, à présent!

— Ce n'est certainement pas la mienne. Il ne me serait pas venu à l'idée de la payer trois cents dollars.

Dallas ne répondit pas. Il se passa la main dans les cheveux en grimaçant. L'histoire de Zoé lui faisait mal au cœur.

— Que devient Ainsworth? demanda Purvis, après un court silence.

Dallas avala une gorgée de café et répondit en fouillant dans un paquet de cigarettes :

— Il surveille Kile. Pour l'instant, nous avons perdu Baird, Rico et Gillis. Quand je suis revenu au club avec Olin, Baird et Rico s'étaient tirés. Pas trace de Gillis. J'ai cherché Mac Adam, mais sa voiture avait disparu. J'espère qu'il a suivi Gillis.

— J'ai dans l'idée que Baird et Rico sont allés à Shreveport, dit Purvis, plongé dans ses pensées. Il va se produire du nouveau avant peu.

— Oui, fit Dallas. Et si on disait à Olin ce qui se mijote ? Il pourrait tendre une souricière à Baird.

— La Rivière Rouge n'est pas dans son secteur. D'ailleurs, ne perdons pas de vue notre objectif : nous voulons que Baird, maintenant que nous sommes ramenés à notre point de départ, nous conduise aux bijoux. Si Olin met les pieds dans le plat, la belle avance !

— Je n'aime pas ça, dit Dallas. Nos effectifs fondent à vue d'œil. Burns en premier, maintenant Zoé ; c'est peut-être moi qui vais écoper demain.

Purvis n'en parut pas autrement affecté.

— J'ai travaillé quinze ans sur cette affaire. Je commence à en voir la fin. Je ne vais pas y introduire Olin pour tout foutre en l'air.

Dallas haussa les épaules. Il se sentait trop las pour discuter. Il s'absorba dans la contemplation de ses chaussures.

La pluie ne cessait de tambouriner à la vitre. Une voiture gravit la côte, s'approchant de la maison de Purvis. Les deux hommes prêtèrent l'oreille au bruit du moteur qui peinait. Ils s'interrogèrent mutuellement du regard. La voiture se rapprocha, dépassa la maison et poursuivit l'ascension de la colline. Les deux hommes se détendirent. Puis la sonnerie du téléphone retentit.

Purvis décrocha le récepteur et répondit.

— Oui. Lui-même.

Il resta impassible, ses longs doigts osseux tapotant un air sur le bras de son fauteuil. Au bout d'un moment, il dit :

— C'est bien. Merci. Je descendrai demain matin. L'hôpi-

tal de Brentwood? Oui, je sais comment y aller. C'est avant Lincoln Falls? Oui, bien entendu.

Il raccrocha.

— Qui a-t-on tué encore? demanda Dallas en serrant les poings.

— On vient de ramasser Mac Adam avec une fracture du crâne, dans la rue principale de Brentwood, répondit lentement Purvis en détournant le regard.

Dallas écrasa le bout de sa cigarette.

— Dans quel état est-il?

— Ça ira, dit Purvis. Il lui faudra un bout de temps pour se rétablir. Mais il n'est pas en danger.

— C'est merveilleux, dit ironiquement Dallas. Une fracture du crâne. A peine plus grave qu'une légère migraine. C'est encore Baird, hein?

— Il y a des chances. Un type répondant au signalement de Rico a utilisé le téléphone dans un café de Brentwood vers deux heures du matin. Peu de temps après, on a trouvé Mac Adam à quelques centaines de mètres du café. Au moins, nous savons maintenant qu'ils se dirigent vers la Rivière Rouge. Il y a un aéroport à Lincoln Falls. De là-bas, ils pourraient prendre l'avion pour Shreveport.

Dallas se mit lentement sur ses pieds :

— Il vaudrait mieux que j'aille du côté de chez Kile. S'il nous file entre les pattes, nous sommes foutus.

— Il est possible que Rico ait téléphoné à Kile. On dirait qu'ils sont partis pour libérer Hater.

— J'imagine difficilement qu'ils soient allés à Rivière Rouge uniquement pour voir les crocodiles, fit Dallas. Heureusement que je n'ai ni femme ni enfant. Ce boulot ne devient pas marrant du tout.

Purvis l'accompagna à la porte et revint dans sa bibliothèque. Il entendit démarrer la voiture de Dallas, puis demeura debout, immobile, le visage impassible, le regard perdu, longtemps après que le bruit du moteur se fût éteint au loin.

QUATRIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

La Rivière Rouge, colorée par la boue, déroulait lentement ses méandres à travers d'épais taillis de laïche, de lentilles d'eau et de sagittaires. Les énormes racines nues des palétuviers, ancrées dans les rives boueuses, donnaient l'impression d'une forêt montée sur échasses. Une étouffante chaleur tropicale pesait sur l'eau. L'unique bruit qui parvenait à l'oreille de Rico était le halètement monotone d'un moteur Diesel dans le lointain.

Rico essuya la sueur qui lui coulait dans les yeux. Il était assis à l'avant d'un bateau plat qui lui paraissait horriblement frêle et prêt à se retourner au moindre mouvement.

A l'arrière, Baird pagayait, s'attachant à ne pas trop s'écarter de la berge.

A ses pieds, la mitrailleuse était chargée et prête à tirer.

Tandis qu'il remontait lentement le courant, ses yeux pâles scrutaient les deux rives.

— Tu entends le bruit? dit-il soudain. C'est la drague. Elle est plus loin qu'on ne croirait. Hater est là-bas.

Rico rentrait la tête dans les épaules. Les moustiques bourdonnaient au-dessus de lui et il n'osait même pas les écraser, de peur de faire verser le bateau.

— Quel bled! dit-il en regardant les grandes herbes coupantes qui bordaient les rives. Comment pouvons-nous espérer passer à travers tout ça? Et comment allons-nous faire pour le tirer de là?

— Nous ne le tenons pas encore, dit Blaird. Baisse le ton! Sur l'eau, la voix porte.

Rico grommela et retomba dans le silence.

Au fur et à mesure que le bateau remontait le cours de la rivière, le portant plus avant dans cette végétation touffue et l'éloignant davantage de toute civilisation, il regretta plus encore de s'être laissé embarquer dans cette histoire insensée et dangereuse.

Il remarqua un gros tronc d'arbre qui flottait immobile à la surface de l'eau. Baird, immédiatement, fit virer le bateau, de façon à s'en écarter, et augmenta légèrement sa vitesse.

— Ne réveillons pas ce client-là, dit-il, c'est un caïman.

Rico se sentit défaillir. Il se cramponna aux deux côtés du bateau pour fixer l'objet noir qui se trouvait maintenant à l'arrière.

— Un caïman! répéta-t-il d'une voix horrifiée. Tu en es sûr?

— Ouais. La rivière en est infestée, répondit Baird, d'un ton indifférent. Ils ne te font rien, tant que tu ne les déranges pas. C'est des crocodiles qu'il faut se méfier. Dès qu'ils t'aperçoivent, ils te foncent dessus.

Rico s'étrangla :

— Il y en a par ici?

— Ça n'en a pas l'air, fit Baird. Un peu plus au sud, on pourrait peut-être en rencontrer. Mais pas par ici, j'imagine.

Un gros oiseau s'envola des hautes herbes avec un battement d'ailes impressionnant et frôla le dessus de la tête de Rico, le faisant sursauter violemment. Le bateau tangua et Baird se mit à jurer.

— Tiens-toi tranquille, nom de Dieu! Tu veux qu'on aille au jus?

A quelques centaines de mètres de là, Baird pointa l'avant de l'embarcation vers la rive.

— Ça y est, dit-il. Prends garde en sortant. Le sol est gluant, au bord.

L'avant du bateau toucha la terre et s'y enfonça.

— Tiens le bateau fixe, dit Baird.

Rico sortit maladroitement. Son pied disparut jusqu'à la cheville dans la terre molle. Minable, il maintint la

barque, tandis que Baird jetait la valise à terre et venait à l'avant le rejoindre.

— Les bords sont presque partout comme ça, dit Baird en tirant l'embarcation dans les herbes hautes et en s'emparant de la mitraille et de la valise. Prends garde de ne pas y laisser tes souliers. C'est pire que de la seccotine, cette saloperie-là.

Il se mit à avancer à travers les roseaux, se taillant péniblement un passage, et dégageant un pied après l'autre du sol marécageux.

Rico suivit du mieux qu'il put. Il avait l'impression d'avancer dans un océan de mélasse et à peine avait-il parcouru quelques mètres que ses vêtements étaient trempés de sueur.

Baird paraissait indifférent aux contingences. Il poursuivit sa route jusqu'à ce qu'il eût atteint le surplomb où la terre était ferme. Là, il s'arrêta, attendant que Rico, à bout de souffle, l'eût rejoint.

— Ça va bien ici, dit-il. Il n'y a qu'au bord que ça enfonce. Amène-toi, qu'on se mette à l'abri des moustiques avant qu'ils nous bouffent tout crus.

Rico le suivit sur un sentier bordé de part et d'autre par une haie épaisse de prunelliers sauvages. Maintenant, le battement régulier de la drague, qui semblait proche, parvenait distinctement à son oreille.

Après avoir marché pendant un certain temps à travers les taillis, ils arrivèrent à une petite cabane de bois dans une ancienne clairière à présent envahie par les broussailles. D'immenses cyprès faisaient de l'ombre autour de la cabane, mais Rico bénissait le ciel de ne plus se trouver sous la lumière directe du soleil qui l'avait brûlé vif, pendant la remontée de la rivière.

— Voilà, dit Baird, en poussant la porte de la cabane. Ça n'est pas grand, mais ça fera l'affaire. Je l'ai trouvée en venant reconnaître les lieux. Je l'ai aménagée convenablement : il y a des moustiquaires, de quoi bouffer et tout ce qu'il nous faudra pour quelques jours. Entre et viens voir!

Rico pénétra dans la cabane et parcourut du regard l'unique pièce.

— Personne ne vient par ici? demanda-t-il inquiet.

Baird secoua la tête.

— Non. Cette baraque appartenait au surveillant des types de la drague, mais maintenant ils sont remontés plus haut et il crèche ailleurs. Noddy m'a promis de jeter un coup d'œil sur ce que j'avais laissé ici.

Baird se dirigea vers un coin de la pièce où étaient empilés des boîtes de conserves, deux caisses, des couvertures et des tulles de moustiquaire.

— Tout est bien là.

— Noddy, répéta Rico. Qui est-ce?

Baird tira une couverture de la pile, la tassa sur le sol et s'assit dessus.

— Le type qui nous aide, dit-il en regardant Rico, sans la moindre expression dans ses yeux pâles. On ne peut pas faire le boulot sans un allié dans la place.

Rico prit à son tour une couverture et s'assit. La chaleur lui faisait mal à la tête et ses pieds le torturaient. Il se déchaussa avec un grognement de soulagement et s'adossa au mur, en essuyant la sueur qui coulait sur sa figure. Suer sang et eau dans un marais, ce n'était pas précisément ce qu'il appelait profiter de l'existence et il pensa intensément à la tranquillité et au luxe de son appartement, aux boissons glacées et aux filles compréhensives qui lui donnaient du bon temps. Il céderait de bon cœur sa part du demi-million pour faire retourner en arrière les aiguilles de la pendule et reprendre sa vie avant la mort de Zoé.

— Noddy? dit-il en regardant Baird. Qui est-ce? On peut avoir confiance en lui?

— On est bien obligés de lui faire confiance. Sans lui, on n'en viendrait pas à bout. C'est un des ouvriers de la drague. L'équipe comporte trois techniciens qui dirigent les opérations de dragage et cinq bonshommes qui font manœuvrer les machines. Noddy en est. En plus, il y a une cinquantaine de détenus qui desservent les camions et les bulldozers et qui font le sale boulot. La surveillance est assurée en permanence par cinq gardiens armés de carabines automatiques et par des chiens policiers.

Il s'étira, bâilla et poursuivit :

— J'ai rencontré Noddy à Astora : il y va toutes les semaines au ravitaillement. Nous avons bavardé. Il a consenti à nous prêter la main pour sortir Hater.

— Qu'est-ce que tu le payes? demanda Rico soupçonneux.

— Cinq mille, répondit Baird. La moitié ce soir, quand il va venir arrêter le plan, et l'autre moitié quand nous aurons Hater.

— Cinq mille? répéta Rico sidéré. Dis donc, minute... cinq mille! C'est sur ta part?

— Qu'est-ce qui te prend? demanda Baird. Alors, tu t'imagines qu'on peut sortir Hater sans un appui de l'autre côté? Et, avec un sourire rusé à l'intention de Rico :

— Il ne ramassera peut-être pas son pognon. Il peut lui arriver des ennuis. Faudrait pas croire qu'on va à un pique-nique.

Il se leva et se mit à préparer le repas. Rico le regardait faire en ruminant ses pensées. Les capacités de Baird le surprenaient. En un rien de temps, il eut confectionné le dîner sur un petit réchaud de camping. Quand Rico eut mangé et se fut rincé l'œsophage avec plusieurs whiskies, il se sentit un peu remonté.

Ils s'assirent devant la cabane pour fumer, jusqu'à la tombée de la nuit. Alors Baird alluma une veilleuse à la paraffine et la posa sur le rebord de la fenêtre. Puis ils s'installèrent aussi confortablement que possible sur les couvertures et attendirent que Noddy fit son apparition.

Il vint à la nuit. Ils aperçurent le faisceau de sa lampe électrique avant qu'il n'arrivât à la cabane. Il poussa la porte et entra : c'était un grand bonhomme mince, avec une figure jaune et creusée, une chevelure noire et plate et une barbe de huit jours. Vêtu d'un pantalon de treillis boueux et d'un gilet de corps, il portait au côté, dans un étui, un Smith & Wesson, calibre .45. Un panama bosselé couronnait le sommet de sa tête.

Son allure ne plut pas à Rico. « Il n'inspire pas confiance, pensa-t-il, mal à son aise. Il a l'air d'un furet. »

— Alors vous voilà revenu, fit Noddy en fermant la porte. Je suis passé deux ou trois fois. Personne ne s'est aventuré par ici.

Baird présenta Rico :

— C'est Raiph Rico. Il travaille avec moi.

Noddy jeta sur Rico un regard soupçonneux. Il s'avança dans la pièce et s'assit sur la couverture. Ils allumèrent des cigarettes et personne ne dit mot. Baird remplit trois verres de whisky.

— Hater va bien? demanda Baird, sans ambages.

— Oui, c'est un piqué, mais il est inoffensif, dit Noddy avec indifférence. Le genre renfermé. Je ne crois pas avoir jamais vu ce mec-là ouvrir la bouche. Les autres peuvent pas le blairer.

— Qu'est-ce qu'il a qui ne tourne pas rond?

— Il est dingue, dit Noddy. Il y a trop longtemps qu'il est dans le trou. Il pourrait vous faire des difficultés.

Il s'arrêta pour boire une longue gorgée et reprit :

— Vous ne m'avez pas expliqué pourquoi vous aviez besoin de lui.

Il regarda Baird :

— Mais c'est peut-être pas mes oignons?

— Exactement, fit Baird en bâillant. Les cinq mille dollars devraient suffire à calmer ta curiosité.

— Oh, je m'en balance! dit Noddy en ricanant. J'ai dans l'idée de m'acheter une ferme : un élevage de volailles. J'en ai ma claque de cette saloperie de marais. Vos cinq mille dollars me sauvent la vie.

— Tâche de les gagner! fit doucement Baird.

— Naturellement, répondit Noddy d'un air détaché, mais ses yeux eurent une expression fuyante. Quand est-ce qu'on largue les amarres?

— Demain à midi, répondit Baird. Entendons-nous bien. Chacun de nous aura son boulot. Je m'occupe des gardiens. Rico crée une diversion. Toi, tu attrapes Hater et tu nous l'amènes ici. D'accord?

— D'accord, dit Noddy. C'est ce qu'on avait décidé.

— Comment ça, une diversion? demanda Rico alarmé.

— Des bombes fumigènes, dit Baird. Tu n'auras rien d'autre à faire que de balancer des bombes sur la grosse drague. Dès que la nappe de fumée sera assez épaisse, tu reviens ici. Moi, je rejoins Noddy et nous ramenons Hater. Noddy s'en retourne à la drague avec son pognon. Toi, moi

et Hater, on prend la barque et on se tire à toute allure. Voilà les dispositions.

Rico vit aussitôt les embûches possibles. Comment pouvait-il être sûr que Baird et Noddy viendraient à la cabane? Et s'ils étaient en cheville pour le blouser? Ils pouvaient prendre le bateau et le laisser se dépêtrer tout seul. Et si Hater opposait de la résistance? Comment pouvaient-ils espérer venir à bout d'un type qui se débat sur une aussi frêle embarcation?

— Tu crois qu'on ira loin, s'ils nous cavalaient après? demanda-t-il, mal à l'aise, en regardant Baird.

— Nous comptons bien qu'ils ne nous cavalent pas après, c'est pourquoi nous revenons ici, répondit Baird. Si tu fais ton boulot proprement, la fumée sera si épaisse qu'on n'y verra que dalle. J'ai calculé que les détenus en profiteraient pour prendre la tangente. Je compte même là-dessus. Il n'y a que trois chemins pour sortir du marais, quand on n'a pas de bateau. Ils vont s'égailler par petits groupes et prendre les chemins. Les gardes et les chiens savent qu'ils s'évaderont par terre et non par la rivière. Nous viendrons ici pour laisser aux gardiens le temps de partir dans la brousse, puis on descendra dans la barque et on filera.

Rico parut un peu rassuré.

— Mais si Hater résiste, il fera verser le bateau.

Baird le regarda fixement avec une lueur au fond de ses yeux pâles.

— On ne lui donnera pas la possibilité de résister. Je m'en chargerai.

Noddy ajouta :

— Il ne sera pas difficile à mener. Il n'a pas la force d'une souris. Quand je le tiendrai, où est-ce que je te retrouverai?

— A soixante mètres de l'endroit où tu travailles, il y a un gros chêne. Je monterai dedans pour pouvoir surveiller les gardiens, dit Baird. Dès que la fumée commencera à se répandre, je descendrai. Tu me trouveras là-bas. Nous amènerons Hater par le sentier, puis, à travers les fourrés, jusqu'ici. Je te paierai. Rico et moi, nous emmènerons Hater et tu repartiras par où tu es venu. Si on te dit quel-

que chose, tu cavalais après un détenu, mais il t'a échappé. Mets-leur des bâtons dans les roues, pour que nous ayons le temps de nous tirer. D'accord?

— D'ac, fit Noddy en essuyant sur ses genoux ses mains trempées de sueur. J'ai idée que ça va comme ça. A demain midi.

— Oui, dit Baird. Hater sera assez près?

— Il travaille dans mon équipe. Je ne bougerai pas avant la fumée. A ce moment-là, je lui sauterai dessus, comme si je croyais qu'il cherche à s'évader. Dès que la fumée sera assez épaisse, je vous l'amène en vitesse. Après ça, vous vous débrouillez.

— S'il fait le méchant, envoie-le dans les pommes et porte-le. C'est possible?

Noddy ricana, montrant des dents jaunies par le tabac.

— Pour cinq mille dollars, je vous amènerais le Woolworth Building sur mon dos.

— Parfait, dit Baird. Il faut que je te donne du fric, hein?

Les yeux de Noddy étincelèrent.

— C'est ce qui était convenu.

— Donne-lui vingt-cinq billets de cent dollars, dit Baird à Rico. On te remettra le reste demain.

Sans grand empressement, Rico alla à sa valise, l'ouvrit et compta la somme. Il la remit à Noddy qui vérifia s'il avait bien son compte, respirant à petits coups, tant il était surexcité.

— Bon Dieu! Je n'ai jamais vu tant d'argent d'un coup, dit-il en fourrant la liasse de billets dans sa poche-revolver. (Il passa la main sur la bosse qu'elle formait, en ricanant.) Ça me fait la moitié de mon élevage de volailles.

Baird alluma sa cigarette. La flamme de l'allumette éclaira son visage. Ses yeux avaient la dureté de la pierre et son expression était menaçante.

— Je t'avertis qu'il vaut mieux pas essayer de me doubler, dit-il d'une voix mesurée. Arrange-toi pour mener à bien ton boulot, sinon t'auras pas l'occasion de le voir, ton élevage de volailles.

Noddy comprit la menace, mais se domina.

— Bien sûr! Bien sûr! dit-il avec un rire contraint. Vous pouvez compter sur moi. Vous aurez Hater demain.

Après son départ, Rico, inquiet, dit :

— Je ne me fierais pas à ce type-là.

Baird s'installait pour la nuit. Il s'envelopa dans une couverture et, levant les yeux sur Rico, il répondit laconiquement :

— Qu'est-ce qui te fait croire que je m'y fie?

Après quoi il souffla la lampe.

CHAPITRE II

Haut perché dans un chêne, Baird voyait distinctement le grand chaland à godets, avec sa pelle à vapeur qui déposait son chargement dans un camion arrêté sur le chemin bétonné construit le long de la rive. A cinquante mètres de là, une drague hydraulique, actionnée par un Diesel, curait les bords marécageux envahis par les hautes herbes, élargissant le lit de la rivière.

Baird se tenait à califourchon sur une épaisse branche, le dos retenu au tronc par une courroie, à dix mètres au-dessus du sol. Il avait en travers des genoux un Winchester .22 à répétition, muni d'un viseur télescopique et d'un silencieux. Il portait une chemise ample et un pantalon de camouflage vert et jaune, l'équipement de l'armée américaine pour les combats dans la jungle. Il s'était barbouillé la figure au bouchon brûlé. En regardant dans l'arbre, il était impossible à qui que ce fût de le remarquer, même avec des jumelles de campagne.

Au-dessus de lui, assis également à califourchon sur une branche et vêtu de la même façon, Rico transpirait à grosses gouttes. Il portait en bandoulière un sac de toile contenant une douzaine de bombes fumigènes que Baird lui avait données.

Ils voyaient les détenus travailler sous un soleil de plomb,

manipulant la vase qui tombait de la pelle à moteur dans les camions; la sueur ruisselait le long de leurs corps, tandis qu'ils trimaient, torse nu, leurs crânes rasés protégés de l'ardeur du soleil par de vieux chapeaux de paille bosselés.

Baird surveillait le secteur avec des jumelles puissantes. Jusqu'à présent, il avait repéré trois surveillants et cherchait à situer les deux autres. Deux d'entre eux se tenaient sur la cabine du pont du chaland. L'un portait sous le bras un fusil à répétition, l'autre semblait n'avoir qu'un revolver accroché à la ceinture. Le troisième gardien arpentait de long en large le pont inférieur de la drague hydraulique. Il était armé d'un automatique et d'un Smith & Wesson, calibre 45.

Baird fit dévier la direction de ses jumelles sur une hutte en rondins, au toit d'herbes sèches, dans une clairière, à une certaine distance de la rive. Il repéra un autre surveillant, assis à l'ombre, à califourchon sur une mitrailleuse Browning, braquée sur la route qui partait du marais.

La mitrailleuse surprit Baird. Noddy n'y avait pas fait allusion.

— Regarde le type devant la hutte, dit-il à voix basse à Rico. C'est de celui-là qu'il faut que je m'occupe.

Rico leva ses jumelles et faillit les lâcher en apercevant la mitrailleuse.

— C'est le premier à descendre, poursuivit Baird. Il doit y avoir un autre gardien, mais je n'arrive pas à le repérer. Quelle heure est-il?

— Midi moins six, répondit Rico, la gorge sèche.

Baird grogna. Il promena ses jumelles sur les buissons et les herbes, sans parvenir à découvrir le cinquième surveillant.

— Il est peut-être dans la baraque ou ailleurs avec les chiens, dit-il en remettant les jumelles dans leur étui.

Il leva son Winchester et regarda par le viseur télescopique.

— Si seulement j'avais un peu plus de pratique avec cet engin! marmonna-t-il tout bas.

Il appuya le canon sur la fourche d'une branche. Il le fit glisser légèrement pour que la tête du gardien se trouve

exactement à l'intersection de la croix sur la mire. Il eut un grognement de satisfaction et abaissa le fusil.

— Tu as vu Noddy?

— Il est à côté du camion au disque rouge, dit Rico en regardant dans ses jumelles. Ça doit être Hater qui est près de lui.

Baird sortit ses jumelles de leur étui et les braqua sur le camion en réglant la distance. Il vit Noddy, debout près du camion, une cigarette au bec. Un panama bosselé abritait son visage, mais Baird le reconnut à sa poitrine étriquée et à sa haute silhouette voûtée.

Hater empilait la boue liquide de la pelle à vapeur dans le camion. Il était debout, enfoncé jusqu'aux genoux dans la gadoue, et Baird le reconnut immédiatement à son crâne chauve et à ses sourcils proéminents. Seul de tous les détenus, il était sans chapeau. Il travaillait lentement, régulièrement, nu jusqu'à la ceinture, son corps émacié bruni au soleil.

— C'est bien Hater, fit Baird. Il va falloir que tu descendes maintenant et que tu ailles prendre ta place. Colle la première bombe sur le pont de la grande drague. Prends garde que chacune de tes bombes tombe bien sur quelque chose de dur. Elles n'éclateront pas si elles s'enfoncent dans la terre molle.

Rico grommela quelque chose. La sueur lui coula dans les yeux, le picotant vivement. Il tremblait tellement qu'il eut peur de lâcher la branche à laquelle il se cramponnait.

— Fais-moi ça au poil! poursuivit Baird, en l'observant. Si tu les lances assez haut, ils ne pourront pas voir d'où elles viennent. (Il regarda sa montre.) Vas-y! Il est midi moins une.

Rico commença à descendre de l'arbre. Il respirait difficilement et, une ou deux fois, il dut s'arrêter pour essayer de maîtriser le tremblement qui le secouait. Baird l'observait, le visage impassible.

— Vas-y! dit-il d'un ton hargneux. De quoi as-tu peur? Il ne t'arrivera rien.

Rico finit par atteindre le sol. Les jambes molles, il s'appuya au tronc de l'arbre, puis, faisant effort sur lui-même, il se mit à avancer, entièrement dissimulé par les hautes herbes.

De son observatoire, Baird suivait sa progression à travers la brousse, mais le surveillant, sur le pont de la drague, n'était pas placé assez haut pour le voir. De temps à autre, Rico s'arrêtait et regardait vers Baird pour demander son chemin. Baird lui indiquait de la main la direction à suivre. Il se retournait alors et continuait d'avancer à travers les hautes herbes coupantes, trébuchant dans les trous d'eau.

Quand il fut parvenu à trente mètres de la grande drague, Baird lui fit signe de ralentir, et mettant ses jumelles au point sur la figure de Rico :

« Cette espèce de peau de nouille crève de peur, se dit-il. S'il rate son coup, nous sommes foutus. »

Rico se retourna encore une fois. Baird lui fit signe de progresser plus lentement. Il parcourut encore une dizaine de mètres et se trouva en bordure des hautes herbes. Il voyait maintenant le pont de la drague et il replongea vivement en arrière, un genou en terre.

Au cours de la matinée, il avait à maintes reprises répété son rôle avec Baird. Il n'avait qu'à rester caché, jusqu'à ce que Baird lui fît signe de jeter les engins. Il ouvrit le sac de toile et en tira une bombe. Sentant qu'elle glissait dans sa main baignée de sueur, il la remit en place pour s'essuyer les mains avec son mouchoir.

Il leva les yeux vers Baird et dut fixer l'arbre pendant quelques secondes avant de le découvrir. Baird, à présent, dirigeait le Winchester vers le gardien à la mitrailleuse.

Baird n'éprouvait aucune émotion en braquant le canon de son arme sur le gardien. La grosse figure, grasse et rouge, qu'il voyait dans le viseur télescopique n'avait pas plus d'humanité pour lui qu'un gros plan de vedette sur un écran de cinéma. Du pouce, Baird rabattit en arrière le cran d'arrêt, assura le fusil et prit une longue et lente aspiration. La mire du fusil était comme plaquée à la tête du surveillant. Le coup n'était pas difficile : cinquante mètres, peut-être un peu plus, mais tout en dépendait. S'il le ratait, l'éveil serait donné et tout l'agencement par terre. Son doigt caressa la détente. Le gardien se tenait immobile, on aurait dit qu'il somnolait, les mains reposant sur les genoux, la tête baissée. Avec lenteur et régularité, Baird continuait

d'appuyer sur la détente. Soudain le coup partit, avec un bruit violent d'éclatement qui se trouva noyé dans le battement régulier de la machine Diesel.

Le gardien plongea très lentement en avant sur sa mitrailleuse, comme s'il était endormi. Son chapeau tomba et alla rouler dans la poussière. Sa tête resta appuyée au canon de la mitrailleuse et le sang se mit à couler de son oreille droite en un flot rapide et régulier, sur le revers de son pantalon et sur sa chaussure.

Baird regarda aussitôt dans la direction de la drague. Aucun des surveillants ne s'était tourné vers la hutte. Personne ne semblait avoir remarqué ce qui s'était passé.

Baird fit signe à Rico. Il le vit prendre une bombe dans le sac. Rico paraissait avoir des difficultés à la tenir et faillit la laisser échapper. Baird retint son souffle, en le regardant se mettre en position et lancer la bombe haut dans l'air. C'était un geste sauvage, un geste de panique. Baird vit qu'elle n'atteindrait pas la drague et laissa échapper un juron.

Il suivit la bombe des yeux. Elle semblait flotter dans l'air chaud, se profilant nettement sur le ciel bleu. Aucun des gardiens ne la remarqua, mais du coin de l'œil, Baird vit que Noddy se raidissait et regardait descendre l'engin.

Il tomba avec un clap retentissant dans la rivière. Immédiatement les deux surveillants regardèrent dans la direction du bruit. Celui qui tenait l'automatique leva son arme, cherchant une cible. Ils fixaient les rides concentriques qui s'épalaient à la surface de l'eau. Puis l'un d'eux regarda en direction de la hutte, la main en éventail pour mieux voir, enfin, il sortit une paire de jumelles de campagne d'un étui qui lui pendait au cou et la porta à ses yeux.

Baird faisait des signes frénétiques à Rico, pour qu'il lançât d'autres bombes, mais Rico avait perdu tout courage. Accroupi dans la boue, la tête rentrée dans les épaules, il attendait que le tir commence.

Les mouvements de la main de Baird avaient attiré l'attention du surveillant à la carabine automatique. Il porta l'arme à son épaule. Dans ce laps de temps, Baird le vit et se coucha en avant sur la branche. Il s'en fallut de peu qu'il lâchât son Winchester. La carabine à répétition tira trois coups.

Les balles sifflèrent dangereusement aux oreilles de Baird.

Se rendant compte que personne ne lui tirait dessus, Rico se remit sur pied. Fiévreusement, il se mit à lancer des bombes sur la drague, dans le souci de l'endroit où elles tombaient. C'est par hasard que deux d'entre elles atterrirent sur le pont du chaland. Elles éclatèrent, projetant une masse de fumée blanche qui enveloppa le pont et la passerelle, avant que le gardien ait eu le temps de tirer un quatrième coup.

L'appel d'une sirène déchira l'air.

Le surveillant qui se trouvait sur la drague hydraulique commença à tirer dans les herbes.

Deux hommes en treillis blanc et maillots de corps apparurent sur le pont de la petite drague, revolver au poing. Ils se mirent à tirer sur le chêne pendant que Baird se laissait glisser vers le bas. Une balle frôla son visage de si près qu'il en sentit la brûlure sur sa joue. Il lâcha la branche à laquelle il s'accrochait et tomba lourdement sur le sol.

Il courut à travers les roseaux rejoindre Rico. Les trois hommes de la petite drague voyaient le haut des herbes onduler vivement au passage de Baird et ils concentrèrent leur tir sur l'herbe en mouvement.

Les balles sifflaient aux oreilles de Baird. Il continua d'avancer, s'attendant à être frappé, à chaque seconde, les traits tendus et durcis, respirant bruyamment par la bouche.

Il parvint jusqu'à Rico, accroupi dans la boue, couvrant sa tête de ses bras repliés.

— Lève-toi, andouille! cria Baird, et d'un coup de pied il redressa Rico. Donne-moi les bombes.

Il arracha le sac à Rico, laissa tomber le Winchester, sortit son Colt et se dirigea vers le bord, d'où il pouvait voir la petite drague.

Il atteignit prudemment la limite des herbes et se coucha par terre, regardant vers la drague. Il voyait le gardien sur le pont, le fusil braqué, le cherchant des yeux plus en avant.

Baird leva le .45 et transperça la tête du gardien. Celui-ci fit un bond en l'air et retomba avec un plouf dans l'eau. La carabine à répétition heurta le pont et le coup partit.

Baird se mit à asperger la petite drague de bombes à fumée. La perspective fut rapidement noyée de fumée blanche. Les cris et les coups de feu alternaient. La sirène continuait de brailler son avertissement.

Saissant Rico par le bras, Baird le tira à travers les hautes herbes jusqu'au chêne.

— Retourne à la cabane, lui dit-il et grouille-toi! Si je ne suis pas là-bas dans un quart d'heure, c'est que je ne reviendrai pas.

— Et le bateau? souffla Rico.

On aurait dit qu'il allait s'évanouir. La sueur coulait sur son visage d'un gris de cendre et ses genoux pliaient sous lui.

— T'occupe pas du bateau... mets les bouts!

Baird lui donna une poussée qui le fit vaciller, puis il se hissa dans le chêne juste assez haut pour dominer les hautes herbes.

Les deux dragues et les camions étaient entièrement dissimulés par la nappe de fumée blanche. La hutte était encore visible et Baird aperçut un gardien qui, sortant en courant du nuage de fumée, portait à l'écart le surveillant tué et s'asseyait à califourchon sur la mitrailleuse.

Baird savait que son Colt ne porterait pas aussi loin, mais il se dit qu'il pourrait lancer une bombe suffisamment près pour rendre la mitrailleuse inoffensive.

Il tira une bombe de sa poche, tandis que le gardien faisait pivoter la mitrailleuse sur son support pour avoir dans sa ligne de tir à la fois l'arbre et la partie du marais dans laquelle se trouvait Rico.

Baird lança la bombe de toutes ses forces. En entendant son sifflement dans l'air, le gardien ouvrit le feu avec sa mitrailleuse. Des éclats de bois giclèrent du tronc de l'arbre trois mètres au-dessus de la tête de Baird. Il vit la bombe dégringoler sur la piste bétonnée à cinq mètres de la mitrailleuse et exploser. Il n'attendit pas le résultat. La grêle de plomb qui lui arriva tout près à travers les feuilles des arbres ébranla ses nerfs d'acier et il se laissa tomber à terre.

La mitrailleuse crépita encore pendant quelques secondes, puis s'arrêta. Au loin, Baird percevait maintenant l'aboiement aigu des chiens. Tout en essayant la sueur qui cou-

lait sur sa figure, il se demanda si les détenus en avaient profité pour s'évader.

Où était Noddy? Qu'est-ce qu'il avait bien pu fabriquer pendant tout ce bacchanal?

Le bruit de la sirène décroissait. Baird savait que les gardiens de la prison, à cinq kilomètres de là, étaient avertis par elle qu'il y avait du grabuge à la rivière, et que les renforts ne tarderaient pas à s'amener.

Il entendit un pas de course. Quelqu'un arrivait à travers les herbes. Il s'effaça rapidement derrière l'arbre, le Colt braqué, et attendit.

Noddy et Hater firent irruption dans la clairière. Noddy tirait Hater par le bras. Noddy paraissait épouvanté, les yeux lui sortaient de la tête, il soufflait bruyamment. Hater avait l'air étonné et se laissait tirer par Noddy sans protester.

Baird sortit de derrière son arbre. Dès que Hater l'eut vu, il sembla revenir à la réalité. Il arracha vivement son bras à l'étreinte de Noddy, pivota sur les talons et repartit comme une flèche dans l'épaisseur des herbes.

Noddy et Baird furent tellement saisis qu'ils restèrent une seconde cloués sur place. Puis, voyant que Hater s'enfuyait par où il était venu, ils se précipitèrent tous les deux à sa suite dans la brousse, s'efforçant de lui couper la route avant qu'il n'atteignît la nappe de fumée qu'une brise légère venant de la rivière portait vers eux.

Baird rattrapa Hater le premier. Il l'agrippa par son épaule nue. Hater lui glissa entre les doigts, repartit vers la droite et courut tête baissée se jeter dans Noddy qui l'arrêta.

— A quoi tu joues? lui cria Noddy à bout de souffle, tandis que Hater se débattait comme un possédé.

Si Baird ne l'avait saisi par le bras, il eût réussi une fois de plus à se dégager.

— Prends-le par l'autre bras! ordonna Baird à Noddy. Allons vite, ils peuvent s'amener par ici...

Voyant qu'il n'avait plus l'espoir de s'échapper, Hater se mit soudain à pousser un cri effroyable. Le son qui sortait de sa bouche était pénétrant comme une vrille, déchirant, horrifiant. C'était le cri d'un animal pris au piège. Baird en

fut tout déconcerté. Quant à Noddy, son effroi fut tel qu'il lâcha Hater et recula de quelques pas.

Hater attaqua Baird au visage avec ses ongles. Baird en s'écartant sauva ses yeux, mais les ongles courts et pointus labourèrent sa joue, gravant dans sa chair des traînées sanglantes.

Baird lâcha Hater, mais comme ce dernier se disposait à fuir, Baird extirpa son revolver et lui porta un coup de crosse au sommet du crâne. Il avait pris garde de ne pas frapper trop fort. Néanmoins, la violence du coup fit tomber Hater sur les genoux. Il se remit à hurler et lutta désespérément pour se relever.

— Tape! Tape! criait Noddy affolé. On va l'entendre!

Baird hésita. Il éprouva le besoin meurtrier de tirer sur Hater, mais il se retint de décharger son revolver dans ce corps bruni et émâcé. Profitant de cette hésitation, Hater se remit à courir d'un pas incertain à travers la clairière vers les herbes.

Baird le rattrapa en trois enjambées et le fit pivoter.

Hater le regarda, effaré; les muscles faciaux et la peau diaphane sur la structure osseuse étaient agités comme la surface de l'eau soulevée par un vent violent. L'horreur éclatait dans les yeux noirs et vides. Les lèvres minces et craquelées découvraient les dents en un rictus méfiant.

Baird balaya les bras levés au-dessus de la tête de Hater et, s'approchant d'un pas, écrasa le crâne déjà saignant avec la crosse de son revolver. Les yeux de Hater perdirent toute expression. Avec un « han » sec, il s'effondra aux pieds de Baird.

Baird recula. Le sang et la sueur dégouttaient de son visage. Il avait les yeux fous et se sentit envahi par une nausée encore jamais éprouvée.

— Relève-le, dit-il à Noddy, sans le regarder. Porte-le à la cabane, le plus vite possible. J'arrive tout de suite.

— Il est fou! dit Noddy en se penchant sur le corps immobile. Je te l'avais dit que vous auriez des ennuis avec lui.

— Ne traîne pas! aboya Baird, en essuyant sa figure avec son mouchoir.

Les entailles assez profondes saignaient abondamment. Il

sentait le sang s'infiltrer dans l'encolure de sa chemise et rouler sur sa poitrine.

Noddy chargea Hater sur ses épaules et se mit en marche lentement, d'un pas cahotant, dans la direction de la cabane.

Baird alla chercher le Winchester. Il eut de la peine à le retrouver, car la couche de fumée enveloppait maintenant les hautes herbes, mais finalement il le dénicha. Il ne pouvait plus voir la rivière; à présent, une fumée dense recouvrait les dragues et l'eau. La fusillade s'était tue. Assez loin, à sa droite, il entendait des hommes crier, mais il lui était impossible de distinguer ce qui se disait.

Il courut sur les traces de Noddy et le rattrapa à quatre cents mètres de la baraque. Noddy, adossé à un arbre, s'efforçait de reprendre haleine. Hater était étendu à ses pieds.

— Amène-toi! dit Baird. Tu veux te faire ramasser?

— Je suis à bout! haleta Noddy. Je ne peux pas le porter plus loin.

Baird jeta le Winchester dans les mains de Noddy, se pencha, prit Hater et le mit sur ses larges épaules.

— Viens, dit-il. Marche devant!

Noddy avança, soufflant encore.

Lorsque Baird arriva à la cabane, il respirait difficilement. Hater était plus lourd qu'on n'aurait cru et la chaleur des marais semblait pomper toute la force de Baird.

Rico vint à la porte. Il tremblait et la pâleur de son visage lui donnait l'air d'une apparition.

— Est-ce qu'ils viennent par ici? demanda-t-il plein d'effroi.

Baird le bouscula pour entrer dans la cabane. Il fit glisser Hater de son épaule et le laissa tomber sur le sol.

Rico et Noddy le suivirent. Noddy demeura près de la fenêtre à surveiller le sentier et le chemin qu'ils avaient suivi pour venir.

— Donne l'argent à Noddy, dit Baird à Rico. Vingt-cinq billets de cent dollars. Grouille! On embarque tout de suite.

Rico roula des yeux ronds.

— Quoi? Nous n'allons pas attendre ici, comme on avait décidé?

— Si tu avais fait ton boulot comme je te l'avais demandé, répondit Baird, furieux, on aurait pu attendre. Maintenant, ils savent que nous sommes venus de ce côté-ci, il faut nous tirer à toutes pompes.

— Je n'ai pas pu... dit Rico en se tordant les mains.

— Ferme-la! cria Baird. Donne le fric!

Rico alla en chancelant jusqu'à sa valise. Tandis qu'il tripotait les serrures, Noddy dit sèchement :

— Halte! Vous donnez pas la peine. Je prends tout!

Il tenait le fusil à la main et le braquait sur Baird.

— Vous croyez que je vais faire ce boulot-là pour cinq sacs...! Si vous bougez, je vous mets du plomb dans le buffet.

CHAPITRE III

Rico resta pétrifié et jeta à Baird un regard désespéré. La valise contenait sept mille dollars en espèces: toute sa fortune. Sa main agrippa convulsivement la poignée de la valise. Il avait prévenu Baird et, maintenant, ce traître au torse étriqué allait faire main basse sur l'argent et les descendre.

Baird, immobile, avait les yeux rivés sur le fusil de Noddy. On ne pouvait rien lire sur son visage, mais sous son œil droit un muscle tressaillait.

— Tourne-toi, dit Noddy. Et jette ton pétard. Jette-le à terre. N'essaie pas de me couillonner. A cette distance, je suis un tireur d'élite. Allons! Tourne-toi!

Baird fit demi-tour. Lentement sa main droite plongea sous sa veste et en tira le Colt. Rico le vit subrepticement ouvrir d'un coup de pouce le cran de sûreté.

Noddy ajouta :

— Et maintenant, vous allez y passer, mes agneaux. On va me voter des félicitations pour vous avoir supprimés et avoir repris Hater du même coup. Lâche ton feu!

Cela se fit si vite que Rico n'y comprit rien.

Baird, faisant un brusque écart à droite, se retourna du même coup. Noddy tira et le manqua. Le revolver de Baird cracha à trois reprises, illuminant à chaque déflagration la cabane obscure. Noddy lâcha son fusil, se comprima le ventre avec les deux mains et se cassa en deux. Il demeura dans cette position l'espace d'une seconde, puis ses genoux plièrent et il tomba sur la figure.

Baird le dominait de toute sa taille.

Frémissant de soulagement, Rico s'avança pour regarder Noddy. Il n'avait qu'une idée : l'argent était sauvé.

— Saloperie! dit doucement Baird en poussant Noddy du pied. Avoir voulu essayer sur moi un truc vieux comme le monde!

Noddy râlait. Il leva les yeux sur Baird, la respiration sifflante.

Baird s'agenouilla près de lui et passa la main sur ses vêtements. Il trouva le rouleau de billets qu'il lui avait donné la nuit précédente.

— Il n'aura plus besoin de son élevage de volailles, à présent, fit Baird en mettant l'argent dans sa poche-revolver. Viens! Il est temps qu'on s'en aille. Donne-moi un coup de main pour Hater. Où est le sparadrap?

Rico trouva le large rouleau de sparadrap. Ils s'en servirent pour attacher les mains, puis les chevilles de Hater et pour le bâillonner.

— Je vais le porter. Tu tiendras la valise et le Winchester, dit Baird. Tu peux être sûr qu'ils ont entendu les coups de feu.

Pendant que Rico allait prendre la valise, Baird se pencha sur Noddy. Il ne respirait plus. Baird lui toucha l'aorte, puis se redressa.

— Il ne doublera plus personne, maintenant, murmura-t-il.

Puis il hissa sur son épaule Hater évanoui et gagna la porte. Rico le suivit sur le sentier, portant la valise et le Winchester.

Rico était complètement éberlué, dépassé par les événements, perdu. Ils tenaient Hater, mais il leur fallait encore

sortir de ce marécage et naviguer douze heures durant, avant d'atteindre l'endroit où ils avaient laissé la Packard.

Même s'ils menaient à bien l'enlèvement il leur faudrait rafler l'argent à Kile. Toute cette machination apparaissait à Rico comme une entreprise parfaitement délirante.

Un bruit lointain le cloua sur place, comme s'il s'était heurté à un mur de brique. Baird l'avait entendu aussi et s'était également arrêté. Tous les deux regardèrent le sentier derrière eux. Baird avait sorti son revolver.

Au loin, l'aboiement des chiens se faisait entendre. Il se rapprocha dans le temps qu'ils écoutaient.

— Cavaliers! s'exclama Baird. Ils ont repéré nos traces.

Il se retourna et se mit à courir lourdement dans le sentier, tandis que Rico lui emboîtait le pas tant bien que mal. Le poids de Hater empêchait Baird de se mouvoir rapidement. Il avait encore une certaine distance à couvrir avant d'atteindre le bateau et il savait qu'il devait conserver ses forces pour la fin.

Les aboiements devinrent plus distincts. On entendait des voix d'hommes s'interpeller. Ils continuèrent d'avancer. Baird précipita le pas, le souffle oppressé. L'épouvante de Rico était telle qu'il ne savait plus ce qu'il faisait et suivait aveuglément Baird, d'un pas trébuchant.

A chaque mètre parcouru, l'aboiement des chiens devenait plus sonore. Baird était à bout de souffle quand il vit la rivière devant lui. Il sortit du sentier et déposa Hater dans le taillis.

Rico arriva, haletant. Il regardait derrière lui, les yeux hors de la tête; l'épuisement et l'effroi le mettaient dans un état voisin de l'hystérie.

Baird lui prit le bras et le tira hors du sentier.

— Il faut arrêter ces chiens, dit-il. S'ils comprennent que nous avons un bateau, nous sommes cuits. Ils nous poursuivront en canot à moteur. Nous n'aurions plus aucune chance de nous en tirer.

— Qu'est-ce que tu vas faire? sanglota Rico, allongé sur le côté, en regardant désespérément Baird.

Baird saisit le Winchester.

— Encore heureux que je sois allé le rechercher. Ils

n'entendront pas le coup de feu et je pourrai peut-être les balayer avant qu'ils ne sachent d'où ça leur vient.

Un craquement de broussailles inattendu fit virevolter Baird. Il aperçut un gardien de prison qui s'engageait dans le sentier, tenant d'une main un revolver et de l'autre une chaîne au bout de laquelle un molosse le tirait de toutes ses forces en avant.

Baird n'eut pas le temps de souffler. Il avait le fusil à l'épaule quand le gardien l'aperçut. Il tira un dixième de seconde avant que le garde déséquilibré par les bonds du chien ait pu viser. La balle frappa le gardien en plein front. Il tomba en arrière, ses doigts mourants relâchant la chaîne.

Le chien n'hésita pas. Il descendit le sentier comme un éclair noir. Baird fit passer en toute hâte une seconde cartouche dans la culasse et tira encore une fois, mais le chien accourait trop vite pour qu'il fût possible de viser juste. Baird le manqua et, avant qu'il ait pu tirer à nouveau, le chien était sur lui.

Baird opposa à son poitrail massif le canon du fusil, mais l'arme lui sauta des mains, tant le chien chargeait avec force. Baird saisit l'animal à la gorge, repoussant la tête pour éviter les crocs blancs qui le tailladaient. L'homme et le chien roulèrent l'un sur l'autre, dévalant le sentier vers la rivière. Baird fit des efforts surhumains pour éviter que le chien ne le prenne à la gorge. Il enfonça ses doigts dans la peau souple du cou de l'animal et se rejeta aussi loin qu'il put en arrière, tandis que la bête lui labourait la poitrine avec ses pattes de devant, s'efforçant de le happer.

Rico, allongé, était pétrifié par l'horreur. Il se rendait compte qu'il aurait dû se porter au secours de Baird, mais il se sentait incapable de faire un mouvement.

Baird essayait d'étrangler le chien, mais il était gêné par le collier épais à clous de cuivre qui protégeait le cou de l'animal. Il roulait, entraînant le chien avec lui, n'osant lâcher prise une seconde. Le molosse était d'une force incroyable : autant maîtriser un tigre. Baird sentit que sa prise glissait. Les crocs blancs se refermaient maintenant

à quelques centimètres de son visage. Il fit un terrible effort et, presque totalement renversé en arrière, fit rouler le chien avec lui dans la rivière.

L'eau tiède et limoneuse se referma sur sa tête. Une de ses mains relâcha son étreinte, mais le chien, dans l'eau lui aussi, songeait davantage à revenir à la surface qu'à mordre. Ils se remirent ensemble à flot et quand Baird eut repris pied, il saisit le collier à deux mains et replongea la tête du chien sous l'eau.

L'animal, en se débattant, faisait monter des bulles et de l'écume à la surface de l'eau. Baird y mettait toutes ses forces. Quand il croyait l'avoir maîtrisé, l'animal s'arrangeait pour revenir respirer à la surface, avant que Baird ne lui replonge la tête sous l'eau.

Rico s'était levé et était descendu au bord de la rivière. Il contemplait la lutte, fasciné par l'horreur, sans se préoccuper du bruit qui annonçait l'arrivée d'autres chiens.

La bête finalement commença à céder et Baird put libérer une main. Il extirpa son Colt et frappa le chien sur le sommet du crâne. L'animal, dans un sursaut convulsif, happa le poignet de Baird. Baird sentit un fer rouge lui percer le bras : les crocs s'étaient ancrés dans sa chair. Il continua de cogner, jusqu'à ce que les mâchoires fermées sur son poignet eussent desserré leur étreinte et que le chien, avec des spasmes et se débattant encore, se laissât aller. Baird, en soufflant, le lâcha et il s'enfonça lentement, disparaissant sous l'eau boueuse et écumeuse.

Baird sortit en chancelant de la rivière.

— Va chercher le bateau! cria-t-il haletant, en s'escrimant pour remonter sur la berge, avec le sang qui lui coulait le long des doigts. Fais vite!

Rico enfonça jusqu'aux genoux dans l'eau et la boue, pour aller rechercher l'embarcation. Il commençait à la tirer de sa cachette dans les arbrisseaux et les herbes, lorsque Baird arriva, portant Hater sur ses épaules.

— Ça va, dit Baird. Prends la valise et le fusil.

Rico repataugea jusqu'à la berge et revint avec la valise, et le Winchester.

Baird avait mis Hater dans le bateau. Il retint l'embar-

cation pour que Rico pût y monter. Puis il y prit place à son tour. En poussant avec la rame, il l'écarta du bord et dirigea l'avant dans le sens du courant.

Il pagaya péniblement pendant quelques minutes, lançant le bateau à vive allure, sans s'éloigner pourtant des buissons enchevêtrés et du taillis qui formaient le long de la rive un rideau impénétrable. Quand ils eurent parcouru quelques centaines de mètres, il fit manœuvrer le bateau vers les branches d'un arbre qui surplombait la rivière et vint se ranger le long du bord.

Bien dissimulé, le bateau était invisible de la rive opposée. L'aboiement des chiens s'était dangereusement rapproché et Rico interrogea Baird du regard.

— Tu ne crois pas qu'on ferait mieux de continuer? murmura-t-il. Ces chiens vont nous faire découvrir.

— Tais-toi, dit Baird. Passe-moi la valise.

Rico s'exécuta. Baird ouvrit le couvercle et sortit la pharmacie de campagne. Il lava soigneusement son poignet déchiqueté dans l'eau de la rivière et l'enveloppa d'un pansement adhésif. Puis il tôta sa veste mouillée et nettoya les écorchures de son visage qu'il aspergea d'iode, après s'être essuyé avec une serviette. Il rangea la pharmacie de campagne et prit le matériel d'entretien des armes à feu. Il nettoya rapidement le Colt et le rechargea. Il procéda ensuite au nettoyage du Winchester et remit quatre cartouches dans le magasin.

— Ça va mieux comme ça! murmura-t-il, en couchant le Winchester dans le fond du bateau, à portée de sa main. Fffff... Je n'ai pas envie de me colleter avec les autres chiens.

Il leva les yeux sur Rico.

— Garde un œil sur Hater. S'il se réveillait, il pourrait essayer de faire chavirer le bateau. Cogne-le sur la tête, si tu le vois disposé à faire des histoires.

Rico ravala son souffle. Il manipulait le Smith & Wesson dont il ne savait pas se servir et regardait craintivement le corps immobile étendu à ses pieds.

— Ils sont là-bas! chuchota soudain Baird, en tendant le doigt.

Rico suivit du regard la direction indiquée. Il entrevit trois surveillants à demi cachés par la végétation, sur l'autre rive, regardant autour d'eux de tous les côtés. Chacun d'eux était armé d'une mitrailleuse Thompson dont ils semblaient prêts à se servir. Ils parlaient entre eux et l'un désignait la rivière.

Puis, tellement près du bateau caché dans les herbes et le feuillage que Baird et Rico sursautèrent et saisirent leurs armes, une voix d'homme cria :

— C'est par ici qu'ils sont venus!

Ils ne pouvaient voir l'homme qui se trouvait sur leur berge, mais les autres surveillants le voyaient.

— Ils ont tué Ben. Ces saligauds avaient un fusil.

— Tu crois qu'ils ont un bateau? demanda l'un des gardiens.

— Je ne vois pas comment. A moins qu'il n'aient eu des complicités au-dehors. Ils ont dû traverser à la nage.

— Les chiens vont arriver, dit l'un des surveillants. Nous serons bientôt sur leurs traces. Vous avez regardé dans la vieille baraque? Il y en a peut-être qui se sont cachés dedans.

— Jed s'en occupe. Je reste avec Ben jusqu'à ce que la civière s'amène.

Les trois surveillants échangèrent un salut de la main et s'éloignèrent en descendant le courant.

— Nous allons rester là, chuchota Baird. Les chiens ne peuvent pas venir jusqu'ici à travers la broussaille et tant que nous sommes sur l'eau ils ne peuvent pas renifler notre odeur. Nous leur laisserons quelques heures pour se calmer, ensuite nous essaierons de passer.

Il enleva son pantalon trempé et, entièrement nu, assis dans le fond du bateau, il se sécha soigneusement. Il pendit à une branche la veste et le pantalon, déboucha une bouteille de whisky et en absorba plusieurs gorgées.

Rico, incapable de réagir, regardait avec effroi l'autre rive. Il entendait les aboiements lointains des chiens et les cris des hommes. Cela faisait un remue-ménage insensé dans le fourré.

— Tiens! Prends-en une goutte, dit Baird en lui offrant la bouteille.

Rico but longuement. L'alcool le remonta un peu, mais il ne pouvait encore pas maîtriser son tremblement.

— Crois-tu qu'on en sortira? demanda-t-il soudain.

— Oui, dit Baird. Je l'espère. Ils ne vont pas s'éterniser ici. Ils ont cinquante détenus à rassembler.

Il s'installa aussi confortablement que possible sur une couverture et reprit une lampée de whisky.

— Je voudrais bien fumer, dit-il comme à lui-même. Mais les chiens sentiraient l'odeur. (Il jeta un coup d'œil sur Hater.) Est-ce qu'il est d'aplomb?

Rico voyait la poitrine mince de Hater se soulever à chaque respiration.

— Il respire encore.

— Tant mieux, dit Baird avec un rire aigre. Il doit avoir le crâne dur comme du granit.

— Il est fou, dit Rico mal à l'aise. Dans sa figure il y a quelque chose...

— Tu peux te regarder, dit Baird. T'as l'air un peu dingue, toi aussi. Et moi, je ne dois guère être mieux. Cette saloperie de clebs a failli m'avoir.

Rico frissonna.

— Ah! ça, pour ce qui est de m'épauler, tu as été un peu là! poursuivit Baird. Faut vraiment que j'aie le cerveau ramolli pour avoir été te choisir. Si ta première bombe avait touché la drague, ils n'auraient pas pu savoir d'où on venait et il y a longtemps qu'on serait sortis de l'auberge.

Rico ne répondit rien. Il pensait qu'il devait être drôlement ramolli, lui aussi, de s'être embarqué dans une affaire avec Baird.

— Il faudrait peut-être qu'on s'arrange pour faire un somme chacun son tour, dit Baird en bâillant. C'est fou ce que mon poignet me fait mal. Il faudra probablement payer toute la nuit. Je vais roupiller le premier. Jette un coup d'œil sur Hater. S'il revient à lui, tu me réveillés.

Il s'étendit et ferma les yeux. Rico le regardait fasciné. Etre capable de dormir à un moment pareil!

Il savait depuis longtemps que Baird avait des nerfs

d'acier et, en voyant ce géant nu, aux os et aux muscles solides, assoupi en un clin d'œil, Rico sentit quelque espoir lui revenir. S'il y avait une possibilité de se tirer de ce bourbier, Baird la trouverait. S'ils parvenaient à sortir du marais, un quart de million de dollars l'attendait.

Une heure entière se traîna. De temps à autre, le son des voix et les aboiements des chiens paraissaient désagréablement proches. A un moment, Rico vit quelques gardiens passer lentement le long de la rive opposée. Ils avançaient sans même regarder de l'autre côté de l'eau.

Hater ne semblait pas avoir repris connaissance et Rico se demanda avec inquiétude s'il allait mourir. Il s'arrangea pour lui faire de l'ombre en tendant une couverture au-dessus de la valise. Il faisait très chaud dans le bateau et Rico rêva d'un verre de whisky avec de la glace.

Il savait qu'il ne pourrait pas dormir, aussi ne fit-il aucune tentative pour réveiller Baird. Il s'assit à l'avant du bateau, les yeux et les oreilles constamment en éveil, tandis que s'étiraient les heures.

A quatre heures, les bruits d'hommes et de chiens s'étant estompés au loin, le silence ne fut plus troublé que par le bourdonnement des moustiques et le clapotis de l'eau léchant la coque du bateau.

Un serpent de rivière sortit de dessous l'embarcation et se coula dans le courant, faisant sursauter Rico. Il but encore au goulot de la bouteille de whisky, puis alla secouer Baird.

— Qu'est-ce qui se passe? demanda Baird, instantanément réveillé, pendant que sa main se portait automatiquement sur le Winchester.

— Est-ce qu'il ne serait pas temps qu'on fasse quelque chose? demanda Rico avec gêne. Il est plus de quatre heures.

Baird s'assit lentement et s'étira. Il toucha son poignet, fit la grimace et secoua la tête.

— J'ai l'impression qu'il va falloir que tu en mettes un coup. Mon poignet ne va pas fort. Je ne suis pas sûr de pouvoir ramer.

Puis se tournant vers l'autre rive:

— Tu as vu quelque chose?

— Rien depuis une heure. Je n'ai rien entendu non plus.

Baird but un coup à la bouteille de whisky, puis alluma une cigarette.

— Nous ferions mieux de rester ici jusqu'à ce qu'il fasse noir. On pourrait leur tomber dans les pattes, quand ils vont revenir. Au point où on en est, ce serait idiot de prendre des risques inutiles.

Rico haussa les épaules. Il désirait partir, mais il se rendait compte que l'avis de Baird était sensé.

— Comment va Hater? poursuivit Baird.

Ils regardèrent tous deux le corps immobile, étendu au fond du bateau, et furent surpris de voir que les yeux noirs étaient grands ouverts et les observaient.

Baird alla s'agenouiller près de Hater.

— Ne te frappe pas, dit-il. Tu te sens mieux, maintenant?

Hater émit un doux gémissement, mais il resta tranquille. Rico se pencha pour le regarder. Était-il possible que ce frère et étrange petit bonhomme, aux sourcils proéminents, au visage et au corps minces et émaciés, au regard sauvage, fût Paul Hater, le célèbre escroc? Cela eût paru inconcevable, si Rico ne s'était remémoré que Hater avait fait quinze ans de captivité, passés pour la plupart à travailler dans cette chaleur et cette humidité mortelles.

Il frissonna en se demandant de quoi lui-même aurait l'air, s'il avait eu à subir les mêmes épreuves.

Baird défit le bâillon de Hater et lui souleva la tête.

— Bois un coup, mon vieux, dit-il en lui offrant la bouteille de whisky.

Hater la repoussa.

— Qui êtes-vous? demanda-t-il dans un souffle rauque. Qu'est-ce que vous me voulez?

— Nous te sortons d'ici. T'as des amis au-dehors qui te soutiennent.

Hater passa la langue sur ses lèvres. Ses yeux allèrent du visage dur et fermé de Baird à Rico.

— Je n'ai pas d'amis, dit-il.

— Si, si... tu en as, rétorqua Baird. Mais ne t'en fais pas, tu n'as plus à t'inquiéter de rien maintenant.

Hater ferma les yeux.

— Je sais ce que vous cherchez, murmura-t-il. Mais vous ne l'aurez pas. Personne ne l'aura.

— Ne t'énerve pas, dit Baird. On parlera de « ça » quand on sera sortis d'ici.

Hater voulut dire quelque chose, mais l'effort lui fut pénible. Ses traits se relâchèrent et il parut sombrer une fois de plus dans l'inconscience.

Après l'avoir regardé pendant un instant, Baird retourna à sa couverture. Il s'assit, revêtit la veste et le pantalon de camouflage. Quand il fut habillé, il dit à Rico d'aller dormir.

— On partira dès qu'il fera nuit. Repose-toi. Tu vas être obligé de ramer.

Rico considérait encore Hater.

— T'as entendu ce qu'il a dit? Et s'il ne dit pas à Kile où il a caché la camelote? Les flics ont dû le cuisiner. Et si les flics n'ont pas réussi, comment Kile peut-il penser l'amener à parler?

Baird haussa les épaules :

— Je ne me casse pas la tête. Si Kile n'arrive pas à le faire parler, je m'en occuperai peut-être. (Il considéra Rico un long moment.) Je peux lui délier la langue, moi. Un demi-million de dollars, ça vaut la peine qu'on se donne un peu de mal. Je ne dis pas que ça sera facile, mais il finira bien par l'ouvrir.

— Pourquoi ne le fais-tu pas tout de suite? demanda anxieusement Rico. Quel besoin avons-nous de le livrer à Kile?

— Et quand nous saurons où est la camelote, à quoi ça nous avancera? On ne pourra pas l'écouler. Ne dis pas de conneries. Kile a ses entrées auprès du rajah. Pas nous.

Rico s'allongea au fond du bateau, les pieds touchant presque la tête de Hater.

— Si nous ne réussissons pas, je suis ruiné, dit-il d'un ton lamentable. Je ne sais pas ce que je ferai.

— Oh, la ferme! aboya Baird. Roupille. Je ne veux pas t'entendre chialer.

Rico ferma les yeux, mais il savait qu'il ne pourrait pas dormir. Il observa Baird à travers ses cils mis-clos.

Baird, plongé dans ses réflexions, contemplait fixement

Hater. Et tout en serrant d'une main son poignet douloureux, il échafaudait des plans.

CHAPITRE IV

Vers neuf heures du soir, la lumière du jour baissa rapidement. Les trois hommes avaient passé les cinq heures allongés dans le bateau, accablés par la chaleur tropicale, tourmentés par les moustiques qui bourdonnaient au-dessus de leur tête en un nuage épais.

Deux fois seulement, pendant cette longue attente de la nuit, Hater avait bougé. Il semblait osciller à la limite de la conscience, mais le moindre mouvement, le moindre effort pour ouvrir les yeux le replongeait dans un coma qui inquiétait terriblement Rico.

Et si Hater allait mourir avant qu'on ait pu le forcer à parler, se demandait-il sans cesse. Il aurait enduré ce cauchemar pour rien? S'il ne parvenait pas à toucher cet argent, il aimait mieux ne pas penser à son avenir.

Rico avait à peine remarqué la chaleur et les moustiques, tant il se faisait de souci pour Hater. De temps à autre, il allongeait le bras et tâtait le pouls de Hater pour se rassurer, en constatant qu'il était encore en vie. Ce tas de peau et d'os représentait tout l'avenir de Rico. Il n'y avait rien que Rico n'eût fait pour lui, s'il y avait eu quelque chose à faire. Il pressait Baird de partir. Il fallait montrer Hater à un médecin, disait-il à Baird. C'était de la folie de le laisser sans soins, dans cette chaleur effroyable.

Baird n'écoutait pas. Couché à l'arrière du bateau, il se tenait le poignet. Rico était si occupé à faire des histoires au sujet de Hater qu'il n'avait pas remarqué le sale aspect qu'avait pris le bras gauche de Baird. De longues traînées écarlates partant de dessous le bandage montaient jusqu'au coude. Baird passait sans arrêt le bras par-dessus bord, pour immerger dans l'eau son avant-bras brûlant.

Il le savait infecté et il se sentait aussi gagné par la fièvre. Il avait la tête en feu et des frissons lui couraient le long de la colonne vertébrale. Etre malade à un moment pareil! pensait-il avec rage. Devoir s'en remettre à un incapable comme Rico! S'il disait à Rico à quel point il se sentait mal, l'autre allait aussitôt s'affoler. La nuit ne viendrait-elle donc jamais? Il avait besoin de l'assistance d'un médecin, beaucoup plus encore que Hater.

Rico dit tout à coup :

— Il fait assez noir maintenant, tu ne crois pas? Il va bientôt être neuf heures.

Le soleil avait disparu derrière les arbres, mais on voyait encore très nettement la rive opposée. Malade de ne rien faire et torturé par la douleur de son bras, Baird décida de prendre le risque.

— Oui, dit-il. Allons-y! Tu crois que tu vas pouvoir mener la baignoire?

Rico parut surpris :

— Ton bras ne va pas mieux?

— Il est raide, dit Baird. Je te relayerai peut-être au bout d'un moment. Nous descendons le courant. Ça ne sera pas dur.

Rico prit la rame. Il écarta l'embarcation du bord et commença à pagayer au milieu de la rivière. Le bateau zigzagua sur l'eau, sous ses coups inégaux.

— Reste près du bord, dit Baird et ne frappe pas l'eau si fort.

Après quelques minutes, Rico acquit une certaine cadence et le bateau fila droit.

— Il fera noir dans dix minutes, dit Baird en regardant le ciel sans nuages. J'ai l'impression que dans une heure nous aurons la pleine lune.

La nuit était presque tombée, quand ils entendirent le bruit d'un avion. Rico s'était éloigné de la rive et le bateau n'était plus à l'abri des branches.

Baird s'était assoupi. Allongé dans le bateau, il avait passé le bras par-dessus le bord. L'eau froide rendait l'élancement et la brûlure plus supportables. Il ouvrit les yeux et s'assit à demi. Rico regardait le ciel. Puis, voyant que l'avion se

dirigeait sur eux, il essaya désespérément de ramener l'embarcation à l'abri des arbres. Sa panique était telle qu'il fit presque chavirer le bateau, faisant gicler l'eau sur ses jambes et en embarquant au fond du bateau.

— Arrête, imbécile! cria Baird. Tu vas nous faire aller au jus.

Rico maîtrisa ses nerfs et se mit à pagayer avec plus de régularité. L'embarcation vira vers le bord et revint sous l'ombre protectrice des arbres. Ils n'étaient plus qu'à trois ou quatre mètres des branches, lorsque l'avion passa au-dessus de leurs têtes. Il volait bas et le bruit du moteur et le vent de l'hélice firent courber les épaules aux deux hommes. Il repartit aussi vite qu'il était venu.

— Merde! s'exclama Baird. Tu crois que c'est nous qu'ils cherchaient?

Rico essuya la sueur de son visage du revers de la main.

— Ils ne peuvent pas nous avoir vus, dit-il avec gêne. Il fait presque nuit et à cette vitesse...

— Avançons, dit Baird. Rapproche-toi de la rive. Et mets-en un coup!

Rico fit avancer le bateau. Il fut très vite fatigué. Il y avait des années qu'il n'avait pas pris d'exercice et ramer avec un bateau aussi lourd que celui-là lui donnait des crampes.

— Je ne vais pas pouvoir continuer longtemps comme ça, dit-il, essoufflé. Tu ne pourrais pas me relayer?

— Tu continueras, dit Baird. Regarde ça!

Et il mit son bras enflé sous le nez de Rico. Dans la lumière décroissante, Rico aperçut les vilaines traînées rouges et la chair qui bleuissait autour du bandage. Il fut horrifié à cette vue.

— C'est infecté, dit-il. Il faut que tu fasses quelque chose.

— Qu'est-ce que tu crois que je peux faire, crétin? dit Baird exaspéré. Avance et grouille!

Rico continua de pagayer. Il jetait sans cesse sur Baird des coups d'œil inquiets. Baird avait mauvaise mine. La sueur perlait sur son visage et ses yeux paraissaient enfoncés dans leurs orbites. Il passait continuellement la main

sur son front et de temps à autre il vacillait, comme sur le point de tomber.

— Couche-toi, dit fiévreusement Rico. Tu as l'air mal en point.

— Oh, la ferme! dit Baird.

Mais sa voix n'était pas aussi mordante que de coutume. Au bout d'un moment, il s'allongea.

Rico pagayait plus lentement, maintenant. Ses épaules le faisaient souffrir et il sentait des ampoules lui venir aux paumes des mains. Il continua néanmoins à pagayer, mais ils progressaient lentement.

— Qu'est-ce qu'il nous reste à parcourir? demanda-t-il après un long silence.

Baird grogna :

— Encore trois ou quatre heures, à ce train-là. Est-ce que tu ne peux pas aller plus vite? Il faut qu'avant l'aube nous soyons à des kilomètres de la rivière.

Rico fit l'effort voulu et accéléra sa cadence. Il geignait doucement pour lui-même. Baird avait dit qu'il leur faudrait gagner sou à sou ce demi-million. Il ne l'avait pas cru sur le moment, mais à présent il le comprenait.

Une heure s'écoula. Rico était si fatigué qu'il ne faisait plus que le mouvement de pagayer. Le bateau suivait paresseusement le courant. La nuit était tombée, depuis que l'avion avait passé, mais Rico se rendait compte qu'il y avait maintenant davantage de lumière et il voyait la découpe des arbres sur le ciel nocturne. « La lune se lève », pensa-t-il avec reconnaissance. Cette descente dans le noir commençait à lui porter sur les nerfs. Il accéléra légèrement sa cadence. Ses mains étaient si douloureuses qu'il lui fallait faire effort pour tenir serrée sa pagaie. Ce voyage de cauchemar ne finirait-il donc jamais? Il faisait trop noir pour qu'on pût se rendre compte de l'état dans lequel se trouvait Hater. D'après ce que Rico pouvait en juger, Hater était peut-être bien mort. Il entendait Baird marmonner dans son sommeil. Comment se débrouillerait-il avec Hater aussi bien que Baird l'eût fait? se demandait Rico effaré. Il faudrait encore rouler pendant cinq heures d'affilée avant d'atteindre le rendez-vous de chasse.

Soudain il s'imagina entendre un bruit et il s'arrêta de pagayer pour écouter, laissant le bateau aller à la dérive. Très loin, il crut entendre la trépidation d'un moteur. L'avion allait-il revenir?

Il regarda la berge et tourna l'avant de l'embarcation, afin de pouvoir se mettre à couvert, au cas où l'avion reviendrait.

— Baird! Réveille-toi! cria-t-il anxieusement.

— Qu'est-ce qu'il y a encore? demanda Baird d'un ton rogue, en s'asseyant.

— Ecoute!

Le sang battait violemment dans la tête de Baird et son bras était en feu. En jurant à voix basse, il se pencha hors du bateau, mettant sa tête aussi près que possible de l'eau. Il entendit le son perçu par Rico.

— C'est un canot à moteur, dit-il en se redressant. Ce sacré avion nous a repérés.

Rico se sentit glacé par l'effroi. Il se mit à pagayer furieusement, jusqu'à ce que Baird lui crie d'arrêter.

— Nous ne les distancerons pas à la course, imbécile! Va te ranger au bord.

Rico amena le bateau le long de la rive.

— Est-ce que nous allons sortir? demanda-t-il.

— Oui, dit Baird. Ces types-là doivent avoir une mitrailleuse.

Il enjamba le bord du bateau et se traîna sur la rive, surpris de constater qu'il ne tenait pas sur ses jambes.

— Amène Hater ici et grouille!

Rico prit Hater à bras-le-corps et parvint à le tirer de l'embarcation pour le déposer au bord de l'eau, manquant de faire chavirer la barque. Baird se pencha et tira Hater sur la berge.

— Prends la Thompson et le Winchester, dit-il. Apporte aussi la valise pendant que tu y es!

Rico pataugea dans l'eau jusqu'aux genoux, et rapporta les armes et la valise. Il grimpa pour rejoindre Baird sur la berge et ils s'allongèrent dans l'obscurité.

— Espérons que dans le noir ils ne remarqueront pas

le bateau. Sinon, il faudra les descendre. Ils auront probablement une radio à bord...

Il s'interrompt en voyant une lumière apparaître sur l'eau. Une vedette blanche à moteur apparut au tournant de la rivière, avec un gros projecteur monté sur la passerelle. On pouvait distinguer trois silhouettes sur la passerelle et deux autres agenouillées à l'avant, de chaque côté d'une mitrailleuse. La lumière balayait les deux rives et Baird vit tout de suite que la police ne pouvait manquer de repérer le bateau.

— Ecarte-toi! dit-il d'un ton pressant. Vite! Va à gauche. Sers-toi de ton feu, s'ils commencent à tirer.

Plié en deux, il s'éloigna de l'endroit où l'embarcation était amarrée et s'abrita derrière un arbre.

Rico était trop épouvanté pour faire un mouvement. Il s'aplatit dans les hautes herbes, les mains sur la tête, et ne bougea plus.

Le rayon du projecteur rampa le long de la berge, atteignit le bateau et poursuivit sa route. Pendant un court moment, Baird put croire qu'ils n'avaient rien remarqué, mais, comme il commençait à respirer, il entendit crier sur le pont. Le projecteur pivota et vint se fixer sur le bateau. Une cloche tinta et la vedette fit demi-tour.

Baird ne laissa pas à la police le temps d'entrer en action: il ouvrit le feu avec la Thompson. Voyant des éclats de bois sauter du pont, il rectifia son tir et visa un peu plus haut. Les deux hommes de la mitrailleuse, balayés, tombèrent dans la rivière.

Une fusillade nourrie partit de la passerelle. Baird changea de cible, mais les trois hommes s'étaient accroupis sous l'armature du bateau et la vedette passa à toute vitesse, descendant le courant.

Baird se leva pour la regarder. Dès qu'elle fut hors d'atteinte, elle fit demi-tour. La lumière du projecteur s'était éteinte, anéantie par le tir de Baird. Il pensa qu'ils allaient utiliser la mitrailleuse et arroser la rive, sur le chemin du retour.

Il s'abrita derrière un arbre et attendit. Son tour viendrait, au passage de la vedette.

La vedette revint. Cette fois, ils avaient placé la mitrailleuse sur la passerelle. Arrivée à la hauteur du bateau, ou presque, la mitrailleuse se mit à cracher. Une grêle de balles s'abattit sur la rive, trouant le sous-bois, faisant voler des copeaux comme des shrapnells, pulvérisant littéralement le bateau.

Baird s'aplatissait derrière son arbre, attendant de riposter à ce feu meurtrier.

Rico, entendant les balles siffler à travers les hautes touffes d'herbe, s'aplatit davantage dans le sol mou.

Quand la vedette arriva à sa hauteur, il se trouva directement sous le feu de la mitrailleuse. Un déluge de plomb l'éclaboussa d'eau et de boue. Le tintamarre l'affola. Ne sachant plus ce qu'il faisait, il bondit sur ses pieds et se mit à courir dans le bois. A peine avait-il fait quelques pas qu'il perçut une morsure à la jambe, si vive qu'il tomba la tête la première dans la boue.

Baird avait vu la panique de Rico et il sacra à voix basse. C'était courir au suicide que de se mettre debout dans cette grêle de plomb. Il aurait dû se douter que Rico allait faire cela : ce polichinelle ! Juste au moment où l'on avait besoin de lui, il fallait qu'il aille se faire tuer !

Baird fit pivoter la Thompson. La vedette tournait et pour le moment la mitrailleuse s'était tue. Il arrosa le pont d'une longue décharge. Il y eut un fracas de verre brisé et la vedette vira de bord. Baird aperçut un homme cramponné au gouvernail et fit feu à nouveau. L'homme du gouvernail leva les mains et disparut. La vedette vint piquer du nez contre le bord, non loin de l'endroit où se tenait Baird, et enfonça sa proue dans la vase molle. Elle décrivit un arc de cercle, son moteur continuant de tourner, ses hélices battant l'eau.

De sa cachette, Baird voyait l'intérieur de la cabine. Deux gardiens étaient étendus la face contre le sol ; le dernier survivant assis, adossé à la paroi, avait la tête qui pendait sur la poitrine.

Baird n'hésita pas. Il lâcha la Thompson, prit son revolver et sauta de la berge sur le pont.

Il entra prudemment dans la cabine. Le gardien appuyé

à la cloison leva la tête. Le sang coulait aux commissures de ses lèvres. Il regarda fixement Baird et fit un effort pour saisir son revolver tombé en travers de ses genoux.

Sans lui laisser le temps de lever son arme, Baird lui logea une balle dans la tête.

Tandis que le gardien s'écroulait, Baird courut aux commandes, mit en marche arrière, puis rouvrit lentement l'arrivée d'essence et fit accoster la vedette.

Chaque mouvement lui coûtait et il n'agissait qu'au prix d'un dur effort de volonté. Il sentait sa tête s'élargir et se contracter à chaque pulsation et il ne se tenait debout qu'avec difficulté. Il se contraignit impitoyablement. Une chance d'évasion se présentait. S'il parvenait à hisser Hater à bord, il verrait la fin de bon nombre de ses ennemis.

Il se glissa par-dessus bord, dans l'eau bourbeuse et tiède, grimpa sur la berge et regarda tout autour où pouvait se trouver Hater. Il le découvrit, toujours immobile, là où il l'avait laissé. Il s'assura qu'il était encore vivant et se mit à le tirer à travers le taillis jusqu'à la rive.

Il lui fallut beaucoup de temps pour monter Hater à bord de la vedette. Quand enfin il l'eut hissé sur le pont, son épuisement était tel que ses forces l'abandonnèrent et qu'il tomba dans l'eau peu profonde, tenant sa tête à deux mains, à demi évanoui. Il resta là assis pendant quelque temps. Conscient du temps qui s'écoulait, il fit finalement un effort et se redressa. Il remonta sur la berge pour aller rechercher la valise et le Winchester. Il les trouva avec beaucoup de difficulté.

Au moment où il les ramassait, il entendit Rico appeler. Il se leva pour regarder dans la direction d'où venaient les cris, surpris que Rico fût encore vivant. Plantant là la valise et le fusil, il pénétra en titubant dans le taillis, pour chercher Rico.

La lune était montée dans le ciel et projetait sur la rivière et le bois une lumière étincelante et froide. Baird trouva Rico couché sur le dos, pâle et baigné de sueur, grimaçant de douleur.

— Je croyais que tu m'avais oublié, sanglota Rico qui

pleurait de soulagement. Je croyais que tu allais me laisser mourir ici.

— Lève-toi! Saloperie! aboya Baird. Tu vas rester couché là longtemps?

Rico gémit.

— Ma jambe! Elle est cassée! Ça saigne. Aide-moi!

Baird se pencha sur lui. Il tenait difficilement sur ses jambes.

— Tu l'as bien cherché, dit-il en respirant avec effort. Tu ne pouvais pas rester par terre?

— Aide-moi, dit Rico, en lui tendant la main. Ne me laisse pas mourir ici.

« Pourquoi ne pas le laisser là? » se disait Baird en lui-même. Tout le long de l'expédition, Rico n'avait été d'aucun secours. Maintenant, avec une jambe cassée, ce serait pire encore. Baird avait déjà épuisé ses forces à hisser Hater à bord du bateau. L'idée de recommencer la même opération avec Rico emporta sa décision.

— T'en fais pas, dit-il. Je vais revenir. Il faut que je trouve Hater.

Rico sut aussitôt que l'autre mentait.

— Tu ne peux pas me laisser comme ça! cria-t-il en s'asseyant à demi. Je saigne! Baird! Tu ne peux pas faire ça!

— Ta gueule! dit Baird, en retournant d'un pas cahotant là où il avait laissé le fusil et la valise.

Rico l'appela, mais Baird ne se retourna pas. Certain à présent que Baird allait l'abandonner, Rico se mit à ramper à sa suite, traînant sa jambe cassée derrière lui. Son corps était tordu de douleur, mais il avançait néanmoins, en enfonçant ses doigts dans le sol mou pour se propulser.

— Baird, criait-il, attends-moi!

Baird regarda par-dessus son épaule. Il vit que Rico rampe derrière lui et il fut tenté de le délivrer à tout jamais de sa misère, mais il jugea imprudent de tirer un coup de feu. Les surveillants qui avaient organisé des battues pouvaient encore se trouver à proximité.

Il se laissa glisser de la berge dans l'eau, hissa le Winchester puis la valise à bord et s'agrippa pour monter au support de la mitrailleuse.

Rico fit un effort désespéré pour aller plus vite. Fou de douleur et d'épouvante, il se mit à lancer à Baird des appels perçants :

— Reviens! Reviens!

Baird se traîna dans la cabine, ouvrit l'arrivée d'essence et le canot s'écarta du bord.

Rico sortit son revolver.

— Reviens, Baird, hurla-t-il. Je vais te tuer, si tu ne reviens pas!

Baird fit manœuvrer le gouvernail et la vedette alla prendre le milieu de la rivière. Elle était déjà à près de cinquante mètres du rivage. Il n'écoutait même pas les appels frénétiques de Rico.

Rico appuya sur la gâchette, mais rien en se produisit. Il essaya de retirer le cran de sûreté, mais le revolver glissa de ses mains et tomba dans l'eau avec un plouf. Il essaya de le rattraper, perdit l'équilibre et culbuta dans l'eau peu profonde. Sa jambe brisée se tordit sous lui et, pendant un instant, il demeura évanoui, englouti par la douleur. L'eau, en se refermant au-dessus de sa tête, le fit revenir à lui, il se débattit pour revenir sur le bord et resta à moitié dans l'eau.

Malade d'horreur, il vit la vedette aux contours estompés accélérer son allure et se perdre sur la rivière, dans la nuit.

Il s'affala en sanglotant comme un fou. Il sentait saigner sa blessure. A la lumière brillante de la lune, il vit l'eau se tinter de rouge autour de lui.

Même alors, il ne s'attendait pas à mourir. La police allait le trouver, se répétait-il avec frénésie. Une autre vedette viendrait rechercher la première : on le trouverait et on le sauverait.

Il ferma les yeux et se mit à prier : les mots qui sortaient de sa bouche n'avaient aucune signification.

Il ne vit pas une forme sombre, semblable à un tronc d'arbre, descendre de la berge opposée et se mettre à l'eau. L'odeur de son sang se répandait dans l'eau jusqu'à l'autre rive : c'était une invitation irrésistible que le caïman acceptait avec empressement.

La forme noire et silencieuse traversa la rivière avec une rapidité surprenante, ne laissant voir à la surface de

l'eau que son museau écailleux, aussi redoutable et menaçant que le périscope à peine visible d'un sous-marin.

Rico sentit la caresse de l'eau sur son visage. Il ouvrit les yeux. A quelques mètres de lui, il vit à la surface de l'eau un frémissement régulier qui s'avavançait vers lui. Il le considéra fixement, se demandant ce que cela pouvait être. La douleur avait atténué sa peur. Ce frémissement ne l'effrayait pas, mais l'intriguait.

Quand il comprit ce que c'était, il était trop tard, même pour pousser un cri.

CINQUIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

La pluie courait dans les ruisseaux et dégoulinait à grosses gouttes des arbres qui bordaient le large Roosevelt Boulevard. Les lampadaires formaient des mares humides sur le trottoir luisant. De-ci, de-là, quelque rare automobile passait en trombe, éclairant de ses phares l'air strié de pluie.

Adam Gillis, debout sous un arbre, les mains enfouies dans les poches de son vieil imperméable, un chapeau de feutre ruisselant enfoncé jusqu'aux yeux, semblait se soucier aussi peu de l'averse que de l'état de ses vêtements. Trempé jusqu'aux os, il gardait les yeux fixés sur la maison de Kile : une belle habitation à double façade, dont toutes les fenêtres du bas étaient illuminées.

« Il n'y en a plus pour longtemps », se disait-il. Rien de tel que la police pour passer rapidement à l'action. Un peu trop vite même, à son goût, car il avait à peine eu le temps de quitter la cabine téléphonique et de se garer sous une porte-cochère obscure, qu'une patrouille était arrivée. Le lieutenant Olin connaissait son affaire. Il l'avait tenu au téléphone, en faisant durer la conversation, tandis qu'il envoyait ses types pour le piquer.

Après le départ du car de police. Gillis avait pris un taxi pour Roosevelt Boulevard, espérant arriver à temps pour voir le résultat de son coup de téléphone anonyme à Olin. Il avait attendu plus longtemps qu'il ne le prévoyait. Il ne pouvait pas deviner qu'Olin avait eu, à cette heure

tardive, de la difficulté à trouver un juge, pour lui faire signer le mandant de perquisition.

Gillis avait dû stationner vingt minutes sous la pluie, avant de voir la lumière rouge d'une voiture de police remonter le boulevard à vive allure.

Il se dissimula en constatant que la voiture s'arrêtait devant la maison de Kile. Il vit Olin et deux policiers gravir les marches et sonner à la porte principale. On les fit entrer et la porte se referma derrière eux.

Le chauffeur de la voiture de police demeura à son volant : Gillis ne put donc s'approcher de la maison, pour épier par une fenêtre ce qui allait se passer. Il dut se contenter d'attendre sous la pluie. Ce ne fut pas long. La porte de devant s'ouvrit, livrant passage à Olin, suivi par Kile; les deux policiers fermaient la marche.

Kile portait un chapeau et un manteau. Il marchait d'un pas chancelant, la tête basse. L'un des détectives dut l'aider à monter dans la voiture. Olin s'installa près de lui. Un policier s'assit à côté du chauffeur. La voiture partit : l'autre policier retourna dans la maison.

Gillis aperçut nettement Kile au passage. Il était livide et ses yeux fixaient la nuque du chauffeur. Il semblait avoir terriblement vieilli, d'un seul coup.

Gillis se sentit envahi par une bouffée de satisfaction, en regardant la voiture disparaître au tournant. « Au moins, pensa-t-il, voilà un ennui d'évité! »

Son dernier dollar avait servi à régler le taxi, mais cela ne le démontait nullement. Il savait qu'Eve avait de l'argent chez elle, et ce n'était pas une affaire que de le lui soutirer. Il y avait une bonne trotte jusqu'à Roxburgh Avenue, mais il était d'humeur joviale et avançait d'un pas alerte. C'était peut-être la dernière course qu'il faisait à pied. Si la chance continuait à lui sourire, il ne prendrait plus désormais que des taxis, en attendant d'avoir sa voiture à lui.

Il entra dans l'immeuble d'Eve, monta par l'ascenseur et sonna. L'eau dégouttait de son imperméable délavé sur le paillason et s'infiltrait dans ses chaussures, mais il ne s'en souciait pas. L'esprit bourré de projets d'avenir, il ne s'était jamais senti aussi bien.

Eve vint lui ouvrir. Elle sursauta en le voyant et l'inquiétude s'installa dans son regard.

— Adam! Qu'est-ce que tu fais là? Tu es trempé! s'écria-t-elle. Entre!

— J'allais te le proposer, dit Gillis, avec son sourire le plus séduisant. Il tombe des hallebardes et je n'ai pas été fichu de trouver un taxi.

Il pénétra dans le salon confortable, en retirant son chapeau et son manteau.

— Je vais tout te salir ici, dit-il en s'excusant. Attends que je mette tout ça dans la salle de bains!

— J'aimerais mieux pas, Adam, j'attends Preston, fit Eve gênée. Il m'a téléphoné cet après-midi qu'il allait venir. Quand tu as sonné, j'ai cru que c'était lui.

Gillis sourit :

— Tu n'as pas à t'inquiéter de Preston. Il ne viendra pas. Il a un rendez-vous beaucoup plus urgent. (Il traversa la pièce pour aller à la salle de bains.) Je vais prendre un bain. C'est le plus sûr moyen de ne pas m'enrhumer.

— Comment sais-tu que Preston ne va pas venir? demanda anxieusement Eve.

— Je te raconterai tout ça après mon bain. On a tout le temps!

Il alla s'enfermer dans la salle de bains, emplit la baignoire et resta longtemps dans l'eau chaude, jouissant du confort. Puis il se rasa avec le rasoir de Kile, revêtit une robe de chambre molletonnée bleu nuit, qu'Eve avait pendue de l'extérieur au bouton de la porte, et rentra dans le salon.

— Ça va beaucoup mieux! dit-il en s'approchant du foyer électrique qu'Eve avait allumé. (Il s'assit dans un fauteuil devant le feu.) Je boirais bien un whisky-soda, si tu me l'apportais!

Eve lui apporta à boire et s'assit en face de lui. Elle avait la figure pâle et fatiguée et posait sur lui un regard scrutateur.

— Qu'est-il arrivé à Preston? demanda-t-elle.

— Je crains fort qu'il n'ait des ennuis, dit Gillis. (Il but une gorgée de whisky.) Il est excellent. (Il se pencha

en avant pour examiner l'étiquette, sur la bouteille.) J'en commanderai pour moi.

— Adam! Qu'est-il arrivé à Preston?

Il la regarda en souriant :

— Je te l'ai dit. Il a des ennuis. Je pense qu'il y a peu de chances pour qu'il revienne te casser les pieds.

Elle se pencha vers lui et dit d'un ton incisif :

— Pourquoi a-t-il des ennuis?

— La police a eu vent de l'histoire du bracelet, dit-il en haussant les épaules. Ils l'ont arrêté, il y a une demi-heure.

— Adam! Tu le leur as dit!

— A vrai dire, ce n'est pas moi, répondit Gillis, très à l'aise dans le mensonge. Je dois admettre que j'ai été plus d'une fois tenté de le dénoncer, mais, étant donné ce qui vient d'arriver, je préfère ne pas m'en être mêlé.

— Que va-t-on lui faire?

— Je pense qu'il va écoper de dix ans. Tu n'as pas à te frapper. Le voilà retiré de la circulation pour quelque temps. (Gillis termina son verre et le lui tendit.) Veux-tu m'en donner un autre? Tu n'aurais pas une cigarette?

Elle lui versa un autre whisky et posa une boîte de cigarettes à portée de sa main. Il en alluma une, allongea ses longues jambes et sourit avec satisfaction.

— C'est la vie, ma poule, dit-il. Tu as de la chance! Tu ne le croiras peut-être pas, mais j'ai souvent regretté de ne pas être femme. Ça ne m'aurait pas déplu de me faire entretenir par un vieux.

Eve frémit, mais ne dit rien.

— A propos, Preston t'a-t-il dit ce qui s'était passé au rendez-vous de chasse? demanda Gillis, après un long silence.

— Il ne m'a pas donné de détails, dit Eve, le regard baissé sur ses mains, il m'a seulement dit qu'il n'avait pas réussi.

— Il est resté très en dessous de la vérité, dit Gillis. C'était une tape carabinée. (Elle ne répondit pas et ne le regarda pas davantage.) Ça n'a pas l'air de t'affliger, dit Gillis en l'observant attentivement. Tu as quand même perdu un quart de million, non?

— Tu crois? demanda-t-elle, en le regardant dans les

yeux. Je n'ai jamais compté dessus. Adam. Et puisque la conversation roule sur ce sujet, tu ne me parais pas très affecté, toi non plus.

— Tu n'aurais pas dit ça avant-hier, dit-il en riant. J'étais dans une de ces rages! J'avais tellement bien préparé mon affaire! Preston arpentait fiévreusement le pavillon de chasse. Quant à moi, j'étais planqué derrière un buisson, assez nerveux aussi. Nous avons attendu pendant des heures, sans que rien se produise. Ensuite Preston a ouvert la radio et nous avons entendu les détails de l'évasion. Paraît que Hater avait volé une vedette de la police. Nous avons attendu, longtemps encore, mais Baird ne s'est pas montré. J'étais dans une fureur noire!

Eve se leva et se mit à marcher de long en large. Gillis fut irrité de son silence.

— Tu n'as pas l'air très intéressé, dit-il d'un ton agressif. Après tout, nous étions associés dans cette affaire.

— Nous n'étions pas associés, Adam. Je me suis comportée comme une pauvre idiote! J'ai fait tout ce que tu m'as dit, persuadée tout du long que c'était de la folie, et cet échec me ravit.

Gillis haussa les épaules.

— Tu es drôle, dit-il en soufflant sa fumée au plafond. Nous aurions pu mener tout le monde au doigt et à l'œil, avec un demi-million de dollars dans notre poche. Tu n'as pas l'air de te rendre compte de ce que tu as perdu.

— J'ai plus gagné que perdu.

— Je t'envie ta placidité! Eh bien, tu vois, je ne me suis pas trompé sur Baird quand je te disais qu'il était capable de réussir n'importe quoi, s'il voulait s'en donner la peine.

— Huit hommes sont morts par sa faute. Ça ne te dit rien?

— Pourquoi? fit-il légèrement surpris. On ne les payait pas pour autre chose. Si un type est assez cloche pour être gardien de prison, il doit s'attendre à courir des risques.

— A ton avis, qu'est-ce qui a bien pu arriver à Hater? demanda-t-elle en se détournant pour lui cacher son écœurement.

— J'imagine que Baird s'accroche à lui, dit Gillis en fronçant les sourcils. Il peut encore traiter directement

avec le rajah. C'est ce que je crains. Ça ne lui sera pas tellement facile, étant donné que la police le recherche pour l'assassinat de Zoé Norton. Mais si Baird arrive à contacter le rajah, le rajah fera l'affaire avec lui.

— Quand tu t'es aperçu que Baird t'avait mené en bateau, dit Eve tranquillement, du moment que Preston ne pouvait plus t'être d'aucune utilité, tu l'as livré à la police.

Gillis la regarda, amusé :

— Tu tiens vraiment à savoir, mon loup? Tu ne crois pas que ta petite conscience serait plus à l'aise si tu ne savais rien?

— Je *veux* savoir.

— Qu'à cela ne tienne! Tu as parfaitement raison. Tu as toujours dit que tu en avais assez de Kile. Pour t'en débarasser, j'ai téléphoné à Olin pour lui dire qu'il trouverait le bracelet de Jane Bruce dans le coffre du monsieur. Il y est allé, il l'a trouvé. Moralité : Kile ne t'embêtera plus.

— Dis plutôt qu'il fallait que tu passes ta rage sur quelqu'un, après le tour que t'avait joué Baird. Et tu ne risquais pas avec Kile qu'il te rende coup pour coup.

L'expression de Gillis se durcit, mais il se maîtrisa et éclata de rire :

— Comme tu me connais, Eve! J'étais fou de rage. Je ne m'étais pas méfié de ce saligaud de Baird. Je l'avais pris pour un casseur, sans plus. Mais il m'a drôlement eu, je dois l'avouer. Il s'est fait payer pour aller chercher Hater dans son marécage, et il s'est tiré tranquillement avec lui. Il est probable qu'il fera l'affaire avec le rajah et empêchera le demi-million. Tant pis, j'en ai fait mon deuil. J'ai d'autres projets, pas tout à fait aussi lucratifs, mais plus à portée de la main.

« Jamais il ne changera », songea Eve avec amertume.

— Je vais me coucher, dit-elle, brusquement écœurée. Je suis vannée. Tu peux passer la nuit ici, si tu veux.

— J'allais te le proposer, dit-il en souriant. Mais ne t'en va pas tout de suite. Je voudrais te parler de mon idée. A propos, où en es-tu, au point de vue fric?

— Combien te faut-il?

Il se redressa dans son fauteuil, les traits déformés par la rage :

— Ne continue pas à t'imaginer que je vais vivre à tes crochets! Je te demande pendant combien de temps encore tu vas pouvoir conserver cet appartement, maintenant que Kile n'est plus là pour payer tes factures.

— Je vais retourner aux Folies. Je ne resterai pas ici. Si tu veux de l'argent, je peux te donner cinquante dollars.

— Je ne veux pas de ton argent. Voyons les choses comme elles sont. Tu n'as pas d'intérêt à retourner aux Folies. D'abord, il n'est pas dit qu'ils voudront te reprendre. (Il se leva pour aller se verser un autre whisky.) Un fait est certain : le rajah a le béguin pour toi.

Eve demeura immobile, regardant Gillis.

— Comment?

— Le rajah a le béguin pour toi, reprit Gillis avec un sourire figé. Il veut t'emmener avec lui à Chittabad. Je lui ai promis de t'en parler.

Eve pâlit encore davantage.

— Je ne comprends pas. Tu le connais? Dans quelle circonstance l'as-tu rencontré?

Gillis agita dans l'air une main désinvolte.

— Naturellement que je le connais. Je l'ai connu aux Indes. J'ai eu l'occasion de lui rendre un ou deux petits services, oh! rien de bien important! Mais enfin, il a pu apprécier mes capacités.

— Tu l'as mis en relations avec quelques femmes blanches, de caractère facile?

Gillis se rembrunit :

— Ce petit ton sarcastique ne te va pas du tout. Je me suis rendu utile, c'est tout. Nous nous sommes liés d'amitié et il m'a parlé de la collection. C'est ainsi que nous avons élaboré le projet de nous emparer de Hater.

— Tiens! Tiens! Et pourquoi nous as-tu amenés là-dedans, Preston et moi? Je m'étonnais aussi que le rajah nous ait reçus si facilement. Tout avait été combiné d'avance entre vous deux.

— Naturellement, fit Gillis qui remplit son verre à nouveau et le vida d'un trait. Nous avons jugé plus prudent d'avoir un homme de paille, au cas où les choses tour-

neraient à l'aigre pour nous, et c'est Kile que nous avons choisi comme paratonnerre. Rien de plus.

— Tiens! Tiens! (Elle se remit à arpenter la pièce.) Et tu ne t'es pas inquiété de ce qu'il adviendrait de moi, au cas où les choses tourneraient à l'aigre, comme tu dis?

— Quelles balivernes! Il ne pouvait rien t'arriver. Nous savions que la police ne s'intéresserait pas à toi.

— Elle l'aurait fait, si Preston leur avait dit, comme il le croyait, que l'idée était de moi! dit Eve, en se dirigeant vers la fenêtre.

Elle écarta le rideau, pour regarder la rue détremée par la pluie.

— Je savais que Kile serait trop chevaleresque pour te mêler à tout ça, répondit Gillis, très à l'aise. J'avais calculé mon coup au poil. Pas de chance que ça ait foiré! Mais c'est déjà de l'histoire ancienne. Il faut que tu penses à ton avenir. Le rajah va te constituer une dot.

Eve ne répondit, ni ne se retourna.

Gillis éleva la voix :

— Tu entends ce que je te dis?

— Oui.

— Je lui ai dit qu'il faudrait qu'il soit généreux. Bien sûr, il est moins riche qu'autrefois et cette affaire Hater a pompé une partie de ses ressources, mais il a encore largement de quoi vivre. L'existence là-bas te plaira. Naturellement, les femmes n'ont pas la même liberté qu'ici, mais elles ont d'autres compensations. Il a un palais magnifique et toutes sortes de diamants et de pierres précieuses qu'il voudra te voir porter.

— Je le croyais marié, dit Eve, toujours le dos tourné.

Gillis rit :

— Oh! tu sais, un rajah!... Tu ne t'en apercevras même pas. Ils ont une autre conception de ces choses-là. Tu n'as pas à t'en faire! Sa femme actuelle ne te vient pas à la cheville!

Elle demeura silencieuse.

— Il va rester encore une semaine ici, pour permettre à Baird de le contacter. Il s'embarque le 30. Nous ferons la traversée avec lui. Tu verras, c'est bath! Il te donnera ce qu'il te faut pour t'habiller. Il aime que ses femmes soient chic.

— Et il te procure du travail, Adam?

— Je te crois. Je serai secrétaire particulier. La gratte, les petits profits, les à-côtés sont importants. Tu verras. Il ne faut pas s'attendre à ce que ça dure toute la vie. Je ne crois pas que le bonhomme tiendra le coup plus de cinq ou six ans, vu la cadence à laquelle il dépense son fric. Mais toi et moi nous aurons fait notre pelote, d'ici là.

— Je suis contente que tu aies une occupation, Adam. Je te souhaite de réussir et de piquer tout ce que tu pourras.

Il regarda d'un œil soupçonneux son dos mince.

— Je m'y emploierai, dit-il d'une voix brève. Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit. Je lui ai dit que tu l'appelleras à son hôtel demain et que tu déjeuneras avec lui. Tu penses bien qu'il est impatient de te connaître.

— Je serai navrée de le décevoir, mais je ne vois pas la possibilité d'aller à ce rendez-vous.

— Mais rien n'est plus important pour toi que de le voir, dit Gillis d'un ton péremptoire. Il faut que tu y ailles.

Alors elle se retourna et il fut frappé de sa pâleur et de l'éclat de ses yeux.

— Tu réfléchis à ce que tu me proposes? demanda-t-elle d'une voix froide et unie. Un homme de couleur?

— Allons, ne sois pas ridicule! dit Gillis. Le rajah est un gentleman. Il a fait ses études à Eton et à Cambridge.

— Ça ne change pas grand-chose pour moi. Même s'il était blanc, je répondrais non. Je vais retourner aux Folies. J'en ai assez de l'existence que tu me fais mener.

— Ma cocotte, je serais surpris que les Folies te reprennent. Il va y avoir un beau petit scandale quand les journaux vont annoncer l'arrestation de Kile. Je ne vois pas les Folies allant chercher l'ex-maîtresse d'un candidat aux travaux forcés, histoire de donner du décorum à leur scène.

Le regard perdu, elle ferma les poings et se mordit les lèvres.

— Sois donc un peu raisonnable, Eve, fit Gillis, profitant de l'avantage acquis. Tu verras le rajah demain. Il a beaucoup de charme. Il est possible que sur le bateau tu sois obligée de t'exécuter, mais sûrement pas avant le départ.

— Va-t'en, Adam! dit-elle sans le regarder.

Il la considéra, surpris.

— Qu'est-ce que tu chantes?

— Tu m'entends. Je ne veux plus te voir. Depuis des semaines je ne suis pas parvenue à me décider à rompre notre sordide association, parce que je n'en avais pas le courage. A présent, je l'ai. Dans le temps, je t'aimais, Adam. J'étais prête à faire n'importe quoi pour l'amour de toi, mais tu as tout détruit. Quand je te vois tel que tu es, je me demande comment j'ai pu être folle à ce point-là! Je suis ravie que tu aies un travail. Je suis ravie que tu ailles aux Indes; ainsi nous n'aurons plus l'occasion de nous revoir. Et je le souhaite de tout mon cœur. (Elle se retourna vers la fenêtre.) Va-t'en, maintenant!

— Ne sois pas ridicule, Eve, dit-il avec un rire gêné. Tu ne penses pas ce que tu dis. Je ne serai pas plus tôt rentré chez moi que tu m'appelleras au téléphone, comme d'habitude. Ayons les pieds sur terre. Pour nous deux, c'est une chance inespérée, voyons...

— Va-t'en, s'il te plaît!

Quelque chose dans sa voix lui fit comprendre tout à coup qu'elle ne plaisantait pas. Une rage mauvaise et impuisante s'empara de lui.

— Ça suffit, Eve! dit-il d'une voix cinglante. Tu ne peux pas me faire une crasse pareille! Il faut que tu fasses ce que je te dis, sinon je perds ma situation. C'est parce qu'il veut t'avoir que le rajah m'engage. Je peux aussi bien te dire qu'il m'en voulait à mort de m'être laissé couillonner par Baird. Il était persuadé que c'était ma faute. Si je n'avais pas pensé à toi, il m'aurait trainé devant les tribunaux. Il a découvert que j'avais imité sa signature sur un ou deux chèques et il peut m'envoyer en taule. Comprends donc! Il n'a retiré sa plainte que parce que je lui ai promis tes bonnes grâces. Tu ne peux pas faire autrement...

— Va-t'en! dit Eve, en se retournant vers lui. Je ne veux plus jamais te revoir!

— Ah, ça non! dit Gillis en devenant tout rouge. Tu ne vas pas me parler sur ce ton-là! Je me t'en irai quand je voudrai. Et tu vas m'écouter ou tu t'en repentiras!

— Si tu ne t'en vas pas, j'appelle le portier et je te fais jeter dehors.

— Je voudrais bien voir ça, dit Gillis en changeant de couleur. Ce que tu veux, c'est une bonne dégelée et tu l'auras, si tu ne fais pas ce que je te dis. Je ne vais pas perdre un excellent job parce que tu te mets tout d'un coup à faire la dégoûtée devant la teinte de peau d'un bonhomme. Ça ne prend pas, ma petite!

— Il y a un nom pour les types comme toi, dit Eve posément. Il n'est pas joli, joli. (Elle alla au téléphone.) Vas-tu t'en aller?

— Non. Je ne m'en irai pas, dit Gillis en contournant la table pour se rapprocher d'elle. Je t'ai prévenue. Racroche; sinon tu t'en repentiras.

Eve composa hâtivement le numéro du portier. Gillis, arrivé près d'elle, lui arracha le récepteur des mains. Elle lui administra une gifle retentissante.

Sans bien savoir ce qu'il faisait, trop furieux pour réfléchir, Gillis s'empara de la bouteille de whisky et la lui écrasa sur la tête.

CHAPITRE II

Baird, au volant de la Packard, conduisait d'une seule main. Son bras gauche, inutilisable, pendait à son côté. Il avait maintenant doublé de dimensions et l'avant-bras était d'un vert noirâtre.

Il ruisselait de sueur, comme si on avait pressé une éponge pleine d'eau au-dessus de sa tête. Des frissons le secouaient tout entier et tous ses muscles lui faisaient mal. Il conduisait machinalement sur la grand-route, tenu au volant par sa seule force de volonté.

A cette heure — trois heures du matin — la route était déserte et il roulait sans avoir à ralentir, ni à toucher aux commandes.

Il avait perdu depuis un long moment toute notion du temps. Il se savait dangereusement atteint. Il savait aussi que son bras était infecté au point qu'il faudrait proba-

blement le lui couper. Il préférait mourir plutôt que s'arrêter pour demander de l'aide.

Il avait réussi, Dieu sait comment, à transporter Hater de la vedette de police à l'endroit où Rico et lui avaient caché la Packard. Après avoir posé Hater sur le plancher de la voiture, il l'avait dissimulé sous une couverture. Puis il avait changé son treillis de camouflage trempé contre des vêtements secs pris dans la valise. Il avait mis sa veste sur ses épaules, dans l'impossibilité où il se trouvait de passer son bras enflé dans sa manche.

Il s'était engagé sur le long parcours qui devait le mener au rendez-vous de chasse. Mais, en cours de route, la fièvre qui le ravageait était devenue intolérable. Il avait tantôt chaud, tantôt froid et de grands frissons l'ébranlaient. Au moment de quitter la grand-route pour les chemins de terre menant au rendez-vous de chasse, son esprit se refusa à obliquer. La route large par laquelle il sortait de la Louisiane lui paraissait si simple, si aisée à suivre qu'il renonça à l'idée de se rendre au rendez-vous de chasse.

Comprenant soudain qu'il allait mourir, il n'eut plus qu'une obsession : revoir auparavant Anita Jackson. L'attraction que cette fille exerçait sur lui dominait maintenant ses pensées et seule l'idée de la revoir une fois encore lui donnait la force de rester au volant.

Les heures passaient. Il ne s'arrêtait que pour prendre de l'essence à des stations isolées et repartait, sitôt son réservoir plein, sans sortir de la voiture.

Il ne remarquait même pas les regards curieux que les employés des stations d'essence lui adressaient. Ceux qui avaient l'occasion de le voir de près étaient surpris de sa figure ravagée et écoeurés par l'odeur putride qui s'échappait de son bras. Ils regardaient partir la voiture en se demandant s'ils allaient signaler à la police ce qu'ils venaient de voir, mais décidaient en fin de compte que ça n'était pas leur affaire.

Baird avait oublié Hater. La fièvre intense lui brouillait l'esprit. Il ne se rappelait même pas ce qu'il faisait sur cette route, ni comment il s'était blessé au bras. Le visage d'Anita flottait devant ses yeux, le soutenant dans l'effort qu'il faisait pour conduire et lui donnant la force de continuer.

Dix-sept heures de conduite ininterrompue l'amènèrent à peu de distance d'Essex City. Il avançait plus lentement à présent, car il éprouvait de la difficulté à voir distinctement.

De lourds nuages de pluie obscurcissaient le ciel, plus tôt que d'habitude et, quoiqu'il ne fût guère plus de huit heures, Baird avait allumé ses phares. Il lui semblait voir la route monter et descendre dans le faisceau lumineux et il avait l'impression folle qu'il roulait et tanguait sur une mer démontée. Maintes fois, il se surprenait à rouler sur le mauvais côté de la route, il redressait alors précipitamment son volant. Il évita de justesse un accident avec un autocar qui le dépassa avec de furieux coups de klaxon.

Il ralentit encore son allure. La sueur qui lui coulait dans les yeux le piquait et l'odeur de son bras l'effrayait.

Il continuait cependant. Il se souvenait vaguement devoir tourner à droite quelques kilomètres plus loin, pour prendre le Paseo. Même à quinze kilomètres à l'heure, il ne parvenait pas à rouler en droite ligne.

Soudain, il entendit derrière lui le son aigu d'une sirène de police. Immédiatement, son cerveau confus et fatigué se galvanisa et revint à la vie. S'il y avait un bruit susceptible de le secouer et de le tirer de son coma pour le ramener à une pensée rationnelle, c'était bien celui-là. Il regarda vivement dans le rétroviseur et vit derrière lui, arrivant à toute allure, le gros phare étincelant d'une moto. Un instant après, un motard arriva à sa hauteur et lui fit signe d'arrêter.

Baird, en voulant se ranger le long de la bordure de gazon, freina brutalement. Son moteur cala, ses roues de côté montèrent sur l'herbe.

En quelques tours de roues, le policier de la route fut de nouveau près de lui.

— Qu'est-ce qui vous arrive? demanda-t-il d'une voix tonnante et agressive. Vous êtes saoul?

Baird porta la main à son côté, ses doigts se refermèrent sur la crosse de son Colt. Il se pencha à la portière, regardant le visage congestionné et furieux du motard. Celui-ci braqua une lumière sur Baird et dit, suffoqué :

— Nom de Dieu! Qu'est-ce que vous avez? Vous êtes malade?

— Oui, dit Baird, dans un souffle. Mais ça va s'arranger. Laissez-moi tranquille. Je vais voir une copine. Elle va me soigner.

— Vous n'êtes pas en état de conduire, dit le policier. Comment vous êtes-vous mis dans un état pareil?

— Mon bras s'est infecté, répondit Baird. Ça ira, si vous me laissez tranquille.

— Vous n'irez pas un mètre plus loin! Poussez-vous, que je vous conduise à l'hôpital!

Et le motard ouvrit la portière. Baird, qui était appuyé contre elle, faillit tomber sur la route, mais l'autre le retint et le remit d'aplomb. Baird braqua le Colt sur l'estomac du flic et appuya deux fois sur la gâchette.

Le seul bruit de la déflagration secoua Baird comme l'eût fait un coup. Il se raccrocha à la portière pour ne pas tomber.

Le policier recula, se tenant le ventre à deux mains. Il tomba lentement sur les genoux, puis s'étala tout de son long sur la route.

En se rattrapant, Baird avait lâché le Colt sur le gazon. Il eut la vague impression d'avoir perdu quelque chose d'important pour lui, mais il ne put se rappeler quoi. Il parvint à refermer la portière et remit tant bien que mal la voiture en marche.

Au bout de quelques minutes, il avait aussi complètement oublié le policier que si rien ne s'était passé et son esprit battu par la fièvre était retourné à Anita.

Il se trouvait maintenant sur un terrain plus familier. Au bout du Paseo, il remonta Armour Boulevard jusqu'à Broadway, puis Summit Street et franchit le pont d'Essex Avenue. Il conduisait mieux à présent, bien qu'il eût brûlé deux fois un feu rouge sans s'en apercevoir. Par bonheur, le trafic était peu intense à cette heure et aucune voiture venant d'une voie transversale ne croisa sa route.

Il ralentit en atteignant la rue sombre et délabrée où logeait Anita.

La rue était déserte. Seules, quelques lumières brillaient encore aux fenêtres des étages supérieurs. Au moment où il s'arrêtait en face de la maison d'Anita, les lourds nuages

noirs qui s'amoncelaient depuis une heure crevèrent et la pluie se mit à tomber.

Il demeura assis pendant quelques minutes à regarder l'immeuble sombre. Il était à présent neuf heures moins vingt. Au dernier étage, la fenêtre d'Anita était obscure. « Encore une heure et demie avant qu'elle ne rentre », pensa-t-il. Tiendrait-il jusque-là ?

Il appuya son front brûlant contre la vitre. S'il se laissait aller maintenant, il sombrerait dans un coma dont il ne se réveillerait pas. Il décida de se lever et d'aller attendre devant la porte. Tout vaudrait mieux que de rester assis dans cette bagnole où il lui semblait avoir passé une vie entière.

Il ouvrit la portière. Quand ses pieds touchèrent le sol, il faillit tomber, mais il se raccrocha à temps. Il s'était cru très mal en point, le jour où il était venu dans cette maison pour la première fois, mais ça n'était rien par rapport à ce qu'il éprouvait à présent.

Il demeura sur place, ramassant toutes ses forces. La traversée de la rue lui parut durer une éternité et son esprit regimba à l'idée de gravir tous ces étages, mais à présent qu'il était déterminé à monter à sa chambre, rien ne pouvait l'arrêter. Comme il s'apprêtait à refermer la portière, il vit la mitrailleuse Thompson posée par terre, à côté du siège du conducteur. Il la prit instinctivement, la mit sous son bras et, se retournant en laissant la portière ouverte, il se mit à traverser la rue lentement, d'un pas titubant. Une voiture qui passait l'évita en freinant brutalement et s'éloigna en klaxonnant. Baird n'y prêta aucune attention : ses yeux étaient rivés sur la porte d'entrée de l'immeuble, rien d'autre n'existait pour lui.

Péniblement, il gravit une à une les marches du perron. Chaque muscle de son corps était en feu. Il poussa la porte d'entrée et pénétra dans le corridor sombre et sans air.

L'escalier grimpaient devant lui. Il resta là à le regarder, se balançant d'avant en arrière, gardant difficilement son équilibre. Puis il avança et entreprit cette ascension de cauchemar qui lui semblait ne devoir jamais finir, une ascension qui nouait son corps tout entier et qui le faisait haleter,

à grandes respirations longues, à travers ses dents serrées.

Arrivé au palier du premier, il s'appuya à la rampe, le visage en sueur. Il ne se rappelait pas combien il lui restait encore d'étages à monter et pensait qu'il n'aurait peut-être pas la force d'aller jusqu'au quatrième. Eperonné par sa volonté, il se remit lentement à tituber et à avancer en zigzags jusqu'à la prochaine volée de marches.

Il continua de monter tant bien que mal, s'arrêtant à chaque marche avant de gravir la suivante. Comme il passait sur le palier du troisième, une femme ouvrit une porte et le regarda avec des yeux ronds.

Il poursuivit son chemin sans la voir. Horrifiée par la mitraille et par sa démarche vacillante, elle referma sa porte hâtivement.

Il gravit le dernier étage, en se traînant sur les mains et les genoux, tirant la mitraille derrière lui. Une fois sur le palier, il resta allongé le visage contre terre, respirant à grands coups.

Il y était arrivé quand même. « Une heure d'attente encore », pensa-t-il en poussant un gémissement. Il roula sur le côté et regarda la porte fermée à quelques centimètres de lui.

Il allait la revoir. Elle était peut-être revenue à de meilleurs sentiments à son égard. Il n'allait pas lâcher les pédales, après être arrivé jusque-là. Elle l'avait sauvé la première fois; qui sait si elle ne le sauverait pas encore?

Un mot sinistre filtra à travers son esprit brouillé et confus : « Je la reverrai, même si je dois en crever! »

CHAPITRE III

Le lieutenant Olin téléphonait lorsque Dallas passa la tête dans l'entrebâillement de la porte.

— Je suis occupé, grogna Olin. Allez casser les pieds à quelqu'un d'autre!

Dallas pénétra dans le petit bureau, prit une chaise et s'assit à califourchon. Sous la lumière crue de la lampe, il paraissait fatigué et inquiet. Il fit la grimace à Olin et sortit de sa poche une cigarette qu'il colla sur sa lèvre inférieure.

— Entendu, dit Olin dans l'appareil. Vérifiez les empreintes et rappelez-moi. (Il raccrocha, repoussa son fauteuil et posa sur Dallas un regard sévère.) Qu'est-ce que vous voulez? Je suis occupé.

— Je ne suis pas sourd, répliqua Dallas. Avez-vous retrouvé Hater?

— Je ne le cherche même pas, rétorqua Olin. Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il est dans mon secteur?

— J'ai l'impression que c'est Baird qui l'a fait évader.

— Baird? (Olin prit un cigare, en mordit le bout qu'il recracha dans la corbeille à papiers.) Vous faites des suppositions, ou vous savez quelque chose?

— Je sais quelque chose, répondit Dallas qui s'interrompit pour allumer sa cigarette, avant de reprendre :

— Kile a engagé Baird pour tirer Hater de prison. Hater devait dire à Kile où il avait caché la camelote. L'idée avait été suggérée à Kile par un nommé Adam Gillis, le frère d'Eve Gillis. Lui et Kile rendaient les bijoux au rajah, contre un demi-million de dollars en espèces.

— Il y a combien de temps que vous savez ça? demanda Olin, le regard dur.

— Purvis avait flairé la combine depuis des semaines, mais il ne pouvait rien prouver. Dès que j'ai eu une preuve en main, il m'a envoyé vous voir pour vous refiler le tuyau.

— Alors, vous pouvez prouver que c'est Baird qui est allé chercher Hater?

— Oui. Gillis vient de se faire coffrer pour tentative de meurtre. Il va parler.

Olin reposa son cigare sans l'allumer.

— Qu'est-ce que ça signifie? Comment savez-vous que Gillis s'est fait coffrer? Qui est-ce qui dirige la police dans ce nom de Dieu de bled? Vous ou moi?

— Ne vous énervez pas, George, dit Dallas d'un ton conciliant. Je me trouvais sur place quand Gillis est venu voir sa sœur. Si je ne m'étais pas interposé, il l'aurait tuée.

Elle s'en tire avec une fracture du crâne et un œil qu'on n'est pas sûr de sauver. Cet imbécile a cogné dessus à coups de bouteille.

Olin respira profondément.

— Ecoutez, je suis occupé, dit-il. J'ai un flic assassiné sur les bras. Votre histoire devra attendre. Vous êtes bien sûr que Gillis est sous les verrous?

Dallas acquiesça :

— Ce qu'il en reste, oui, dit-il en jetant un coup d'œil à ses jointures à vif. Il a voulu jouer au dur : j'ai été obligé de le calmer.

— Vous savez que nous avons piqué Kile.

— Oui. J'étais là. C'est Gillis qui vous a renseigné. Je l'ai vu vous appeler au téléphone. Je ne l'ai pas lâché de la soirée, heureusement pour sa sœur!

Le téléphone sonna. Olin décrocha aussitôt.

— Qu'est-ce qu'il y a? (Il écouta, tendu, presque dressé.) Vous êtes sûr? Une Packard bleue? Bon, je vais m'en occuper. Merci, Bill. (Et il raccrocha.) Mon homme a été tué avec un Colt 45 qui porte les empreintes de Baird, dit-il à Dallas. Un automobiliste a vu une Packard bleue s'éloigner du lieu du crime, en direction d'ici.

— Il a peut-être Hater avec lui, dit Dallas, en sautant sur ses pieds.

— Je m'en fous. C'est Baird qui m'intéresse.

Olin se leva et sortit de la pièce. Dallas l'entendit crier des ordres dans le bureau voisin. Il revint au bout d'un moment.

— Il faut un peu de temps pour s'organiser, avant qu'on puisse faire quelque chose, dit-il. Ils vont retrouver la Packard sans difficulté, si elle est en ville. En attendant, je vais dire deux mots à Gillis.

— J'y pensais, fit Dallas. Ça se présente de façon assez délicate. Vous auriez peut-être intérêt à attendre. Quand vous le verrez, il vous lâchera tout le paquet. Il vous dira que c'est l'argent du rajah qui a financé l'évasion de Hater. Il serait maladroit de se trouver dans l'obligation d'arrêter le rajah. C'est une huile, dans son pays.

Olin grommela :

— Ce serait Nehru en personne que je n'hésiterais pas!

— Le département d'Etat aurait son mot à dire là-dessus. (Dallas écrasa le bout de sa cigarette.) Pour éviter les complications, il vaut mieux glisser à l'oreille du rajah qu'il risquerait d'avoir des ennuis. Il fera ses valises et rentrera chez lui. Ce qui, entre nous, vous enlèverait une fichue épine du pied.

— C'est pour lui que vous travaillez? demanda agressivement Olin.

Dallas fit de la tête un signe de dénégation.

— Ce que j'en dis, c'est dans votre intérêt, George. Je ne voudrais pas que vous ayez des histoires avec le département d'Etat.

Olin hésita.

— Il faut que je voie Gillis, dit-il avec obstination.

— J'ai oublié de vous dire que je lui ai démoli la mâchoire. Sitôt arrêté, on l'a expédié à l'hôpital. Il n'est pas en état de parler, ce soir.

Olin, surpris, regarda Dallas, puis se mit à rigoler.

— Je descends une minute, dit-il. Si vous voulez passer un coup de fil à votre ami le rajah, ne vous gênez pas!

— Excellente idée! dit Dallas qui s'empara du téléphone.

Olin alla aux renseignements. Le sergent qui assurait la permanence lui dit :

— Lieutenant, je viens de recevoir un message. On a trouvé une Packard bleue dans la Vingt-cinquième Rue. Il y a un mort dedans.

Les yeux de Olin s'allumèrent.

— Qui l'a trouvé?

— O'Brien en faisant sa ronde. Il vient de téléphoner.

— J'y vais. Dites à Morris de venir me rejoindre avec l'escouade. Il me faudra aussi dix hommes en uniforme. Envoyez-les en vitesse!

Olin descendit le perron en courant et s'engouffra dans sa voiture. Il s'éloigna à toute allure, se frayant un chemin à grands coups de sirène.

Trois minutes plus tard une voiture et un car de police filèrent en trombe rejoindre Olin.

Olin trouva la Vingt-cinquième Rue obstruée par une foule de badauds. Trois voitures de patrouille étaient ran-

gées le long du trottoir. Les agents maintenaient les curieux à bonne distance de la Packard bleue qui stationnait sous un lampadaire et dont une portière de devant était ouverte.

Olin traversa les rangs des curieux pour se rendre à pied auprès de la Packard. O'Brien, un grand type épais, aux cheveux grisonnants et au regard vif, le salua.

— Qu'est-ce que vous avez là, Tim? demanda Olin en s'arrêtant à côté de la voiture.

— J'ai tout lieu de croire que c'est Hater, dit O'Brien.

— Hater?

Olin s'avança pour regarder dans la voiture.

— A l'arrière, sous la couverture, fit O'Brien. Je l'ai laissé comme je l'ai trouvé.

Olin ouvrit la portière arrière de la voiture, tandis que le cri de nouvelles sirènes ébranlait la nuit. Il souleva la couverture tandis que O'Brien braquait par-dessus son épaule une puissante torche électrique.

Les deux hommes contemplèrent le corps émacié, à demi nu, couvert de traînées de boue, le visage violacé. Le sparadrap s'était profondément incrusté autour de la bouche, la chair avait gonflé tout autour, donnant à ce masque sans vie une expression grotesque et horrible.

— Qu'est-ce qui vous fait dire que c'est Hater?

— J'ai travaillé autrefois à la ferme de Bellmore, lieutenant, expliqua O'Brien. C'est leur uniforme.

Et il toucha le pantalon boueux.

— Vous avez déjà vu Hater...?

— J'ai vu des photos. Ça lui ressemble... les mêmes sourcils.

— Oui, dit Olin en se reculant.

La puanteur lui soulevait le cœur.

Morris arriva en courant.

— C'est Hater, dit Olin.

— Pas possible? fit Morris en regardant bouche bée l'intérieur de la voiture. Il a les mains liées.

— Tout à l'heure vous allez m'annoncer qu'il est mort! fit sèchement Olin. Est-ce que cette sacrée ambulance vient, bon sang?

— Elle va arriver d'une minute à l'autre.

Olin inspecta d'un coup d'œil la rue sordide.

— Ce n'est pas ici que nous avons coincé Baird, la dernière fois?

— C'est bien mon impression, répondit Morris.

— Il est peut-être encore dans les parages, dit Olin en regardant sur les toits. Envoyez quatre hommes là-haut. Que le reste aille de porte en porte et fasse toutes les maisons, pour savoir si quelqu'un a vu Baird.

Tandis que Morris allait répartir ses hommes, les deux internes descendus de l'ambulance qui venait d'arriver transportaient Hater de la voiture au trottoir. Ils l'étendirent sur une civière et l'un d'eux enleva soigneusement le sparadrap qui lui recouvrait la bouche.

— De quoi est-il mort? demanda Olin en tirant furieusement sur son cigare.

— D'une embolie, sûrement, répondit l'interne. A mon avis, il est mort depuis deux ou trois jours.

— D'où vient cette puanteur, dans la bagnole?

— La gangrène. Ça ne vient pas de ce gars-là.

Olin se passa la main sur la joue.

— C'est mauvais?

— Un peu! Le type qui dégage cette odeur-là est bon pour le cimetière!

Un agent s'avança et, saluant Olin :

— Il y a là quelqu'un qui voudrait vous parler, lieutenant. Il s'appelle Dallas. Je le laisse passer?

Olin hésita, puis, haussant les épaules :

— Oui. Qu'il vienne.

Dallas rejoignit Olin.

— Qu'est-ce que vous avez là? demanda-t-il en regardant le cadavre sur la civière.

— Hater. Selon toute vraisemblance. O'Brien a vu une photo de lui.

Dallas émit un long sifflement.

— Eh ben, c'est réussi! Le seul type au monde à savoir où se trouvait la collection Chittabad, et voilà qu'il clabote! Pourvu qu'il ait indiqué sa cachette à Baird avant de faire le saut!

Olin haussa les épaules :

— Baird doit être mal en point. Quelqu'un qui se trou-

vait dans cette voiture a la gangrène. Il n'a pas dû aller bien loin.

Dallas regarda pensivement la foule des curieux à l'autre bout de la rue. Soudain, il fronça les sourcils, les yeux fixés sur quelque chose. Il se retourna, prit le bras d'Olin et dit :

— Je crois savoir où est Baird. Vous voyez la fille au premier rang? Celle qui a un foulard sur la tête.

Olin suivit du regard la direction indiquée.

— Et alors?

— C'est son amie. Elle habite en face, au numéro 30, sous les toits. Je parierais que Baird est là-haut.

— Comment savez-vous tout ça? fit rageusement Olin. Si vous m'avez caché quelque chose...

— C'est Burns qui nous a renseignés sur elle, expliqua Dallas. Je ne l'ai appris que ce soir.

— Il y en a des choses que vous n'avez apprises que ce soir! répliqua Olin avec irritation. Vous êtes sûr que c'est l'amie de Baird?

— Oui.

Olin se tourna vers O'Brien.

— Allez me chercher la fille qui a un foulard sur la tête.

O'Brien parut stupéfait :

— Miss Jackson? Excusez-moi, lieutenant, c'est elle que vous voulez?

Olin le fusilla du regard :

— Je viens de vous le dire. Qu'est-ce qu'il y a? Elle est sacrée, ou quoi?

— Excusez-moi, lieutenant, dit O'Brien, l'air gêné, je connais la plupart des habitants de mon secteur. C'est une fille bien. Elle travaille dur et ne fréquente personne. Elle n'a jamais eu d'ennuis. Il n'y en a pas beaucoup dans sa rue qui pourraient en dire autant.

— Eh ben! elle va en avoir, des ennuis! aboya Olin. Amenez-la-moi!

O'Brien salua et s'éloigna d'un pas raide. Il s'approcha d'Anita, lui dit quelques mots et, la prenant par le bras, la ramena à Olin.

Les yeux noirs d'Anita exprimaient l'étonnement, mais elle

soutint sans broncher le regard dur du lieutenant de police.

— Vous connaissez Verne Baird? lui demanda-t-il.

— Je l'ai rencontré, dit Anita.

— Tiens! Il ne s'est pas planqué dans votre chambre, il y a à peu près un mois? questionna agressivement Olin. Ne mentez pas! J'ai un témoin.

Elle détourna vivement les yeux et son regard tomba sur la civière. L'interne mettait une couverture sur la figure de Hater. Elle entrevit, le temps d'un éclair, le visage boursoufflé et grotesque.

Elle porta les mains à sa poitrine et changea de couleur. Elle jeta un regard suppliant à O'Brien, car, de tous ces hommes qu'elle ne connaissait pas, il était le seul dont la vue lui fût familière.

— Qui... est-ce? demanda-t-elle.

— Vous avez entendu ce que je vous ai demandé? aboya Olin.

— Dites-moi qui c'est, je vous en prie? reprit-elle, en regardant O'Brien et en désignant la silhouette immobile sur la civière.

— Un nommé Hater, lui dit O'Brien. Mais répondez à la question que vous a posée le lieutenant.

— Hater? Il est mort?

Son attitude et l'horreur soudaine qui apparut dans son regard empêchèrent Olin de la prendre à deux bras et de la secouer. Il jeta un coup d'œil à O'Brien, l'autorisant à répondre.

— Ou, il est mort. Il ne peut rien vous faire, dit O'Brien. Répondez au lieutenant pour ce qui est de Baird.

Lentement, d'un pas de somnambule, Anita s'approcha de la civière.

L'interne, un jeune homme au visage sanguin, leva les yeux, impatienté.

— Est-ce que je peux le voir, s'il vous plaît? demanda-t-elle.

Surpris, il regarda Olin qui lui fit signe de s'exécuter.

— Il n'est pas beau à regarder, dit l'interne en soulevant la couverture à regret, comme s'il était jaloux d'avoir à partager son univers d'horreur avec quelqu'un d'autre.

Anita regarda longuement le visage mort, déformé par l'enflure. Elle parut soudain sur le point de défaillir. O'Brien s'avança rapidement pour lui prendre le bras et l'obligea à tourner le dos à la civière.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé? dit-elle, en enfonçant ses doigts dans le poignet de O'Brien. Il ne lui restait plus que deux ans à faire. Ce n'est pas possible qu'il se soit évadé.

— Qu'est-ce qui se passe? fit Olin, exaspéré.

Il fit un pas vers elle, mais Dallas le tira en arrière.

— Laissez-moi lui parler, dit-il d'un ton pressant.

Et avant que Olin ait pu l'arrêter, il était auprès d'Anita :

— Il a été kidnappé en prison. Les types voulaient savoir où il avait caché la collection Chittabad. Baird a été payé pour le sortir de prison. C'est Baird qui l'a tué.

Elle se raidit et se dégagea de l'étreinte de O'Brien.

— Baird a fait ça?

— Oui. Vous connaissiez Hater?

Elle releva la tête et lança à Dallas un regard de défi :

— Bien entendu, que je le connaissais. C'était mon père!

Avant que Dallas ne fût revenu de sa stupeur, un policier traversa la rue avec une vieille femme et s'approcha de Olin.

— Lieutenant, dit-il, cette femme prétend avoir vu Baird.

— Où? demanda Olin en se tournant vers la femme.

— Il montait au dernier étage de ma maison, dit la femme. Un colosse. Il avait l'air malade. Il portait un fusil.

— Où est-elle, votre maison?

— Au numéro 30. En face, répondit-elle, en la montrant du doigt.

— Vous dites qu'il avait un fusil?

— Oui, enfin... une espèce de-mitrailleuse.

— Bon, dit Olin en congédiant du geste la femme et le policier. Allons-y! Montons le chercher.

— Attendez, fit Dallas en retenant Olin par le bras. Vous n'espérez tout de même pas le prendre vivant?

— Vivant ou mort, qu'est-ce que ça peut foutre?

— Il sait peut-être où est la collection. Il faut l'avoir vivant.

Olin le considéra avec stupeur :

— Je m'en fous de votre collection. Je l'aurai mort ou vif.

— Laissez-moi vous dire une chose, reprit Dallas. Les compagnies d'assurances seront enchantées de connaître le nom de l'officier de police qui leur a fait perdre quatre millions de dollars.

Olin jeta le mégot de son cigare.

— Vous allez me foutre le camp? J'en ai par-dessus la tête de vos histoires!

— Sans sa mitraillette, vous pourriez l'avoir vivant, dit Dallas en hâte. Laissez-moi monter là-haut et lui prendre son arme. Je dirai que c'est Miss Jackson qui m'envoie. Il m'écouterait peut-être.

Anita posa la main sur le bras d'Olin.

— Moi, je vais la lui prendre, dit-elle tranquillement. Il ne me touchera pas. Ensuite, vous n'aurez plus qu'à venir le chercher.

— Vous ne savez pas ce que vous dites. Ce type-là est dangereux, dit Olin exaspéré. Vous allez vous ôter de mon chemin, tous les deux?

— Laissez-la faire, insista Dallas. Vous pouvez la suivre d'assez près. S'il se sert de sa mitraillette, il peut vous descendre la moitié de vos types avant de se faire prendre.

— Moi, je vous dis qu'elle ne montera pas là-haut... commença Olin.

Anita fit brusquement demi-tour, traversa la rue en courant et gagna l'entrée du 30.

Olin ouvrait la bouche pour la rappeler, mais Dallas fit mine de trébucher et le bouscula.

— Qu'est-ce qui vous prend, bon Dieu! ragea Olin en retrouvant son équilibre. Rattrapez-moi cette femme, vous autres!

CHAPITRE IV

Couché sur le côté, la tête sur son bras et le dos au mur, Baird fut tiré soudain de sa torpeur par l'appel d'une sirène de police.

Il souleva la tête, l'oreille tendue. Le hurlement déchirant de la sirène montait à lui comme un signe avant-coureur de la mort. Au prix d'un effort qui le fit presque défaillir, il parvint à s'asseoir. Allongeant le bras droit, il tira la mitraillette à lui, plaqua la crosse contre sa poitrine, et maintint le canon braqué sur l'escalier.

Il se demanda comment ils avaient fait pour le trouver. Il se souvenait vaguement d'être venu en voiture, mais son cerveau était trop obscurci et troublé par la fièvre pour se rappeler ce qu'il avait bien pu faire de cette voiture. Il n'avait sûrement pas été assez fou pour la laisser devant l'immeuble.

Il tourna la tête pour examiner le couloir derrière lui. Il vit la lumière blafarde de la lune pénétrer par la lucarne. S'il restait dans le couloir, on pouvait le surprendre par derrière. Les flics allaient s'amener à la fois par l'escalier et par la fenêtre à tabatière.

Il se traîna lentement contre la porte d'Anita. Il leva le bras, tourna la poignée, mais la porte était fermée à clef.

L'effort le fit sombrer dans une sorte de torpeur demi-consciente; il demeura allongé sur le côté, tout contre la porte, luttant contre le sentiment qu'il était en train de glisser par-dessus le rebord du monde.

De nouvelles sirènes le mirent sur le qui-vive. Il agrippa la poignée de la porte et se mit debout. Ainsi adossé au battant, il pouvait surveiller du même coup la lucarne et l'escalier.

Il prit la Thompson sous son bras, en appuya la crosse contre la porte et posa le doigt sur la détente. Il n'y en aurait pas pour longtemps, se dit-il à lui-même, mais au moins il ne mourrait pas seul. Il se rappela avec une précision étonnante que la même chose lui était arrivée cinq semaines plus tôt. Il s'était cru perdu, mais elle l'avait sauvé. Peut-être le sauverait-elle, encore une fois.

Le temps était suspendu dans l'espace. Baird attendait avec la patience d'un animal blessé et pris au piège. De temps à autre, sa tête retombait sur sa poitrine et ses genoux fléchissaient, mais chaque fois, au prix d'un immense effort, il réussissait à se maintenir debout.

Après une longue attente, il entendit des pas dans l'escalier. Il leva la mitraillette.

Alors il la vit. Elle montait l'escalier, une main sur la rampe, une écharpe rouge et bleue sur la tête et son pauvre imperméable trempé. Elle levait vers lui son visage pâle et ses grands yeux effrayés.

— Bonsoir! fit-il d'une voix rauque. Nous revoilà au même point, on dirait?

Elle ne répondit pas. Il vit son regard se poser sur la mitraillette. S'apercevant qu'elle était braquée sur elle, il abaissa vivement le canon.

— Qu'est-ce que vous faites-là? demanda-t-elle, sans bouger.

— J'ai le bras amoché, rémondit-il. (Extraordinaire comme sa présence lui avait tout à coup redonné goût à la vie. La seule vue de cette fille lui permettait déjà de surmonter la fièvre qui le dévorait.) Les flics sont dehors?

— Il y a eu un accident, dit-elle. Un homme est mort.

— Ce n'est pas moi qu'ils cherchent?

— Ils sont là à cause de l'accident, répéta-t-elle en s'avançant prudemment vers lui. Voulez-vous que je m'occupe de votre bras?

Il essaya de sourire.

— Il n'est plus temps de s'en occuper. Il faudra l'enlever.

— Je peux peut-être faire quelque chose.

Elle s'approcha jusqu'à portée de bras, les yeux fixés sur la mitraillette.

— Votre porte est fermée. J'ai essayé d'entrer.

— Je la ferme toujours. Vous voulez vous allonger sur le lit?

— Vaut mieux pas. Je ne veux pas vous attirer d'ennuis. Je suis fichu de claquer chez vous. (Il ferma les yeux un instant.) Vous êtes sûre que les flics ne me cherchent pas?

— Il y a eu un accident, dit-elle, renonçant à lui mentir. Ils ont trouvé un mort dans une voiture.

— Un mort? Vous êtes sûre qu'il est mort?

— Oui.

— C'est Hater, dit-il. Je me rappelle maintenant. Sans blague, il est mort?

Elle ne répondit rien.

— Oui, c'est vrai, dit-il, son esprit cherchant obscurément à remonter dans le passé. Je l'ai oublié. On l'avait ficelé et caché sous une couverture et puis mon bras a empiré et je n'ai plus pensé à lui. Je n'ai plus pensé qu'à vous. Je viens de faire plus de huit cents kilomètres pour vous voir.

Elle resta silencieuse.

— Hater était un drôle de bonhomme, poursuivit Baird, presque pour lui-même. On ne l'aurait pas cru à le voir. Il a caché quatre millions de dollars de bijoux quelque part. Vous vous rendez compte! Le voilà mort et personne ne retrouvera jamais la camelote.

— Vous l'avez tué, dit-elle, d'une voix blanche et sans timbre.

— Non. S'il est mort, c'est que ça devait lui arriver. Je l'ai oublié, c'est tout. On ne peut pas appeler ça tuer un homme.

Il mit la main sur la poignée de la porte.

— Vous ne voulez pas ouvrir?

— Si, dit-elle en venant près de lui. (Elle toucha la mitraillette). Donnez-moi ça. Vous n'en aurez pas besoin.

Les doigts de Baird se crispèrent sur l'arme.

— On ne sait jamais, fit-il. Ça ira, comme ça. Vous n'ouvrez pas?

Prenant sa clef, elle fit jouer la serrure et poussa le battant.

— Vous vous rappelez l'autre jour? demanda-t-il, en examinant la pièce pleine d'ombres, éclairée par le rayon de lune qui pénétrait par la fenêtre. Tenez, prenez-la. (Il lui mit la Thompson dans les mains.) Quand je me suis réveillé, la dernière fois, vous aviez posé mon feu à côté de moi. Je n'oublierai jamais ça. Vous êtes la seule personne au monde en qui je puisse avoir confiance. (Il s'écroula sur le lit.) J'ai souvent pensé à vous et à ce que vous aviez fait pour moi, j'ai souvent pensé à ce que vous m'aviez dit: que la bonté ne s'achète pas comme un article d'épicerie. Je crois que vous aviez raison. La bonté, il faut l'avoir en soi.

Elle tenait gauchement l'arme, le canon pointé vers le sol.

— Paul Hater était mon père, dit-elle.

Baird passa le revers de sa main sur son visage ravagé.

— Comment?

— Je dis que Paul Hater était mon père.

Ses yeux la quittèrent et se posèrent sur la mitrailleuse.

— M'auriez-vous dit ça, si je ne vous avais pas donné la mitrailleuse?

Elle remua la tête :

— Non.

— Mais il ne devait rien représenter pour vous? Il y a quinze ans que vous ne l'avez pas vu. Vous deviez avoir cinq ans quand ils l'ont embarqué.

— Ma mère m'a parlé de lui, répondit-elle calmement. Elle m'a dit comme on l'avait torturé. La seule chose qui l'ait maintenu en vie, c'est la certitude que je l'attendrais à sa sortie de prison.

— La seule chose qui l'a maintenu en vie, dit Baird, c'est l'idée de retrouver cette camelote qu'il avait cachée, et de ce qu'il pourrait faire avec.

— Non, tout le monde a cru ça, dit-elle en s'avancant jusqu'au pied du lit pour le regarder. Quand on l'a arrêté, ma mère a emporté la collection. On ne savait pas qu'il était marié. Elle n'a pas eu de difficulté à quitter le pays... Mais le bateau qu'elle avait pris a heurté un récif. Il n'y a eu qu'elle et cinq autres rescapés qui s'en soient tirés. La collection a coulé avec le bateau. Pendant quinze ans, mon père a souffert pour que ma mère reste libre. Je ne lui ai jamais dit qu'elle l'avait remplacé. Et puis il a fallu que vous veniez le tuer, au moment où ses souffrances allaient prendre fin.

— Je ne l'ai pas tué, répéta Baird, obstinément.

— C'est ce qui vous trompe! Si vous l'aviez laissé tranquille, il serait vivant, à l'heure qu'il est.

— Ça vous fait beaucoup de peine, hein? Je suis désolé. Je n'aurais pas fait ça, si j'avais su. Je veux que vous le sachiez. Je vous dois tant. J'aurais pu m'acquitter de ma dette, si j'avais su.

— Je n'aurais pas dû vous aider, la première fois. C'est là que j'ai commis une erreur. Et c'est seulement par ce que je me rappelais ce qu'on lui avait fait à lui.

Si je vous avais laissé prendre, il serait encore vivant à l'heure qu'il est.

— Vous avez raison, dit-il, en se laissant retomber sur l'oreiller. Il ne reste plus grand-chose de moi. Ils peuvent ramasser les morceaux. Allez-y, appelez-les!

— Ils attendent dehors.

— Je ne l'aurais pas fait, si j'avais su, marmonna-t-il. Mais vous ne me croyez probablement pas?

— Qu'importe, à présent? C'est un peu tard pour les regrets. Vous l'avez fait : et il est mort. C'est à moi que j'en veux, pas à vous.

Il éprouva un amer désespoir à la voir sortir sans même lui jeter un regard. Pour la première fois de sa vie, il eut peur, car il comprit qu'il allait mourir comme il avait vécu : seul et sans affection.

Olin et deux autres policiers entrèrent dans la pièce, revolver au poing, avec Dallas sur leurs talons.

Baird, allongé sur le dos, avait les yeux fermés. Il respirait avec difficulté et la sueur coulait sur sa figure, mouillant l'oreiller.

Olin aboya :

— Faites-moi monter l'interne et dites-lui de se grouiller.

Dallas secoua Baird par l'épaule.

— Hé! Réveillez-vous!

Baird ouvrit les yeux.

— Hater vous a dit où est la camelote? demanda impérativement Dallas. Vous allez parler, maintenant? Elle ne peut plus vous servir à rien.

Baird remua la tête.

— J'ai oublié de lui demander, dit-il d'une voix à peine perceptible. Dommage, hein, flicard! (Son regard alla de Dallas à Olin.) Je suis venu me planquer dans cette piaule, après avoir buté les deux, là, dans le café, dit-il avec effort. Je lui ai dit que si elle ne me cachait pas, Rico la descendrait. Elle ne voulait pas le faire. Vous comprenez? C'est moi qui l'ai obligée. Vous n'allez pas l'emmerder à cause de ça?

— Le voilà qui s'attendrit! fit Olin en ricanant. Tu

sais aussi bien que moi qu'elle t'a couvert et qu'elle sera inculpée de complicité.

Baird fit un effort pour s'asseoir, mais il n'y parvint pas :

— Elle a cru que Rico la supprimerait, si elle ne me cachait pas.

— Assez de salades! lui dit Olin. Qu'est-ce que t'as besoin de la protéger? Elle est venue te prendre ta mitraillette et, sans elle, on ne t'aurait pas trouvé. Allez, vas-y, elle t'a caché volontairement, n'est-ce pas?

Baird regarda Dallas.

— Tâchez d'arranger ça, dit-il en haletant. C'est une brave fille. C'est moi qui l'ai forcée. Mettez ça sur du papier. Je vais le signer.

— Ecoutez, dit Dallas à Olin. Si elle ne lui avait pas pris sa mitraillette, vous auriez un carnage sur les bras. Qu'est-ce que vous avez à vous acharner après elle?

Olin fit un geste d'impatience.

— Oh! ça va! Je m'en fous! Elle peut aller au diable! Qu'est-ce qu'il fabrique, ce sacré interne?

Baird, détendu, laissa aller sa tête sur l'oreiller. Ses yeux se refermèrent.

— Je peux dire à vos hommes de la relâcher? demanda Dallas.

— D'accord, répondit Olin, agacé. Faites tout ce qu'il vous plaira.

Dallas croisa l'interne dans le couloir, en haut de l'escalier.

Olin cria :

— Faites-moi une piqûre à ce type-là. J'ai besoin d'une déclaration de lui.

Dallas descendit l'escalier en courant.

Anita attendait dans l'entrée, gardée par un flic. Dallas passa rapidement devant elle et alla s'enfermer dans la cabine téléphonique au bout du couloir. Il appela Purvis et le mit rapidement au courant des événements :

— J'ai bien l'impression que notre affaire est à l'eau, conclut-il. Hater mort, nous perdons notre dernière chance de retrouver la camelote.

— Et la fille? demanda Purvis. Elle sait peut-être.

— Vous voulez que je lui demande?

— Certainement, dit Purvis. Dites-lui que je lui donnerai dix mille dollars si elle m'indique la cachette.

— Mais dites donc... vous devenez très généreux, tout d'un coup!

— Allez lui dire!

— Minute. Si elle connaît la cachette et qu'elle nous la dévoile, qu'est-ce qui empêchera Olin de la coffrer comme complice? fit observer Dallas.

— Ça, je m'en fous! aboya Purvis. C'est ses oignons. Et n'allez pas lui mettre la puce à l'oreille. Elle n'y pensera peut-être pas d'elle-même. Dix mille dollars, c'est quelque chose!

— Est-ce que vous la couvririez, si Olin la cuisinait?

— Je ne suis pas fou à ce point-là. Ne lui en parlez pas. Elle n'y pensera peut-être pas.

— Ne quittez pas, dit Dallas. Je vais lui demander.

Il posa le récepteur, sortit de la cabine et rejoignit Anita et son flic de garde.

— Le lieutenant a dit que vous pouviez la relâcher, dit Dallas au policier. Il vous demande là-haut.

— Bon, dit le policier.

Et se tournant vers Anita :

— Vous êtes libre! Allez donc faire un tour, pendant qu'ils vont le sortir d'ici.

En montant l'escalier, il adressa un léger clin d'œil à Dallas.

— Une seconde, Miss Jackson, dit Dallas à Anita qui allait s'éloigner. Je suis Ed Dallas de l'Agence détective internationale. Nous essayons de retrouver la collection Chittabad, depuis sa disparition. On m'a autorisé à vous offrir dix mille dollars pour tout renseignement qui pourrait nous conduire à la découverte des bijoux.

Elle leva vers lui un visage fermé.

— Il vaut mieux que je vous prévienne, poursuivit-il, que si vous savez où ils se trouvent et que vous nous le disiez, vous courez le risque d'être inculpée de complicité d'escroquerie.

— On ne vous a sûrement pas chargé de me dire ça de cette façon, fit-elle remarquer.

— C'est possible, mais je n'aime pas la manière dont mon patron mène cette affaire. Une seule chose l'intéresse : ce qui doit lui tomber dans la poche. C'est à vous de décider. Si vous croyez que dix mille dollars valent la peine de courir un tel risque, et que vous sachiez quelque chose, vous pouvez y aller.

Elle fit un signe de dénégation :

— Je n'ai rien à vous dire.

— Vous êtes bien sûre ?

— Absolument.

— Est-ce que je peux faire quelque chose pour vous ?

Elle se raidit et lui jeta un regard hostile.

— Rien, merci.

Il sortit sa carte et la lui remit.

— Vous pourriez changer d'avis. Dans ce cas, passez-moi un coup de fil. Ce n'est pas drôle de se retrouver seule, après une histoire comme celle-là. Je pourrais peut-être vous être utile.

— Merci, je me débrouillerai.

Elle passa devant lui, s'éloigna dans le couloir et gagna la rue. Dallas la suivit du regard jusqu'à ce qu'elle se fût perdue dans la foule qui se pressait de chaque côté de la porte. Il se demanda s'il la reverrait et sentit qu'il le souhaitait.

Il retourna à la cabine téléphonique.

— Vous êtes toujours là ? demanda-t-il dans le récepteur.

— Evidemment, dit Purvis. Qu'est-ce qu'elle vous a dit ?

— Elle ne sait rien. Hater ne lui a jamais rien dit. Et ça n'a rien d'étonnant : elle avait cinq ans quand on l'a coffré.

— Vous êtes sûr qu'elle ne ment pas ?

— Ça ne fait aucun doute ! Quand une femme ment, moi je le vois tout de suite. Si vous voulez mon avis, on ne retrouvera jamais la collection.

— Je ne vous le demande pas, répliqua sèchement Purvis. Rentrez au bureau. Il nous viendra peut-être une idée.

Dallas vit deux infirmiers en blouse blanche descendre la civière dans l'escalier. Ils avaient jeté une couverture sur le visage de Baird.

— Vous êtes encore là? demanda Purvis d'un ton soupçonneux.

— Oui, répondit Dallas. On emporte Baird. La foule se rince l'œil. (Il ouvrit la porte de la cabine pour voir porter la civière dans la rue.) C'est fou ce que les gens aiment reluquer les cadavres. A part ça, je crois qu'il était sérieusement mordu pour cette fille.

— Vous n'avez pas fini de bougonner, fit Purvis, mécontent. Revenez tout de suite. Je crois que j'ai une idée.

— Décidément, vous adorez vous monter le bourrichon, répondit Dallas avec commisération.

Et il raccrocha.

*Impression Bussière Camedan Imprimeries
à Saint-Amand-Montrond(Cher), le 18 février 1998.*

Dépôt légal : février 1998.

Numéro d'imprimeur : 98934/1.

ISBN 2-07-049745-3./Imprimé en France.